



ALJAZEERA
MEDIA INSTITUTE

Seuls nous Avons Couvert La guerre

PRESS

PRESS

Témoignage journalistique
De la bande de Gaza
Et de la Cisjordanie



**AL JAZEERA
MEDIA INSTITUTE**

**Seuls nous
Avons
couvert
La guerre**

**Témoignage journalistique
De la bande de Gaza Et de la Cisjordanie**

Traduction
Ghizlane Tanouti

Ce livre a été initialement publié en arabe en 2024 sous le titre:
(وحدنا غطينا الحرب: شهادات صحفية من قطاع غزة والضفة الغربية)

Éditeurs de la version arabe
**Mohamed Ahdad
Mohammad Zeidan**

Graphiste:
Ahmad Fattah

ISBN: 5-455-431-614-978

Tous droits réservés © Al Jazeera Media Institute 2025

Table de matière

Préface de Al Jazeera Media Institute	8
Entre la vie et la mort	16
Contempler le vide	32
Une année hors de la vie	54
J'ai dit la vérité, ils ont tué mon père	66
Les images de la mort à Gaza	78
Cette odeur .. Ce bruit	96
La signification de la mort en temps du génocide	110
Deux jours et nous serons de retour!	126
De retour de la mort	138
Le photographe de presse en Palestine... un œil qui ne s'éteint pas	159
La presse à Gaza ..L'Humain d'Abord	182

La presse est ce qui les rend fous	194
Couverture de la Palestine après le 7 octobre	206
Le fardeau du témoignage journalistique en temps du génocide	230
L'efficacité Culturelle face à l'extermination radicale	244
Violation de l'humanité en Palestine: Témoignage d'un journaliste	260

Préface de Al Jazeera Media Institute

Quand nous avons demandé à notre collègue Hicham Zaqout, reporter d'Al Jazeera à Gaza, d'ajouter quelques éléments à son témoignage, il a répondu:

"Ya Allah, il n'y a que Dieu qui nous donne la force de supporter toute cette absurdité... Ce témoignage est écrit avec des larmes et des tentatives d'oubli après tout ce que nous avons enduré. Si seulement tu ne m'avais pas demandé d'ajouter encore une partie."

Écrire sur la « tragédie » peut-il être nuisible à ce point?

Dès que nous avons pris la décision d'enregistrer les témoignages des journalistes palestiniens qui ont vécu ce génocide, nous savions que nous creusions dans une scène de crime qui n'était pas encore achevée. C'est pourquoi nous n'avons pas cherché des récits parfaitement organisés ni des témoignages qui suivraient une méthodologie stricte. Nous savions bien que ceux qui affrontaient la mort collective, la famine, le blocus total, les scènes de cadavres éparpillés partout, ceux qui se réfugiaient dans des tentes déchirées, qui ont perdu leurs familles, n'ont pas le privilège de se soucier de la rédaction ou de la composition littéraire.

La raison d'« enregistrer » ces témoignages est la peur que la machine de mort israélienne atteigne encore plus de journalistes, ou que la mémoire s'éteigne, que l'oubli engloutisse des vérités rivales de ce génocide, et qu'elles se

perdent à jamais. Ces témoignages ne sont pas de simples récits passagers. Ce sont des documents historiques à conserver pour les générations à venir, qui libèrent cette guerre absurde des simplifications falsifiées prétendant qu'elle aurait commencé le 7 octobre.

Quoi qu'il en soit, l'imagination que nous avons de la tragédie vécue par nos collègues sur le terrain est dépassée par les témoignages que nous avons rassemblés dans ce livre ; ils outrepassent les limites de l'endurance humaine et dépassent presque la signification même de « génocide » telle que définie par les pionniers du droit international pour juger les criminels. En matière de journalisme, jamais dans l'histoire de cette profession on n'a été témoin d'un exemple de ciblage aussi systématique et dégradant envers les journalistes professionnels, comme le montrent ces témoignages.

Amal Habib, cherchant son mari dans les morgues, accepte son destin et la volonté de Dieu, convaincue de son martyre, puis le retrouve rentré chez lui après deux jours. Mohammed Saouaf revient miraculeusement de la mort après que l'occupation a assassiné toute sa famille. Lama Khater contemple le vide terrifiant de la prison de Damon. La mère de Ahmad El Batta pleure son fils martyr le jour de son anniversaire. Anas Cherrif retourne à la couverture médiatique juste après l'enterrement de son père. Mouad Amarna a reçu une balle dans une zone critique de sa tête...

À chaque fois que nous recevions de nouveaux témoignages, nous nous disions : C'est le témoignage le plus brutal. Et pourtant, nous changions rapidement d'avis devant l'ampleur

des scènes et la cruauté des détails dans le témoignage suivant... et ceux qui suivaient !

Un sentiment puissant naît après la lecture de ces récits, accompagné d'une urgence d'enregistrer chaque mot comme s'il était le dernier, et de préserver un témoignage que la machine de guerre israélienne tente de toutes ses forces d'effacer à jamais. Cette démarche est empreinte de la crainte que les journalistes soient eux-mêmes placés dans la banque de cibles des assassinats israéliens. Il ne s'agit pas seulement de récits de survivants, mais plutôt d'écrits de futures victimes, qui avancent chaque jour un peu plus vers la mort, tant que cette guerre se prolonge.

Malgré tout, on ne trouve dans ces témoignages, empreints de blessures, de sang et de tragédies collectives, aucune trace de reddition ni d'envie de fuir le terrain. À l'inverse, il y a des histoires comme celle de Najlaa la coiffeuse, qui arrache des moments de joie aux « mariés de guerre », ou encore les luttes des mères journalistes pour l'éducation de leurs enfants, la confrontation avec la précarité de la vie, l'absence de repères, et la commémoration des fêtes et des cérémonies.

Ces révélations spontanées échappent aux règles strictes de la diffusion en direct et aux conventions de la rédaction journalistique. Le journaliste palestinien n'est pas enfermé dans la dualité du « dommage collatéral » déshumanisé ou du « super-héros » prêt à sacrifier sa vie. C'est un journaliste en quête de vérité, dénonçant les violations continues de l'occupation, seul et sans arme sur le terrain, transmettant la voix des victimes au monde, espérant qu'il réagisse ou agisse.

Ils sont 16 journalistes, représentants de leurs pairs palestiniens qui ont, seuls, couvert cette guerre après que l'occupation a interdit l'accès à la bande de Gaza aux journalistes internationaux. Et tandis que les associations internationales leur ont tourné le dos, ces journalistes nous rapportent des détails que, sans doute, le lecteur découvre ici pour la première fois.

Si la communauté internationale était juste et honnête, ce livre représenterait une « preuve de condamnation » de premier ordre, pour la poursuite et la condamnation sans relâche des criminels et assassins de civils. Et si l'équilibre de la justice se plie à l'hégémonie du plus fort, en mettant sur un pied d'égalité la vérité et l'arrogance du puissant, alors ces témoignages préserveront une part de la mémoire collective du corps médiatique palestinien qui couvre ce génocide. En ce sens, ils sont un acte de résistance contre l'oppression et l'oubli, et contre la mort, car les choses que l'on n'écrit pas meurent, comme l'a dit Elias Khoury.

Présentation de la version française

Sous le ciel de la bande de Gaza, où les sirènes de raids aériens retentissent plus souvent que les chants des oiseaux, vivent des héros d'une trempe unique : les journalistes.

Leurs regards, témoins d'une réalité insoutenable, sont convoqués à couvrir et à révéler l'horreur d'une extermination, la souffrance d'une population civile prise en étau et le courage obstiné de ceux qui refusent de quitter leur terre ancestrale. Ces hommes et ces femmes sont bien plus que de simples observateurs : ils sont les témoins de l'injustice, de la destruction et d'une douleur collective sans fin. Exercer leur métier est pour eux un acte de bravoure exceptionnel, car ils ne se contentent pas de capturer les images de l'horreur, ils en sont aussi les victimes. À travers leurs mots, on peut ressentir non seulement l'ampleur de la violence et de la tragédie, mais aussi une force intérieure que ces reporters, malgré tout, s'efforcent de transmettre.

Ces journalistes ont souvent payé le prix ultime pour leur engagement. Beaucoup ont perdu des êtres chers dans la violence aveugle et l'extermination méthodique ; certains ont vu leur famille massacrée, leur maison réduite en cendres. D'autres portent sur leur corps les stigmates de la guerre : des blessures profondes, des traces indélébiles de tragédies vécues sous leurs yeux. Et pourtant, malgré toutes leurs pertes, malgré le deuil et la souffrance, ils

continuent de brandir leurs caméras, de tendre leurs micros, de prendre la plume pour faire entendre la voix de leur peuple.

Dans mon travail de traduction, j'ai dû me frayer un chemin entre les émotions intenses de leurs récits et l'exigence de fidélité qui m'obligeait à rester aussi près que possible de leurs voix, de leurs peines et de leurs peurs. Traduire ces mots, c'était porter leur voix, respecter l'authenticité de chaque nuance, chaque souffle coupé par la peur, chaque mot chargé de douleur. Au fil des phrases, une connexion silencieuse s'est tissée : un lien de solidarité, un devoir de transmettre leur réalité, sans embellissement, sans déformation. La tâche n'était pas seulement technique, elle relevait d'une responsabilité humaine

Au-delà de l'acte de traduction, ces témoignages ont pris pour moi une dimension plus profonde : celle de créer un pont entre des réalités souvent obscurcies pour le lecteur francophone, en raison de représentations limitées ou biaisées dans les médias occidentaux. Traduire ces témoignages, c'est rendre visible une part de vérité qui reste parfois dans l'ombre, c'est offrir un regard intime, non filtré, sur la vie en zone de guerre, sur les luttes et les résistances silencieuses des individus pris dans le tumulte.

Pour le lecteur francophone ses témoignages seront un voyage émotionnel une fenêtre qui s'ouvrira directement sur l'impact d'un conflit historique où la détermination et la dignité humaine fait face à l'oppression l'injustice et le massacre. Dans un monde où les récits des zones de conflit sont trop souvent simplifiés, voire réduits au silence, cette traduction

agit comme une fenêtre ouverte sur une réalité complexe. Elle rapproche le lecteur à l'authenticité brute des expériences humaines en territoire occupé, lui permettant de ressentir la peur, l'espoir, et la résilience qui habitent ceux qui survivent au quotidien. À travers ces mots traduits, j'espère éveiller une prise de conscience, un sens de solidarité envers ces voix que le bruit médiatique tend à noyer.

Nous devons un immense respect à ces héros et héroïnes, car sans leur sacrifice et leur détermination, la réalité de Gaza subirait l'obscurcissement de l'occupation. Ces journalistes incarnent l'esprit de résistance et de courage, nous rappelant qu'au-delà de la guerre et de la destruction, la vérité doit survivre. Ils sont la conscience éveillée de l'humanité, et leur combat pour la vérité, au prix de tout ce qu'ils possèdent, est un hommage vibrant à la dignité humaine.



Entre la vie et la mort

□ Hicham Zaqout

An aerial, black and white photograph of a densely populated urban area that has been severely damaged. The foreground and middle ground are filled with rubble, debris, and the remains of destroyed buildings. People are seen walking through the wreckage, some pushing carts or bicycles. In the background, several multi-story apartment buildings remain standing, though some show signs of damage. The overall scene conveys a sense of devastation and the aftermath of conflict.

Hicham Zaqout

né le 1^{er} mai 1984 est un journaliste palestinien né au camp de Nessirrat d'une famille issue de Ousdoud , il a eu son doctorat en psychologie et il travaille reporter à El Jazeera, Hicham a travaillé avec l'équipe des reporters durant l'agression sioniste au camp de Gaza après l'opération « Toufan el Aqssa »

Entre la vie et la mort

Hicham Zaqout

L'image des pierres empilées les unes sur les autres, comme si elles étaient les traces d'une morsure céleste, les pleurs des personnes coincées sous les décombres, leurs membres déchirés ou ensevelis dans le sable et les gravats. Les souffles haletants des survivants tâtonnant dans l'obscurité pour vérifier leurs membres et le pouls de leurs proches sont toujours vivants, ou s'ils ont quitté ce monde, marquant l'heure d'un dernier adieu.

Je cours avec ma caméra et mon destin vers un podium mortel, je suis les événements, avant qu'un missile ne nous tombe sur la tête, transperçant les corps. Alors commence le processus de récupération des cadavres et le rassemblement des morceaux de chair et de sang éparpillés partout.

Je prétends être fort, mais puis-je vraiment ignorer les scènes de mes frères, mes amis et mes voisins s'agitent dans la chaleur, les bombardements et la perte ?!

Le son des tirs n'était pas ordinaire, ni même celui des bombardements violents, si proches de l'endroit où nous habitons à Rafah, le 27 mai dernier. Soudain, sans aucun avertissement, peu après le coucher du soleil, les forces d'occupation, qui s'étaient infiltrées dans les quartiers de Rafah, intensifièrent leurs bombardements sur les quartiers ouest, en particulier celui où nous nous trouvions, près de la rue principale menant au quartier de Tel al-Sultan.

À la tombée de la nuit, le bombardement devint encore plus violent, et nous fûmes entourés de tous côtés. Depuis les fenêtres de notre appartement au quatrième étage, nous pouvions voir les chars israéliens à seulement quelques mètres de notre résidence. Nous avons vécu des moments de terreur, et nos cœurs ne pouvaient plus supporter cette pression. Nous avons rassemblé nos affaires et sommes descendus au rez-de-chaussée, décidant de rester là ; sortir dans de telles circonstances signifiait la mort!

Parce que c'était un moment historique pour nous, le journaliste en nous s'est vite réveillé: nous devons documenter ce qui se passait et ce qui allait se passer cette nuit, sans nous mettre au danger. Ce pourraient être nos dernières images ici, et elles pourraient bien être le seul témoignage de l'existence de survivants dans cet endroit ! Dans ces circonstances difficiles, nos armes journalistiques classiques ont disparu. Nous n'avions plus cet équipement et ces caméras que nous aimions tant et qui semblaient faire partie de notre âme ! Le téléphone, autrefois simple source de nouvelles, est devenu notre principal outil de documentation et de photographie, après avoir été relégué à un rôle secondaire face à nos caméras modernes et soigneusement choisies!

Cette guerre est différente: il n'y a ni stabilité ni endroit sûr. Nous avons laissé beaucoup de nos équipements derrière nous à Gaza, qui était notre siège principal, avec l'espoir de pouvoir y revenir bientôt ! Avec la durée prolongée des événements et la couverture continue 24 heures sur 24, ainsi que le ciblage direct des caméras et de ceux qui les portaient, nous avons fini par perdre l'élément le plus important de notre

couverture. Nous n'avons pas seulement perdu la caméra, mais aussi le journaliste vaillant et le photographe talentueux qui, jusque-là, maintenait son équilibre et risquait sa vie aux côtés du reporter, se déplaçant de ville en ville, d'angle en angle, pour transmettre les événements et la souffrance des habitants, avant d'être pris pour cible. Le photographe de la chaîne Al Jazeera, Samer Abu Daqa¹, qui a été assassiné et privé de l'arrivée des ambulances pour le secourir, n'est qu'un parmi des dizaines de journalistes que l'occupation a intentionnellement visés et assassinés.

Avec le ciblage répété des équipes d'Al Jazeera et des journalistes de Gaza en général, la perte de leur équipement à cause des bombardements et des conditions de travail continues, et l'interdiction par les forces d'occupation d'introduire de nouveaux équipements dans la bande de Gaza, le téléphone portable est devenu notre unique sauveur, la seule et la plus rapide option face à l'évolution et à l'accélération des événements dans cette guerre d'extermination.

Au début, l'utilisation des téléphones pour un journaliste habitué à « l'élégance » et au professionnalisme n'était pas facile, mais nous nous y sommes habitués, tout comme nous nous sommes habitués à la perte, à la famine et à la privation dans nos vies ! Le journaliste a accaparé son téléphone, qui est devenu son meilleur et seul allié pour transmettre les événements, les diffuser, et rester en contact avec le monde

¹ Samer Abu Daqqa, un journaliste palestinien de 45 ans, caméraman et monteur pour Al Jazeera Arabic, a été tué lors d'une frappe de drone israélien à Khan Younés le 15 décembre 2023. Abu Daqqa a été blessé aux côtés de Wael Dahdouh, chef du bureau de Gaza d'Al Jazeera, alors qu'ils couvraient une attaque israélienne contre l'école Farhana à Gaza. Abu Daqqa est resté piégé à l'intérieur de l'école pendant six heures, les forces israéliennes empêchant les secouristes de l'atteindre en raison de bombardements incessants.

et les salles de rédaction. Ici, il n'y a plus d'ordinateur, ni bureau. Le téléphone est devenu le meilleur soutien du photographe qui se déplaçait d'un endroit à l'autre, là où les caméras représentaient un danger pour nos vies, face à un ennemi qui craignait que l'image révèle ses crimes et l'expose devant le monde.

La caméra a disparu de la scène, remplacée par ce petit appareil avec lequel nous capturons et documentons les événements, utilisant une caméra qui rivalise avec les caméras professionnelles. Nous suivons les nouvelles instantanément à travers les applications de messagerie. À une époque où l'occupation cible tous les moyens pour faire taire la voix et l'image, où les véhicules de diffusion en direct sont détruits, cet appareil est resté inébranlable, accomplissant sa mission sans hésitation. Il transmet la vérité depuis le cœur de l'événement directement au monde. Ce n'était pas qu'un simple outil, mais notre fenêtre sur la vie, notre témoin qui échappe aux bombardements et à la censure, pour que la voix de la vérité reste présente malgré toutes les tentatives pour la faire taire.

Il paraît que l'occupation a découvert nos astuces pour continuer à faire notre travail de journaliste. La phase la plus difficile fut alors la coupure d'Internet, mais le téléphone mobile était là aussi pour résoudre ce problème. Grâce aux cartes SIM, nous avons pu obtenir une connexion Internet et franchir l'étape la plus dangereuse, durant laquelle l'occupation a tenté d'isoler la bande de Gaza du monde, de masquer les images de la mort et de la destruction sur les écrans.

Proche à la mort

La couverture de la guerre à Gaza était l'une des missions les plus dangereuses et les plus mortelles, et elle l'est toujours. Le journaliste est constamment accusé et ciblé. Il subit une pression constante pour trouver des alternatives à tout ce qui lui manque, que ce soit pour ses équipements ou pour se protéger, afin de prouver l'invalidité des justifications données par l'occupation en cas de ciblage (sachant que l'occupation le vise sans avoir de justification), ou pour répondre à ses besoins quotidiens.

Tout au long de l'année, la tente a remplacé tout type d'habitation à Gaza. Les maisons, les établissements, et même les sièges des médias n'étaient pas épargnés. Nous transportions nos tentes dans tous nos déplacements, loin des bombardements et des régions évacuées. Nous les transportions sur des charrettes, des camions, ou même sur nos dos !

Nous nous dirigeons vers les zones côtières inhabitées où il n'y avait ni électricité, ni eau, ni carburant. Le peu de carburant fourni par des institutions internationales était très limité, et nous le préservions pour des raisons très spécifiques et urgentes. Nous étions contraints de faire un voyage un voyage dans le temps et retourner à une vie presque primitive.

Pendant une année de guerre, les hôpitaux et leurs trottoirs étaient nos lieux de résidence, et nous installions nos tentes devant leurs portes dans l'espoir d'obtenir quelques services. C'était le seul endroit à Gaza qui disposait encore d'électricité.

Des générateurs, alimentés par des institutions publiques, étaient fournis en carburant pour les faire fonctionner et les maintenir en service, afin de garantir au moins l'accès à l'eau et à Internet, et ainsi rétablir la couverture.

Après l'aménagement de nos sièges de travail pour revenir prochainement sur les écrans, des nouvelles batailles commencent pour fournir tout ce dont l'armée d'occupation a banni l'accès aux habitants de la bande de Gaza, même les plus subtile. La guerre n'était pas uniquement faite de feu de poudre à canon terrestre aérien et maritime, plutôt elle était aussi une guerre contre tout ce qui permettait aux Palestiniens de subsister ou de rester solides et de continuer à vivre. Tantôt, l'occupation empêche l'accès à la farine, puis revient à l'autoriser après des pressions internationales qui finissent vite par s'atténuer ; c'était l'arme de la faim, que l'occupation a utilisée contre nous dès le début de ce génocide².

Les mots peuvent échapper à la gorge qui tente d'exprimer cette tragédie, mais on peut dire que l'occupation a fait preuve de cruauté inconcevable en perfectionnant son siège implacable contre nous, ne laissant aucune porte ouverte à la vie sans la fermer. Les médicaments –qui sont un droit légitime pour tous les êtres ne sont même pas disponibles pour un peuple souffrant des conséquences de la guerre, des maladies et des blessures graves. Même les analgésiques les plus simples ne sont plus accessibles.

² De nombreux rapports d'organisations internationales ont confirmé que le gouvernement israélien utilise la famine des civils comme méthode de guerre dans la bande de Gaza, une tactique qui constitue un crime de guerre en vertu du droit international.

Cette fois-ci, nous avons été incapables de trouver des alternatives à tous les médicaments, malgré le fait que les pharmacies aient rouvert leurs portes dans des tentes tissées de tissus déchirés. L'unique hôpital, isolé au centre de Khan Younès, a lui aussi repris son activité, entouré de ruines et de traces de bombardements, nous rappelant à chaque instant que la guerre continue, et que ceux qui tentent de fournir des médicaments ou d'offrir des soins ne sont coupables de rien. Ils déploient des efforts surhumains pour sauver les blessés des "horreurs" d'un apocalypse qui semble se répéter chaque jour.

Nous avons été privés de tout, même des produits d'hygiène : pas de shampoing, pas de savon, pas de dentifrice, ni même de lessive pour laver nos vêtements. Avec la propagation des maladies, de nouvelles difficultés se sont ajoutées à nos reportages sur le terrain. En plus des bombardements et l'absence de zones sûres, les maladies nous suivaient partout. Nous allions de tente en tente pour documenter la souffrance des déplacés, réfugiés dans leurs abris de fortune, eux-mêmes bombardés un jour ou l'autre.

Je n'ai pas honte de vous confier un secret sur notre état lamentable au manque de vêtements nécessaires. Mes habits, ainsi que les chaussures que je portais lors de mon premier exode, sont "usés jusqu'à la corde". Nous ne nous attendions pas à passer autant de temps loin de nos foyers. Nous ne pensions pas, surtout, que le monde entier, ses peuples et ses dirigeants, resterait témoin de cette extermination infligée au peuple palestinien, un acte de barbarie sans précédent à une époque où la modernité et la mort de la conscience humaine sont au même rang.

Hiver et été

L'été est passé, l'hiver est arrivé, et nous avons à peine réussi à obtenir de la part de nos proches et amis quelques vêtements d'hiver pour nous et notre famille. Jusqu'à présent, après un an de guerre, aucune pièce de vêtement ni chaussures n'a été introduite dans cette région sinistrée pour couvrir nos peaux et nos corps affaiblis par cet épuisement permanent.

Apparemment, le simple fait de survivre à Gaza _pour ceux qui réussissent à rester en vie_ dérange l'occupation et ses dirigeants. Ils ont décidé que ceux qui n'ont pas été tués par les bombardements seraient assassinés, soit par la maladie, soit par la faim, soit par l'oppression.

Tous ces détails, et bien d'autres encore, doivent être documentés pour peut-être témoigner-t-elle l'ampleur des crimes de génocide commis contre un peuple qui a enduré la brutalité des guerres pendant de longues années. Voici qu'une nouvelle guerre cherche à ruiner tout espoir de liberté et de libération de l'occupation.

Pendant la bataille pour trouver des alternatives, j'ai toujours eu une lutte intérieure, fuyant l'envie de révéler ses détails, en attendant la fin de cette guerre insensée. Peut-être que mon esprit trouvera alors un moyen d'échapper à ces pensées et que je pourrais calmer mon cœur qui s'attache au passé. C'est une bataille sans issue, car tous ceux qui y ont participé sont partis – amis, collègues, proches, voisins avec qui j'ai vécu les jours amers de la guerre.

Le 6 janvier 2024, après environ cent jours de reportage à Deir al-Balah, au centre de la bande de Gaza, j'ai décidé avec mon équipe de nous rendre à Rafah, à l'extrême sud de la bande de Gaza. Un grand nombre de collègues y avaient installé une tente pour en faire leur base de travail, parmi eux Hamza Wael al-Dahdouh³, le fils aîné de notre collègue Wael, un jeune journaliste récemment arrivé à Al Jazeera, que j'avais connu enfant, et qui était désormais un collègue. Entre accolades, paroles de retrouvailles et souvenirs partagés, ma première nuit à Rafah s'est écoulée. Hamza ne m'a pas quitté un instant. Dans la soirée, je l'ai accompagné à la tente des journalistes, refuge pour plusieurs d'entre eux à Rafah. Nous avons discuté avec son ami, Mustafa Abu Thurayya, de la guerre, des perspectives d'avenir, et nous nous sommes promis de nous revoir dans les jours à venir.

Ce matin-là, Hamza a insisté pour que nous prenions le petit déjeuner ensemble. Après cela, il m'a dit : « Prends-moi une photo pour mon premier live depuis Rafah », et il l'a publiée sur son compte Instagram. Durant la guerre, Hamza était devenu l'un de ces "influenceurs" et avait dépassé le million de followers. Puis, il est parti avec Moustafa Abou Threya pour couvrir un événement au nord de Rafah.

Je n'avais pas su à ce moment-là que Hamza me faisait ses adieux, immortalisant nos derniers instants ensemble. Un collègue journaliste m'a appelé pour m'informer qu'Hamza avait été touché dans un raid israélien qui a frappé une voiture. Je me suis précipité à l'hôpital pour le retrouver, étendu, martyrisé.

³ Hamza Al Dahdouh, 27 ans, journaliste palestinien et caméraman pour Al Jazeera, a été tué avec Mustafa Thuraya, journaliste vidéaste indépendant, lors d'une frappe de drone israélien le 7 janvier 2024.

Comment allais-je annoncer cela à son père, Wael, qui venait de perdre sa femme, ses enfants et son petit-fils, il y a à peine quelques semaines ? Je n'en avais pas le courage. Wael est arrivé, résigné à la volonté divine, comme à son habitude, nous offrant une leçon de patience.

La douleur de la perte n'a pas frappé que « le père de Hamza », la liste est longue et tous occupent une place précieuse dans mon cœur. À chaque arrivée d'ambulance, j'examinais les visages des martyrs et des blessés, craignant de reconnaître un proche ou un ami parmi eux.

C'est exactement ce qui s'est passé lorsque la maison de ma tante à Rafah a été bombardée. Les blessés sont arrivés en flux continu à l'hôpital du Koweït, où nous avons dressé notre tente. Les martyrs étaient des enfants, des femmes, des corps mutilés. Celui-là, je le connaissais, et celui-ci aussi. Cet enfant, cette femme... Parmi eux se trouvait mon cousin Abdelfattah et toute sa famille. L'occupant les avait effacés des registres, assassinant les réfugiés dans une maison prétendu être "sûre."

Quelques semaines après l'occupant a bombardé la maison de mon grand-père, dans le quartier de Daraj à Gaza. Il l'a réduite en poussière, anéantissant tout ce qui s'y trouvait : l'épouse de mon oncle, ses fils, ses filles, leurs familles, leurs enfants. Certains ont été retrouvés, d'autres sont encore portés disparus. Mais cette fois-ci, je ne participerai pas à leurs funérailles. Je ne pourrai pas leur offrir un dernier adieu, car une barrière insurmontable nous sépare désormais. L'occupant a divisé cette minuscule bande de Gaza en deux, interdisant tout accès à la ville depuis le centre et le sud du territoire.

Même en écrivant ces mots, j'ai tenté d'échapper au poids écrasant de cette histoire, mais je me retrouve ramené, à la mémoire du martyr et photographe Samer Abou Deqa. Chaque fois que je prononce son nom, mes yeux débordent de larmes, alors imaginez ce que je ressens en tentant d'écrire sur le papier quelques lignes à son sujet. Un jour, je lui avais dit, comme si j'avais inconsciemment pressenti son destin, que je pouvais désormais reconnaître les martyrs avant même qu'ils ne tombent. Je le percevais dans leur manière d'être, dans les traits de leurs visages, et dans cette étrange sensation qui me hantait à chaque fois que je leur parlais. Ce jour-là, je ne savais pas encore que je parlais à l'un d'entre eux.

Mon Dieu, quelle impuissance nous accable ! Nous avons été incapables de secourir Samer, alors qu'il se vidait de son sang devant nous pendant plus de six heures. Impossible d'appeler une ambulance, les frappes israéliennes encerclaient tout. Y a-t-il pire impuissance que celle-ci ? Voir Samer succomber, alors que nous restions là, impuissants, sans être capable de faire quelque chose pour le sauver ?

Quels mots, dans tout le vocabulaire, pourraient toucher au cœur de cette perte épouvantable ? Comment décrire notre douleur pour Samer, pour Bassim, Othman, Ahmed, Abdessalam, Jamil, Fathi, et Sama Hamza, ainsi que pour tant d'autres que nous avons déjà perdus et ceux que nous découvrirons encore, lorsque cette guerre prendra fin ?

C'est le quotidien d'un journaliste et d'un être humain à Gaza, qui suis chaque jour les images et les vidéos venues des théâtres de la peur, mêlées de cris et d'explosion. Je

me tiens devant l'écran pour expliquer, pour rapprocher les téléspectateurs de ce qui se passe, de ce qui s'est passé. Mais souvent, le journaliste en moi échoue à réordonner cette douleur ou à lui trouver un apaisant.

Est-ce que le cœur de ce monde peut-il écouter l'histoire d'un journaliste qui se couche et se réveille au son des bombardements, comme si c'était le dernier cri de la mort ? Peut-il comprendre cet instant où la terre semble prête à se fendre sous la puissance et la terreur et la tyrannie humaine ? Et cela ne s'arrête pas là. Il faut ensuite courir, au milieu de la poussière, sous les flammes et l'odeur du sang et de la fumée, pour capturer la scène dans son ensemble, ou du moins un fragment de cette réalité qu'aucun objectif, aucun reportage, aucune œuvre littéraire, aussi longue soit-elle, ne pourrait entièrement saisir.

D'un autre côté, il y a l'éternelle scène de l'exode, si familière depuis des années. La douleur s'accumule sur ma poitrine comme des grains de sable empêchant le souffle. Je marche entre les ruelles des déplacés, traînant derrière moi des montagnes de tristesse. Je m'appuie sur un cœur épuisé qui a besoin d'être soutenu, à recevoir une douce caresse. J'essaie de reconforter les passants accablés, les enfants recouverts de poussière, de misère et de privation, les vieillards marqués par le passage du temps, et les femmes et jeunes filles à qui la vie a retiré tout sens et toute valeur, pour ne leur laisser que le fardeau du labeur et de la souffrance, devenus l'emblème de cette époque.

Cette bande étroite, prisonnière entre la mer et le feu, est le seul refuge pour ma famille, pour mes proches, pour tous

les habitants de ce territoire. C'est là, sur cette terre, que je raconte ce que j'endure de la faim, de la foule oppressante, de la précarité. Et alors que je relate les souffrances de mes proches, pris au piège dans leurs tentes et leurs incendies, j'ai l'impression que la voix de mon microphone est étouffée, comme si elle était sans son, ou comme si j'étais un enfant qui hurle dans un cauchemar, mais que personne ne lui fait attention !

Comment la caméra et le microphone peuvent-ils incarner, dans toute leur ampleur, les multiples dimensions de la souffrance : spirituelle, physique, économique ? Comment le passé devient-il un fardeau, le présent une terreur, et l'avenir une énigme ?

Comment puis-je expliquer que les deux tiers de ce peuple assiégé se retrouvent à nouveau enfermés dans un quart de leur terre, privés du droit de retourner chez eux, ou même de revenir sur les ruines de leurs maisons ? Comment dire que cette tente n'est pas faite pour dormir, ni pour s'installer, ni même pour attendre la fin... pas même pour mourir ?

Cette image, je la transmets, elle fait le tour des médias arabes et occidentaux. Ce rapport raconte notre histoire, cette nouvelle défile en bas d'une édition tardive du journal, et sur internet, tout le monde parle de notre tragédie et de notre résistance, en même temps. Mais...

Le voilà mon cœur coincé entre l'espoir et le désespoir, incapable de choisir une direction. Et pourtant, il porte les deux à la fois, peut-être parce que mon identité, autrefois appelée Palestine, et encore appelée Palestine aujourd'hui,

s'est habituée à unir les paradoxes dans un même cœur, dans une même voix. Gaza nous a appris à vivre sous la mort qui vole au-dessus de nos têtes, à nous montrer fiers alors que les souvenirs étranglent nos âmes, à chercher la vérité, car elle est la nôtre. Et même si ce monde injuste tente de nous l'arracher et de se l'approprier par pure tyrannie, nous n'avons pas d'autre choix que de serrer la caméra contre nous, de hausser la voix pour qu'elle résonne plus fort encore. Que la vérité éclate de la terre de la lumière et l'obscurité, la vie et la mort, l'amour et la guerre : Gaza.



Contempler le vide

Lama Khater

□ Lama Khater





Lama Khater

Est une écrivaine et journaliste spécialisée en politique et culture, ainsi qu'une militante médiatique originaire de Cisjordanie. Mère de cinq enfants, elle a été arrêtée par les forces israéliennes le 26 octobre 2023 en raison de ses prises de position et de son engagement public. Libérée le 30 novembre 2023, elle a joué un rôle clé dans le lancement d'une campagne médiatique visant à révéler les conditions effroyables endurées par les détenus palestiniens, en particulier les femmes, dans les prisons israéliennes.

Contempler le vide

Lama Khater

C'était comme s'il s'agissait de deux prisons différentes, ou de deux réalités opposées. Celle où, au début de l'année 2019, j'ai reçu une lettre de ma fille, dans laquelle elle écrivait une phrase qui m'a arraché des larmes et brisé le cœur: "Bonjour maman, depuis le trottoir opposé de l'hiver, ce trottoir glacé où je me tiens seule, attendant que le parapluie de ton cœur me protège du froid de ton absence." Et celle où j'ai été emprisonnée fin 2023, durant la guerre d'extermination sur Gaza et les représailles qui en ont découlé dans tous les territoires palestiniens. Les prisons, pendant ces longs mois, ont été le théâtre de grandes souffrances et sévices. Depuis le 7 octobre, la situation a changé radicalement : l'occupation s'est dévoilée, sans le moindre masque de moralité ni de respect des droits humains. Cette guerre nous a rappelé la nature même de cet occupant, son essence brute, et nous a renvoyés à cet océan de sang sur lequel il a fondé son existence en Palestine.

Dans les deux cas, c'était la même prison, celle de Damon⁴, sur le mont Carmel à Haïfa, où sont détenues toutes les prisonnières palestiniennes classées comme "sécuritaires",

⁴ La prison de Damon est située à Haïfa, sur le mont Carmel, sur des terres appartenant au village de Damon, qui a été vidé de sa population lors du nettoyage ethnique de 1948. Depuis novembre 2018, cette prison est devenue le centre principal pour toutes les prisonnières palestiniennes. De nombreux rapports confirment que les prisonnières de la prison de Damon vivent dans des conditions difficiles et sévères, qui se sont considérablement aggravées depuis le 7 octobre 2023.

c'est-à-dire celles accusées d'activités nationales. C'est là que j'ai passé la majeure partie de ma première détention entre 2018 et 2019, ainsi que la totalité de ma seconde détention, commencée le 26 octobre 2023, soit environ vingt jours après le début de la bataille de l'Ouragan d'Al-Aqsa.

Mais la prison de Damon, comme toutes les autres, n'était plus la même après Toufan. Si auparavant les lettres nous apportaient un certain réconfort, nous permettant de rester en lien avec nos familles à travers le courrier, aujourd'hui, tout cela est totalement interdit. Les visites, les appels, toutes les formes de communication avec nos proches sont désormais bannies. L'occupation a transformé la prison en un isolement total, coupant les prisonniers palestiniens du monde extérieur et de tout ce qui s'y passe. Même le papier et les stylos, porteurs de souvenirs et de rêves, sont interdits. Peut-être que j'y reviendrai plus tard, pour raconter plus en détail mes histoires avec ces lettres et ces objets.

Mais mon esprit voyage maintenant vers mes premières heures au centre d'interrogation d'Ashkelon en juillet 2018, où l'enquêteur m'avait accueilli en me disant : "Nous ne t'avons pas arrêtée pour tes écrits. Même si tu rédigeais une attaque sur papier, ce ne serait pas une raison suffisante pour t'arrêter." Je suis journaliste palestinienne, et bien que mes écrits et mon travail soient souvent revenus dans les interrogatoires suivants, je me souviens des six officiers du Shabak que nous avons dû rencontrer le jour de notre libération, lors de l'échange de novembre 2023 entre les brigades Al-Qassam et l'occupation, où j'ai été libérée avec le sixième groupe. Leurs menaces se lançaient dans tous les sens, mais le message était clair : il m'était interdit d'écrire

la moindre ligne n'importe où après ma sortie. Sinon, ils me réarrêteraient et doubleraient ma peine, et je ne devais surtout pas croire que j'avais de la chance d'être sortie grâce à l'échange.

Peut-être serais-je encore derrière les barreaux en ce moment si je n'avais pas été libérée dans cette "transaction de liberté". L'officier du Shabak qui avait pris d'assaut ma maison avec des dizaines de soldats la nuit de mon arrestation m'avait promis une longue détention. Il avait même crié au visage de mon mari, en le menaçant: "Ne l'attends pas, elle ne sortira pas cette fois. Marie toi avec une autre et oublie la!" Deux semaines après mon arrestation, ils sont revenus chercher mon mari et l'ont arrêté lui aussi, ne le relâchant qu'au bout de huit mois.

La nuit de mon arrestation, j'ai compris que nous entrions dans une nouvelle phase, où l'occupation s'autorisait toutes sortes d'agressions et d'hostilité, tant dans les prisons qu'à l'extérieur. Après le 7 octobre, Israël a totalement perdu la tête, ou plutôt, elle a dévoilé son vrai visage.

Ce matin-là, vers 2h30, ma fille m'a réveillée après avoir entendu les pas des soldats autour de notre maison à Hébron, en Cisjordanie. À peine levée et recouverte de mon voile, j'ai trouvé les soldats dans ma chambre. Ils m'ont ensuite rassemblée avec mon mari et mes enfants dans le salon, où ils ont commencé à fouiller et à saccager la maison de manière sauvage. Ils confisquaient tout ce qu'ils trouvaient : des magazines, des livres, des appareils électroniques, et les étalaient devant nous sur le sol. Tous étaient masqués, à l'exception de l'officier de la zone, qui passait son temps à

hurler, à nous menacer, et à proférer des insultes vulgaires à notre égard, ainsi qu'à l'encontre de la résistance et de ses figures emblématiques. Parmi ses propos, il m'a dit : "Tu étais contente le 7 octobre, et nous allons te faire payer pour ça." Je lui ai répondu : "Allez-vous vraiment me punir pour mes sentiments ?" Il a ajouté : "Nous allons te faire payer pour tout. Désormais, tout a changé. La prison d'avant, c'était une promenade. Tu étais une prisonnière avant, aujourd'hui tu es une prisonnière de guerre, et tu n'as plus aucun droit." Puis, se tournant vers mon mari, il lui a dit : "Nous te ferons payer aussi, car tu la laisses faire ce qu'elle veut. Si elle était ma femme, je l'aurais frappée et lui aurais arraché la tête." Mon mari lui a répondu calmement : "Si vous frappez vos femmes, nous, nous ne le faisons pas. Ma femme est libre dans ses pensées et ses actions »

Je ne pouvais m'empêcher de penser, avec un certain cynisme, à la bassesse du comportement de cet officier de l'occupation, qui représente pourtant un État prétendant défendre les droits des femmes, l'égalité entre les sexes, et le respect des valeurs libérales. Comment cet homme, censé incarner ces idéaux, ne recule-t-il pas devant l'utilisation d'un discours misogyne répugnant pour tenter de soumettre une femme, son ennemie, en incitant son entourage à se tourner contre elle ? Le geôlier cherche ainsi à transformer les hommes autour de la femme en d'autres geôliers, un schéma qui se répète avec toutes les prisonnières palestiniennes : il exerce une pression sur les hommes afin qu'eux-mêmes fassent pression sur elle, qu'ils l'empêchent de se battre ou d'écrire, qu'ils la dépossèdent de son rôle au sein de sa société et de la lutte pour la libération.

Après environ deux heures de destruction, de menaces et de cris, une soldate m'a fouillée et ils m'ont emmenée hors de la maison sans me permettre de dire adieu à ma famille, d'aller aux toilettes, de boire un peu d'eau, ou de prendre quelques vêtements. Je marchai, un fusil pointé sur moi, sur une distance d'environ deux cents mètres, jusqu'à atteindre le véhicule qui devait me transporter vers la prison. Avant d'y entrer, ils m'ont bandé les yeux et menotté les mains, puis m'ont jetée sur le sol du véhicule. Je suis restée dans cette position jusqu'à mon arrivée au premier centre de détention, dans un camp près de la colonie de Kiryat Arba à Hébron. Pendant tout le trajet, je me concentrais pour me ressaisir, maîtriser mes émotions, et je m'accrochais à des prières et des versets du Coran afin de me préparer à affronter l'inconnu, que je savais d'avance être rude et sans précédent.

Ils m'ont débarquée dans ce camp, toujours menottée et les yeux bandés, et ils m'ont conduite sur une distance que j'ai trouvée interminable, avant de me faire entrer dans un endroit dont je ne pouvais discerner les contours. Soudain, j'ai entendu la voix de quelqu'un, que j'ai supposé être un agent du Shabak, qui s'adressait à moi. Il a commencé par me crier dessus au sujet du 7 octobre et voulait interroger mes convictions à ce sujet. Puis, tout à coup, il a lancé: "Dans cette pièce, il y a vingt soldats. Je vais les laisser te violer, comme tes camarades l'ont fait aux femmes juives dans les colonies de la frontière." Ce coup m'a terrassée. Je savais que leur haine et leur sauvagerie pouvaient les pousser à accomplir leurs menaces. Pourtant, rassemblant tout mon courage, je lui ai répondu : "Vous mentez. Aucun viol n'a eu lieu dans ces colonies de la frontière, ce ne sont que des

calomnies que vous inventez pour justifier la barbarie de vos soldats et instiller chez eux l'envie de vengeance." Fou de rage, il s'est mis à hurler : "Si tu le nies, j'amènerai ta fille, celle que nous avons vue chez toi, pour la violer devant tes yeux, ou peut-être devrais-je plutôt aller maintenant brûler ta maison avec tous tes enfants dedans !"

À cet instant, j'ai refusé de continuer à parler. Il m'a menacée de me laisser sur le sol, menottée et les yeux bandés, tant que je ne dirais rien. J'ai compris qu'il était inutile d'engager une discussion politique avec eux dans un moment où ils avaient perdu tout sens de la raison et où rien ne pouvait les satisfaire sinon que le Palestinien voie le monde à travers leurs yeux. Cependant, je ne pouvais rester silencieuse face à leurs mensonges sur les prétendus viols de femmes israéliennes ou les enfants brûlés le 7 octobre, une propagande que j'ai toujours combattue à chaque étape de ma détention, car elle était souvent utilisée contre nous.

Après environ une heure ou plus de cette séance de menaces et de cris, j'ai compris que le but de cette interaction était de nous terroriser, de nous briser – briser notre esprit, notre dignité, par l'obscénité de leurs insultes. Avant de me faire sortir, l'officier m'a dit : "Il n'y a qu'une seule chose qui nous empêche de réaliser ces menaces : nous n'avons pas l'autorisation de le faire de la part du gouvernement. Mais sois certaine que le jour viendra où ce gouvernement partira, et un autre viendra qui nous permettra de faire ce que nous voulons de vous !" "Maintenant, une autre tournée t'attend au camp d'Ofer, et je vais bien recommander ton cas à mes collègues là-bas."

Après plusieurs heures, aux alentours de huit heures du matin, j'ai été transférée au camp et à la prison d'Ofer⁵, près de Ramallah. Ce camp est un vaste complexe, abritant une immense prison où sont détenus des milliers de Palestiniens, un grand centre d'interrogatoire et un complexe de tribunaux militaires. À Ofer, ils m'ont conduite dans une cellule froide et vide, les mains encore menottées et les yeux toujours bandés, mais j'ai pu percevoir quelques détails de la pièce sous le bandeau. Après une demi-heure environ, la porte de la cellule s'est ouverte, et ils ont fait entrer deux autres prisonnières. Je ne les ai pas reconnues tout de suite, mais j'ai remarqué que leurs vêtements étaient couverts de poussière. J'ai finalement compris qu'il s'agissait de Rokia Amro et de Maryam Salheb, également de Hébron, arrêtées la même nuit que moi. Elles étaient exténuées, leurs poignets meurtris par les menottes qui les enserraient douloureusement. Maryam m'a raconté qu'ils l'avaient laissée allongée au sol dans le camp de Kiryat Arba, le visage dans la poussière, pendant plusieurs heures, et qu'ils lui marchaient sur le dos chaque fois qu'elle essayait de soulever la tête pour respirer.

Malgré notre épuisement physique et psychologique dû à la fatigue, aux menottes et à la brutalité que nous avons subie durant les heures précédentes, le fait de nous retrouver ensemble dans la même cellule nous apporta un certain réconfort et d'apaisement. Nous devons écarter tant qu'on

La prison d'Ofer, également connue sous le nom de camp d'Ofer, est une prison militaire israélienne située sur les terres confisquées de Beitunia, à l'ouest de Ramallah, en Cisjordanie occupée. Elle comprend un tribunal militaire, un centre de détention et plusieurs sections pour détenir des milliers de prisonniers. De nombreux rapports des droits de l'homme ont documenté le traitement brutal et punitif infligé aux prisonniers palestiniens à Ofer, notamment en ne fournissant de l'eau que pendant 45 minutes par jour et en refusant une alimentation adéquate et de qualité, dans le but de propager des maladies parmi les détenus, y compris la gale.

peut nos bandeaux et nos menottes pour essayer de nous voir, et nous avons commencé à appeler les gardiens afin de pouvoir aller aux toilettes. Au bout d'une heure, voire plus, ils ont fini par nous y autoriser, mais sans enlever les menottes, seulement les bandeaux. Nous devions utiliser les toilettes tout en restant menottées.

Par la suite, ils commencèrent à nous emmener pour les interrogatoires. J'étais la première à être interrogée. En chemin, j'ai vu que toutes les salles d'interrogatoire étaient pleines de prisonniers qui se faisaient insulter et maltraiter. J'ai entendu un interrogateur demander à un jeune homme d'insulter Dieu et de spéculer des injures contre le Hamas et Yahya Sinwar. Dans la salle où l'on m'a interrogée, j'ai vu un gros dossier posé sur le bureau de l'enquêteur. Il a commencé à énumérer plusieurs accusations à mon encontre, notamment l'incitation contre "Israël" dans les médias et sur les réseaux sociaux, la glorification des "terroristes" (les résistants), et la participation à des manifestations en soutien à Gaza. Il avait également entre les mains un gros paquet de feuilles qu'il prétendait être mes écrits après le 7 octobre, qu'il avait trouvés sur les réseaux sociaux. J'ai nié toutes ses accusations, ainsi que les écrits qu'il me montrait. Il a alors commencé à examiner mon téléphone, qu'ils avaient confisqué lors de la perquisition de mon domicile, mais il n'a trouvé aucune application de réseaux sociaux dessus. Il m'a accusée de les avoir supprimées à l'avance et m'a dit que cela ne me sauverait pas de la prison.

L'interrogatoire, cette fois-ci, fut très court comparé à celui que j'avais subi lors de ma première arrestation, où j'avais été interrogée pendant 35 jours au centre de détention

d'Ashkelon. Après cela, j'ai été immédiatement transférée à la prison de Sharon⁶. En traversant le couloir avant de sortir, j'ai aperçu Umm Asif Barghouti⁷. J'ai été profondément choquée par son arrestation et j'ai compris qu'une vague d'arrestations de femmes avait lieu en Cisjordanie cette nuit-là.

La prison de Sharon se trouve près de Netanya, à peu près au centre de la Palestine, et est destinée aux prisonniers israéliens de droit commun. Cependant, elle compte plusieurs cellules très mauvaises qui servent de centre de détention temporaire pour les prisonnières palestiniennes, où elles restent plusieurs jours avant d'être transférées à la prison de Damon. À la prison de Sharon, ils m'ont emmenée avec une autre prisonnière de Jérusalem que j'ai rencontrée là-bas. Nous avons traversé plusieurs sous-sols et monté un long escalier avant de marcher dans un couloir jusqu'à la dernière cellule. Ils nous y ont arrêtées, ont ouvert la porte, et en ont fait sortir un prisonnier israélien qui était malade et dans un état lamentable de saleté. Puis, ils nous ont fait entrer à sa place et ont verrouillé la porte.

Je n'en revenais pas en voyant l'état de la cellule. Elle était remplie de saletés en tout genre, et il n'y avait pas un endroit

⁶ La prison de Sharon, ou Hasharon, est située au centre de la Palestine, près de la ville de Netanya. Elle est destinée aux criminels israéliens et comprend également plusieurs cellules connues sous le nom de "al-Ma'bar" ou de détention temporaire, réservées aux prisonnières palestiniennes dites de sécurité. Ces dernières y sont détenues dans des conditions difficiles et précaires pendant plusieurs jours, depuis leur arrestation jusqu'à leur transfert vers la prison centrale pour femmes (Damon) à Haïfa.

⁷ Umm Asif Barghouti est la veuve d'Omar Barghouti, un combattant pour la liberté et ancien prisonnier politique. Son fils, Saleh, a été tué par les forces israéliennes, tandis qu'un autre de ses fils, Asim, est toujours emprisonné. Son frère, Jasser, est un ancien prisonnier exilé à Gaza. Quant à son beau-frère, Nael (68 ans), il détient le triste record du plus ancien prisonnier politique palestinien dans les prisons israéliennes.

propre où nous asseoir. Les toilettes étaient à découvert et répugnantes. La cellule ne mesurait pas plus de 1,5 mètre sur 2,5 mètres. J'ai commencé à frapper à la porte de la cellule, mais les gardiens ne réagissaient pas. J'avais l'impression que nous étions exilées dans un endroit éloigné, alors que nous étions pourtant toujours dans la prison. Nous voulions nettoyer la cellule, mais il n'y avait pas d'eau. J'ai alors frappé à nouveau à la porte. Un prisonnier civil arabe du Néguev, dans la cellule voisine, a pris l'initiative de frapper fort à la porte de sa cellule et d'appeler les gardiens. Après un long moment, ils sont finalement arrivés et ont parlé avec nous à travers la petite fenêtre de la cellule. Nous leur avons demandé des produits de nettoyage et des couvertures propres, mais ils ont refusé.

Deux heures, voire plus, passèrent avant que les gardiens n'ouvrent la porte de la cellule et fassent entrer Rokia et Maryam. Je n'arrivais pas à comprendre comment nous allions tenir toutes les quatre entassées dans cette petite cellule. J'ai crié sur la gardienne, qui m'a répondu avec mépris : "Nous allons en faire venir encore plus !"

Il est difficile de décrire les émotions qui m'ont envahie à cet instant : un mélange de colère et d'anticipation, l'attente de nouvelles surprises effrayantes, bien que d'une nature encore inconnue, même comparée à la brutalité que nous avons déjà subie ou entendue. La seule option qu'il nous restait était de s'accrocher à la patience, de maîtriser nos émotions et de ne pas céder à la panique, tout en réfléchissant à ce qu'il fallait faire pour rester dans cette cellule ou, au moins, la nettoyer. Un prisonnier arabe, dans la cellule voisine, nous a appelées et nous a proposé une solution : il nettoierait

sa cellule, car il y avait de l'eau chez lui, puis demanderait aux gardiens de nous y transférer pendant qu'il prendrait notre place. Nous avons accepté son offre, émues par sa gentillesse. Après avoir nettoyé sa cellule, il s'est mis à crier de toutes ses forces pour attirer l'attention des gardiens. Nos cellules étaient en effet isolées, au bout d'un long couloir en hauteur. Quand ils sont enfin arrivés, il leur a exposé l'idée de l'échange et leur a expliqué la raison. Mais ils ont catégoriquement refusé de nous déplacer vers la cellule propre. Il était évident qu'ils avaient intentionnellement coupé l'eau pour nous forcer à affronter ce nid à vermine. Le soir venu, ils ont amené Umm Asif dans notre cellule, ainsi qu'une autre prisonnière de Jérusalem. Finalement, l'eau a commencé à couler dans notre cellule, nous permettant de la nettoyer, bien que de manière superficielle. Nous étions maintenant six à partager ce minuscule taudis ! Nous devons dormir à tour de rôle et l'utilisation des toilettes était un cauchemar : l'une d'entre nous devait couvrir l'espace d'une couverture pendant qu'une autre l'utilisait.

Quatre jours se sont écoulés dans cet étouffement, ce manque d'air, entassées dans une cellule minuscule, avec une pénurie de nourriture et de produits de nettoyage. Il a ensuite été décidé de nous transférer à la prison de Damon, mais pas avant de subir une fouille corporelle complète à la prison de Sharon, réalisée par trois soldates. Le tout accompagné d'insultes, de menaces de mort et d'expulsions vers Gaza.

Nous avons ensuite été transportées vers la prison de Damon, après un long et pénible voyage en "bosta", c'est un véhicule métallique où les prisonniers ne peuvent rien voir

à l'extérieur. Nous n'avons rien perçu de la beauté du mont Carmel alors que nous montions vers ce lieu de détention, un ancien bâtiment datant du mandat britannique, autrefois une écurie, reconverti plus tard en prison.

En entrant dans la section 3 de la prison de Damon, la section réservée aux prisonnières, la première personne que j'ai vue fut Nourhan Awad. Elle se trouvait dans la cour pour s'occuper des besoins des prisonnières, une tâche que les détenues accomplissent à tour de rôle. Quant aux autres, elles restaient dans les cellules, ne bénéficiant que d'une heure par jour pour sortir dans la cour. J'ai pris Nourhan dans mes bras et une lourdeur s'est installée dans mon cœur. Elle et d'autres prisonnières condamnées à de longues peines étaient celles que j'avais rencontrées lors de ma première arrestation, des années auparavant. Je les avais laissées derrière moi, et à mon retour, elles étaient toujours là. Nourhan avait pris l'habitude de dire, chaque fois qu'une prisonnière était libérée : "Ils partent, et nous restons", une expression symbolisant leur longue captivité, rythmée par les arrivées et départs de nouvelles prisonnières, alors qu'elles-mêmes restaient figées dans l'attente, rêvant de liberté, guettant les nouvelles d'un éventuel échange de prisonniers, qui se profilait parfois avant de disparaître de nouveau.

Tout avait changé à la prison de Damon après la guerre. Les prisonnières étaient doublement isolées : d'abord, du monde extérieur, sans visites familiales, sans les rares appels téléphoniques qui leur étaient parfois autorisés, avec la confiscation de tous les appareils électroniques et des radios, leur seule fenêtre vers l'extérieur, par laquelle elles suivaient les actualités ou écoutaient les programmes

pour les prisonniers, où leurs proches leur envoyaient des messages d'affection et d'espoir.

Le second isolement se faisait à l'intérieur même des cellules, désormais privées de tout objet, à l'exception du strict minimum : quelques vêtements, des couvertures et des matelas. Les cellules étaient tellement surpeuplées qu'elles contenaient le double de leur capacité initiale. Une cellule destinée à six détenues en abritait désormais onze ou douze, dans des conditions de vie pitoyable, enfermées pendant 23 heures par jour. Les journées s'étiraient dans une lenteur pesante, sans radio, sans télévision, sans livres, ni stylos, ni ustensiles de cuisine. Toutes ces choses, que les prisonniers achetaient pourtant de leur propre argent durant leur détention, étaient désormais interdites. Je décrivais cette situation en disant : "Ici, nous ne faisons que contempler le vide." Le temps était notre ennemi principal, il ne passait ni rapidement, ni d'une manière qui aurait pu alléger son poids. Rien ne permettait de l'oublier, sauf ce vide. Même les discussions entre prisonnières devenaient, au fil du temps, un fardeau psychologique qui rappelait à chacune ce dont elle était privée.

Famine et violations

Quant à la nourriture, elle était rare et de mauvaise qualité. Nous comptions les cuillères de riz qui composaient le déjeuner pour nous assurer de sa distribution équitable entre nous. Nous étions parfois obligées de manger des choses que nous refusions habituellement à l'extérieur, comme des saucisses mal cuites ou des œufs durs froids dont le jaune devenait bleu. Même avec cette pénurie, certaines

prisonnières trouvaient un certain réconfort en jetant leur part d'œufs aux grands chats du centre de détention qui erraient dans la cour, bien que les nourrir soit interdit par les règles de la prison. Cela pouvait entraîner des sanctions contre celles qui le faisaient.

Après la guerre, les prisonnières ont été réprimées à plusieurs reprises par les gardiens. Parfois, elles étaient aspergées de gaz ou battues, bien que cela ait été rare auparavant, car de telles violences auraient pu provoquer des révoltes dans les prisons pour jeunes. Mais dans la réalité d'isolement qui pèse actuellement sur toutes les prisons, de telles violations se produisent et passent inaperçues, sauf si un avocat parvient à sortir des détails après avoir visité une prisonnière, ou si une prisonnière est libérée et transmet l'information aux médias. Désormais, la seule manière pour les prisonnières d'obtenir des nouvelles du monde extérieur est soit par l'arrivée d'une nouvelle détenue, soit par une rencontre avec leur avocat, bien que la plupart des avocats refusent de transmettre des informations extérieures de peur d'être punis par l'administration pénitentiaire en étant interdits de visites.

Quelques jours après mon arrivée à la prison de Damon, j'ai reçu une décision d'arrestation administrative de six mois, une décision renouvelable plusieurs fois en général. Durant ces jours, un avocat m'a rendu visite et je lui ai raconté tout ce que j'avais subi pendant ma détention, notamment les menaces de viol et la fouille à nu. Après que mon témoignage ait été diffusé dans les médias, les renseignements pénitentiaires m'ont convoquée pour un interrogatoire. L'officier du Shabak était furieux et m'a demandé pourquoi

j'avais donné ce témoignage. Je lui ai répondu que j'avais décrit avec précision tout ce qui m'était arrivé à chaque étape de ma détention. Je lui ai dit : « Puisque c'est votre politique dans les prisons, pourquoi avez-vous peur que le monde le sache ? » Il a répondu : « C'est une prison, pas un hôtel. » Je lui ai dit : « J'ai le droit de parler de tout ce qui m'est arrivé. » À la suite de cela, j'ai été punie en étant privée de la visite de mon avocat, mais cela ne m'a pas fait regretter d'avoir publié mon témoignage ni changé ma conviction que chaque prisonnier doit parler de son expérience de détention et des abus qu'il a subis, surtout ceux qui ont été arrêtés après la guerre.

J'ai toujours considéré que documenter l'expérience des prisons est très important, que ce soit par l'écriture ou autrement. Aujourd'hui, je pense que l'importance de cela a doublé après la guerre, en particulier pour les prisonnières, surtout que l'occupation a commencé à violer délibérément leur intimité dès le premier moment de leur arrestation jusqu'à leur libération. Il est devenu courant que la plupart des prisonnières subissent des coups et des abus. J'ai entendu de nombreux témoignages de prisonnières battues dans la prison de Sharon et d'autres centres de détention. Par exemple, une prisonnière a été battue pendant 12 heures d'affilée, une autre a eu son voile déchiré pendant qu'elle se faisait frapper, et une prisonnière du camp de Balata à Naplouse, arrivée quelques jours après moi en prison, venait d'accoucher de sa fille. Elle a été arrêtée avec son mari lors d'une incursion dans le camp, et elle a été sévèrement battue, ce qui lui a causé de vives douleurs abdominales et dorsales, ainsi qu'une hémorragie utérine, mais elle n'a reçu aucun traitement en prison. Cette prisonnière était également

incapable de manger à cause de son état physique et mental difficile, et pleurait constamment sa fille qu'elle avait laissée derrière elle, jusqu'à ce qu'elle soit libérée dans un échange après quelques semaines de détention.

Lors de ma première arrestation, je veillais à écrire quotidiennement mes expériences en prison avec tous les détails, en notant mes sentiments, mes pensées et tout ce qui concernait mon expérience. Nous trouvions des moyens de faire sortir ce que nous écrivions de la prison. Je comprenais bien que l'écriture en prison avait un sens et un impact différents de l'écriture après la libération. Mais aujourd'hui, écrire en prison est devenu un crime, et les raids presque quotidiens dans les cellules confisquaient tout ce qui y était écrit. C'est l'une des choses qui m'a le plus perturbée : le papier et le stylo sont devenus des trésors inestimables en prison, surtout pour un prisonnier journaliste dont l'écriture est le métier. J'avais réussi à conserver un carnet qui avait échappé à la confiscation lors de la première guerre, et j'y notais des idées et des phrases clés qui pourraient plus tard m'aider à évoquer l'expérience dans son ensemble, avec ses émotions, ses états d'esprit et son impact sur nous, pour que les détails ne s'effacent pas avec le temps. Le manque de matériel d'écriture ne permettait pas de longues rédactions en prison. J'ai réussi à cacher ces quelques feuilles tout au long de ma détention et j'avais décidé de les emporter avec moi le jour de ma libération.

Le matin du 29 novembre 2023, jour de la sixième vague de libération dont je faisais partie, le directeur de la section est entré dans la cour de la prison et a averti les prisonnières avec un ton sévère de ne rien sortir avec elles, menaçant de

punir toute prisonnière trouvée en possession d'une feuille, quel qu'en soit le contenu. Comme on ne nous informait pas à l'avance des noms de celles qui allaient être libérées, nous avons l'habitude de nous préparer dès le matin au cas où ce serait notre tour. Ce jour-là, parmi ce que j'avais préparé, il y avait ces papiers. Mais après la menace du gardien, j'ai hésité à les emporter. J'ai fini par les lire plusieurs fois avant de les déchirer et de les jeter à la poubelle, regrettant profondément cet acte. Jusqu'à aujourd'hui, je tente en vain de me souvenir de ce qu'ils contenaient.

Les espoirs et les attentes de l'accord ont bercé pendant des années les rêves de milliers de prisonniers et prisonnières. Lors de ma première détention, je voyais les yeux des prisonnières condamnées à de longues peines briller à chaque mention des négociations de l'accord dans les nouvelles. Quand il a enfin eu lieu, il était enveloppé de sang abondant, de douleurs intenses, et de sentiments d'angoisse pour Gaza, qui faisait face à cette extermination folle et continue. Toutes les prisonnières condamnées à de longues peines ont été libérées lors de l'accord de novembre 2023, à l'exception de Shatila Abu Ayada, de Kafr Qasim, condamnée à 16 ans, avec encore huit années à passer. C'était une grande victoire pour les prisonnières qui avaient longtemps rêvé de ce moment, mais elle était éclipsée par les horreurs qui frappaient Gaza pendant la guerre, frappant aussi nos cœurs et exterminant notre capacité à savourer les moments de joie.

Le jour de la libération était long et épuisant. Les gardiens et les agents des services de renseignements ont tout fait pour nous épuiser psychologiquement et physiquement jusqu'à la

dernière minute. Nous avons été transférées de la prison de Damon à la prison d'Ofer, où nous sommes restées environ 12 heures dans des cellules glaciales, assises sur le sol froid, avant d'être enfin libérées à l'aube, vers deux heures du matin. Cela après un flot de menaces et d'intimidations de la part des officiers des renseignements israéliens, mais nous pouvions clairement voir combien ils étaient furieux d'avoir à nous libérer avant la fin de nos peines.

Lorsque les gardiens ont enfin débloqué nos chaînes et que nous sommes montées dans le bus du Croissant-Rouge, nous avons immédiatement commencé à chanter une chanson célèbre des prisonniers :

« Ton esprit n'est pas affecté par l'emprisonnement, même si la prison dure longtemps... Ma sœur, ta libération est mon souci, et en prison, ne t'inquiète pas... Je jure, même s'ils versent mon sang, tu ne resteras pas dans cette obscurité... »

Nous nous attendions à ce que les rues soient vides après avoir quitté les limites de la prison d'Ofer, sans personne pour nous accueillir. Mais à notre grande surprise, il y avait des foules, des drapeaux et des bannières vertes. Nous n'avons pas pu retenir nos larmes. J'ai alors réalisé toute la grandeur de cet instant, car il avait été créé malgré l'oppression de l'occupant, même si deux sentiments se disputaient ce moment : la douleur pour Gaza et ses habitants, et la fierté de l'exploit de la résistance.

Aujourd'hui, quelques mois après ma libération, la prison de Damon est de nouveau remplie de prisonnières. Cela

restera notre réalité tant que nous n'aurons pas obtenu une libération complète, car il n'y a pas de joie totale, seulement des luttes et des confrontations, de la patience et des défis, une montagne de sang et de membres arrachés, sacrifiés sur le chemin de la libération. De même, des vies entières sont sacrifiées dans les prisons, et il n'y a aucun moyen d'éviter cela avant d'atteindre la libération collective de notre peuple et de notre nation.

La prison ne m'a jamais quittée malgré tous ces jours passés. Parfois, ses détails brillent dans ma mémoire, puis s'estompent à d'autres moments. J'essaie de raviver ces souvenirs en relisant ce que j'avais écrit lors de ma première détention. Mes yeux tombent sur ces phrases que j'avais rédigées juste après avoir terminé les terribles interrogatoires: « Ce qui s'enracine en toi dans les moments de certitude absolue ne peut être arraché par aucune main oppressive, et aucun soleil brûlant ne peut en assécher la sève. Il y a des choses dont le cœur ne se repent pas, que même les scalpels les plus aiguisés ne peuvent extraire. Ce ne sont pas seulement des "choses qui ne s'achètent pas", mais aussi des choses qui ne se vendent pas, et dont la chaleur et l'élan dans ton cœur ne peuvent être ressentis que par toi-même. »

Aujourd'hui, je cherche ces certitudes dans mon cœur et je m'efforce de les maintenir vives. Je réalise que nous, dans ce pays, devons tous nous y accrocher, afin que l'obscurité ne nous écrase pas, que notre conscience ne soit pas assiégée, et que notre perception ne soit pas déformée. Nous devons rester capables de nous renouveler après les grandes douleurs et catastrophes, et que nos objectifs les plus élevés restent visibles et présents, même si la fatigue

déchire nos pieds et nos vies, brise nos cœurs et altère notre sentiment de vivre.

En somme, ces lignes, bien qu'elles semblent détaillées, ne disent pas tout, et ne peuvent le faire. Mais elles éclairent une bougie dans une vie obscure et oubliée, derrière les murs des prisons. Elles restent un effort modeste en marge du massacre géant de Gaza, mais elles se rédigent à son ombre, puisant dans ses leçons la persistance du sentiment de solidarité avec notre peuple, et la tentative de surmonter nos épreuves personnelles. Elles incarnent aussi le refus de tout rêve mondain d'une vie normale, dont le plafond serait les fusils de l'occupant et les frontières, les barreaux de ses prisons.



Une année hors de la vie

Lama Khate

■ Maram Hmaid



Maram Hmaid

Est une journaliste et correspondante pour le site web d'Al Jazeera English à Gaza. Elle se consacre à raconter les histoires des groupes les plus marginalisés et vulnérables de Gaza, avant et pendant la guerre.

Une année hors de la vie

Maram Hmaid

Chaque fois que j'écris sur la guerre, mes expressions se ressemblent, les mots deviennent similaires en décrivant l'horreur et la cruauté des scènes qui sont devenues notre quotidien. La seule différence réside dans la chronologie. J'avais écrit sur le premier jour de la guerre, le premier mois, les cent jours, les huit mois, puis je me suis mise à écrire sur la première année. Quelle année !

Les connotations varient, ce que nous craignons est devenu une réalité malgré nous. Notre volonté n'a jamais été prise en compte dès le début.

Je remplis le formulaire périodique de mise à jour des informations des journalistes, et en inscrivant l'adresse, j'écris : "Dir el-Balah, près du rond-point" au lieu de "Ville de Gaza, Palestine". Mon adresse a changé de force, tout comme mon trajet quotidien pour aller et revenir du travail.

Depuis un an, nous tentons de nier que nous nous sommes habitués, pourtant c'est bien le cas. Nous nous sommes habitués, contre notre gré.

Désormais, mon père décrit l'endroit de notre exode par "chez nous". Je l'entends appeler les gens de la région "nos voisins" et cet endroit "notre quartier".

En un an, tous les noms et adresses que nous connaissions ont changé. Nos souvenirs et propriétés ont été détruits, nos

habitudes, nos pensées, notre façon de vivre, notre quotidien, nos manières, notre personnalité se sont transformés. Nous avons vécu des épreuves inimaginables.

La guerre nous a changés, elle a changé notre essence en quelque chose que nous ne parvenons pas encore à définir, sans lui trouver de nom. Et le pire, c'est que la guerre n'a pas cessé, mais nous nous sommes habitués. Les fardeaux de la vie nous ont emportés.

Je traverse la rue quotidiennement, au milieu de la foule: des marchands ambulants, des gens essayant de capter une connexion internet en restant dehors, des ambulances et des charrettes dans un embouteillage insupportable et misérable. L'inflammation de la situation brûle, et les marchandises sont presque introuvables.

Les gens se sont adaptés à cette vie qui ressemble à tout sauf à une "vie". Chaque fois que je les interroge, ils me disent qu'ils se débrouillent. Ils ont honte ou refusent d'admettre qu'ils se sont habitués. Pour beaucoup, s'habituer à l'injustice est une forme de capitulation et de normalisation des faits.

À maintes reprises, j'essaye de les consoler en leur disant que nous n'avons même pas d'autre choix.

Camp d'Ard Charab, Dir Al-Balah.

Après un an, les enfants dont j'avais visité les camps et raconté les histoires de leurs proches me suivent désormais dehors. Les femmes et les mères me saluent timidement, elles s'abstiennent de me tendre la main parce qu'elles ne

se sentent plus aussi propres et soignées qu'avant, il y a un an. Lorsque je passe près du camp, un enfant hurle en me voyant pour avertir sa mère : "Yamah, la journaliste Marame est là !" Un autre dit : "Madame Marame est venue !" Ils se sont habitués à ma présence durant cette "année". Je salue tout le monde avec un sourire, et nous échangeons de brèves discussions sur les témoignages que j'ai recueillis.

Je brise la rigidité du moment, la pénibilité d'observer la vie de ces tentes délabrées, les femmes en tenues de prière usées, les enfants mal coiffés et négligés, par un seul mot: "Que Dieu nous aide." Et tous de répondre : "Il aide."

À chaque visite au camp, je constate que la situation empire et devient de plus en plus compliquée. Certaines personnes viennent me voir pour me tenir au courant.

Une femme aux traits fatigués, en mettant de l'ordre dans sa tente, me parle du fiancé de sa fille qui insiste pour se marier malgré la guerre, mais elles, mère et fille, refusent.

La jeune fille charmante ajoute : "Où vais-je me marier, Madame ? Comme tu peux le voir, nous vivons dans une tente, la vie est infernale. Je n'accepterai pas, maman !" Je hoche la tête en signe de soutien tout en étant assise sur les pierres, et j'ajoute : "N'accepte pas !"

Om Mohammed me tend une tasse de café qu'elle vient de préparer sur son poêle à bois. Je prends deux gorgées et m'excuse pour mes multiples tâches. Elle prie avec moi et me chuchote timidement : « Ne m'oublie pas », tout en me faisant signe qu'elle aimerait une aide, qu'elle soit financière

ou matérielle. Je la rassure : « Ne t'inquiète pas, quelque chose arrivera bientôt », et je m'en vais.

Je termine ma tournée de presse en me demandant d'où ces gens ont fui et combien de fois ils ont dû endurer l'exode, d'un endroit à un autre. Ils me répondent, avec un mépris mêlé de résignation : « On a déambulé. » Ce mot en dialecte palestinien résume à lui seul la souffrance de l'exode à travers le pays.

Les gens me répondent avec désespoir et amertume, comme d'habitude, mais ils gardent un mince espoir de recevoir un jour de l'aide. Quelques habitants des tentes voisines se rassemblent pour partager leurs sentiments. L'un d'eux me dit : « Personne ne se soucie de nous ici, on est abandonnés. » Furieux, il retourne dans sa tente en ajoutant : « Regarde notre vie, regarde ces déchets entassés et ces égouts là-bas », en montrant du doigt les débris éparpillés qui dégagent des odeurs désagréables, entourés d'eaux usées débordant des canalisations.

Cette scène suffit à elle seule à vous couper l'appétit pour la vie. Difficile d'imaginer que ces réfugiés vivent ainsi depuis un an. « Des insectes dévorent nos corps et ceux de nos enfants. Nous souffrons de maladies et de migraines incurables », déclare une femme qui passe ses journées à chercher un abri pour se protéger du soleil brûlant. Son mari, qui n'apprécie pas les caméras et les médias, ajoute brièvement : « On est des morts vivants. »

La plupart du temps, les gens réagissent ainsi lorsque je me présente et leur demande des témoignages. Ils se montrent

réticents au début, ne faisant pas confiance aux médias et refusant de s'exprimer. Pourtant, dès que je pose la première question, ils s'ouvrent comme un torrent dévastateur, racontant leurs malheurs avec des détails minutieux.

La coiffeuse Najlae

Pendant les premiers mois de la guerre, la vie semblait figée. Les attaques étaient d'une fureur indescriptible. Tout s'était arrêté pendant des mois et personne ne savait vraiment quelles mesures prendre face à une guerre de longue durée. Nous nous débrouillions comme nous pouvions, avec des vivres rares, sans internet, sans électricité, sans chargeurs ni carburant. On cuisinait au feu de bois, isolés du monde, avec en arrière-plan les bruits incessants des bombardements et, parfois, ceux d'une radio. C'était comme si nous étions projetés dans un temps médiéval.

Au bout de deux mois, nous commençons à nous habituer à la guerre, peu à peu. Un jour, j'ai décidé d'emmener ma fille de huit ans chez une coiffeuse pour lui offrir une nouvelle coupe. Cela pouvait paraître excentrique, vu les circonstances, mais je m'y suis résolue. J'ai cherché timidement une coiffeuse dans le quartier, mais partout, la réponse était la même : « Ce n'est pas le moment. » En réalité, je savais que la situation ne s'y prêtait pas et que l'atmosphère morose régnait sur la ville. Mais je devais absolument trouver une coiffeuse.

Finalement, une dame m'indiqua une coiffeuse qui continuait à travailler chez elle, quelques heures par jour, malgré la guerre. Je suis allée la voir le lendemain. Elle nous a chaleureusement accueillies chez elle. Dès l'instant où je

suis entrée, malgré les bruits des explosions au loin, j'ai ressenti un étrange apaisement. Ma curiosité de journaliste m'a poussée à lui poser des questions :

« Est-ce que tu reçois des clientes en ces temps de guerre ? » Elle éclata de rire : « Bien sûr, quotidiennement ! » Et elle ajouta : « Mon travail n'a jamais été aussi fructueux que pendant cette guerre. »

Sa réponse m'a surprise. Je restai silencieuse un instant avant de reprendre : « Quels services demandent les femmes en ce moment ? » Elle répondit : « Tout ! Soins esthétiques, épilation, coupe de cheveux, mèches, et même du maquillage pour certaines. »

J'étais étonnée : « Du maquillage et de la coloration pendant la guerre ? » Elle rit en prenant une mèche des cheveux de ma fille pour la couper : « Qu'est-ce que tu crois ? La nature des femmes est la même, avec ou sans la guerre. »

Cette visite chez la coiffeuse a changé ma perception de beaucoup de choses. Je ne nie pas que j'ai ressenti une certaine joie en pensant aux femmes élégantes de Gaza, toujours coquettes, prenant soin de leur féminité malgré la guerre. Mais une amertume m'a aussi envahie en songeant à la façon dont cette guerre avait opprimé ces femmes, piétiné leur beauté et leur coquetterie. Elles, qui vivaient autrefois dans la dignité, se retrouvaient aujourd'hui à lutter pour leur survie.

Mes visites chez la coiffeuse se sont multipliées, et à chaque fois, elle me racontait des histoires, à la fois sinistres et touchantes. « Chaque jour, nous avons au moins une

mariée qui vient se faire belle », dit-elle un jour en me coupant. Je l'interrompis : « Et pour les préparatifs ? Leur robe, la décoration, les traditions ? » Elle me répondit : « Les mariées pendant la guerre se contentent souvent d'une simple coiffure et d'un peu de maquillage. Certaines trouvent une robe blanche après des recherches difficiles, d'autres se contentent d'une robe modeste. Leur mariage se résume à une petite réunion familiale, sans tambour ni musique, puis le mari l'emmène chez lui ou dans une tente. »

Elle ajouta : « Une des histoires les plus tristes est celle d'une jeune mariée qui a perdu toute sa famille dans un bombardement, tandis que son futur époux, son cousin, a perdu la sienne dans un autre. » Ils se sont mariés dans le désespoir, seuls survivants d'une tragédie.

Les belles histoires de couple dans le monde commencent avec l'amour, la joie, les fiançailles, et la cérémonie. Mais à Gaza, elles commencent par des désastres, des pertes et de la solitude.

La mariée, seule survivante, a refusé de se maquiller ou de porter une robe blanche, malgré les tentatives de la coiffeuse pour la convaincre en lui offrant gratuitement ce service. Mais sa tristesse et son chagrin étaient trop forts pour qu'elle change d'avis. Elle s'est contentée d'une simple coiffure et de quelques soins. D'un commun accord, ils ont décidé de ne rien célébrer.

« Il y a tant d'histoires... J'ai vu et entendu énormément d'histoires tristes durant la guerre », dit Najlae en ramassant les cheveux coupés sur le sol.

Après chaque visite chez la coiffeuse Najlae, je prends toujours l'itinéraire le plus long pour rentrer chez moi. Je veux prolonger cette distance, afin de saisir les moindres détails de ces sentiments humains dont elle me parle, la vie des gens "simples" que les caméras ne capturent pas et que nos articles n'abordent jamais.

J'ai toujours réfléchi à la meilleure façon de raconter une histoire qui couvrirait ces angles vibrants d'humanité, mais la balance penche toujours du côté des histoires sanglantes et des massacres incessants à Gaza.

Dois-je commencer par l'histoire des deux fillettes qui ont subi une amputation après le bombardement de leur maison, ou par celle de cette jeune fille merveilleuse qui a perdu toute sa famille et l'usage de ses jambes à cause d'un autre bombardement ?

C'est une autre forme de confrontation où les priorités s'opposent : la priorité est donnée à ceux dont le sort est en danger, à ceux qui ont perdu ou disparu, et non aux histoires aux détails "secondaires", comme celle de la coiffeuse Najlae.

Ainsi, cette année a passé, avec toutes ces histoires flamboyant comme des bougies dans l'obscurité, mais la trêve des guerriers n'est pas encore arrivée.

L'enseignement clandestin

Le sentiment le plus dévastateur et le plus sinistre pour moi a été l'interruption de l'enseignement que subissait ma

fille. J'avais foi en son éducation ; elle était inscrite dans un établissement privé, obtenait de bonnes notes, c'était sa troisième année de primaire, puis la guerre a éclaté, mettant la vie des autres en suspens. L'enseignement a été suspendu, les gens se sont réfugiés dans les écoles et l'année scolaire a été perdue.

Je ne peux pas quitter le pays, mais si je le pouvais, je le ferais pour ma fille qui s'ennuie terriblement, coincée toute la journée à la maison, sans aucune activité.

J'ai pu, d'une manière ou d'une autre, réinscrire ma fille pour qu'elle reprenne ses études, et j'ai aussi réussi à retrouver une connexion internet chez moi après des efforts laborieux, mais aussi grâce à des cœurs généreux qui m'ont soutenue. Chaque jour, à quinze heures, c'était l'état d'urgence chez nous. Baniyasse s'asseyait devant mon téléphone ou mon ordinateur et se connectait à Microsoft Teams pour suivre ses séances quotidiennes. Parfois, j'étais à l'hôpital, mais rien n'empêchait les cours de ma fille. Je restais en contact avec tous les groupes WhatsApp, j'envoyais toutes les informations à mon mari ou à ma sœur pour que les séances de Baniyasse soient bien organisées.

Souvent, nous rencontrions des difficultés pour nous connecter ou télécharger les leçons, mais nous étions déterminées à trouver des solutions à chaque problème. L'éducation de ma fille était primordiale, c'était ma seule, unique et dernière carte gagnante dans cette guerre.

Nous sommes restés dans cette situation pendant cinq mois. Un jour, des éclats de verre de la fenêtre sont tombés sur Baniyas alors qu'elle suivait ses cours à distance. Nous avons

dû fuir plusieurs fois pour être évacués. Le bruit des obus résonnait autour de nous, mais nous n'avons jamais reculé, pas une seule fois. Nous avons fait nos devoirs et les avons envoyés par WhatsApp, nous avons imprimé les manuels scolaires à des prix exorbitants, et finalement : nous l'avons fait, nous avons réussi ! Ma fille est en quatrième année.


Nous ne méritons que la vie et la joie, et nos cœurs sont remplis d'amour et de vie. J'ai envie de marcher et de crier dans la rue : « Arrêtez la guerre, les gens sont épuisés. »

Voici un résumé général de nos allers-retours entre eux et leur souffrance : nous ne voulons rien d'autre que la fin de la guerre. Les gens sont fatigués de leurs souvenirs et de la comparaison amère avec ce qu'ils étaient auparavant. Certains ont gardé un sang-froid leur permettant de s'adapter et d'innover, d'autres ont vécu résignés et assez épuisés par des fardeaux que même les montagnes ne peuvent supporter, et certains ont l'énergie mais pas les moyens ; car tout est devenu incroyablement cher.

Tout : de la poignée de sel au clou de la tente, de la bâche en plastique à la pomme de terre, la tomate, et même à l'heure d'internet dans la rue. Tout voit son prix grimper, sauf la valeur de l'humain ici ; son sang, ses membres et son corps.

Voici un autre résumé de la guerre : ici, l'être humain n'a aucune valeur, ni sa douleur, ni ses rêves, ni son avenir, ni même ses sentiments. Les gens ont l'impression que le monde les voit comme du bois à brûler, et le monde oublie qu'ils sont faits de chair et de sang comme eux !

Y a-t-il un espoir que l'image change, ne serait-ce qu'après un an ?



**J'ai dit la vérité,
et ils ont tué
mon père.**

□ Anas al-Sharif



Anas al-Sharif

Est correspondant pour Al Jazeera dans la bande de Gaza. Il fait partie des rares journalistes à avoir continué à couvrir la partie nord de Gaza. Il a reçu plusieurs menaces de l'armée israélienne lui ordonnant de cesser son reportage et de l'empêcher de documenter une série de massacres pendant la guerre. Le 11 décembre 2023, l'armée israélienne a ciblé la maison et la famille d'Anas dans le camp de réfugiés de Jabalia, entraînant la mort tragique de son père.

J'ai dit la vérité, et ils ont tué mon père.

Anas al-Sharif

Après une année entière à couvrir la guerre d'extermination à Gaza, une année de déplacements, de famine, de bombardements et de destructions, avec des massacres incessants, je ne peux pas décrire l'ampleur de la douleur et de la souffrance que nous avons vécues. Je ne sais pas vraiment par où commencer à raconter cette expérience, ni où je vais finir. J'aurais probablement besoin de jours, voire de mois et d'années, pour raconter cette histoire dans tous ses détails.

L'origine de l'histoire

L'histoire a commencé dès le premier instant du déclenchement de la guerre d'extermination à Gaza. À ce moment-là, j'ai commencé mon travail en tant que correspondant de presse pour couvrir les événements sur le terrain, y compris les bombardements incessants et les massacres commis par l'occupation israélienne. Mon collègue Tamer Al-Masahl m'a contacté et m'a demandé de commencer à filmer des reportages et de les diffuser pour Al-Jazeera. La tâche n'était pas facile, surtout que j'avais été photographe pendant de nombreuses années sans expérience préalable dans le domaine du reportage télévisé. Cependant, j'ai pris la décision décisive d'avancer sur ce chemin pour faire connaître la souffrance du peuple palestinien dans le nord de la bande de Gaza au monde.

Nous avons déménagé d'une région à une autre, et chaque fois que nous pensions être en sécurité, nous nous sommes retrouvés face à un danger encore plus grand. Nous avons été déplacés plus de vingt fois, piégés dans des hôpitaux, des ruelles et des rues. Certains d'entre nous ont survécu par miracle, tandis que nous avons perdu de nombreux collègues chers, parmi eux Ismaïl Al-Ghoul et Rami Al-Rifi, ainsi que d'autres qui ont donné leur vie pour la patrie et la cause. Ce sont des héros qui ont sacrifié leur vie pour transmettre la vérité, et ils étaient un symbole de courage et de sacrifice.

Aujourd'hui, tous ceux qui exercent ce métier se trouvent dans une zone de danger sans véritables garanties de protection, et peut-être que pendant que j'écris ces mots, je pourrais être ciblé, moi et mes collègues, à tout moment de manière délibérée, bien que nous portions ce qui prouve que nous sommes des journalistes.

Ismaïl Al-Ghoul⁸

Ismaïl Al-Ghoul a insisté pour rester dans le nord de la bande de Gaza pour couvrir les événements, et il est devenu une cible "légitime" dans les écrits de l'occupation, lorsqu'il a été ciblé par un missile israélien délibéré. Ni les lois internationales ni son uniforme de journaliste ne l'ont protégé. Ma relation avec Ismaïl dépasse la camaraderie; nous avons partagé une amitié durable : il a assisté à mon mariage en 2016 et j'ai assisté au sien. Nous avons travaillé ensemble dans plusieurs institutions de presse, et avec le début de la guerre, Al-Jazeera nous a réunis à nouveau. Nous avons

⁸ Ismail Al Ghoul, un journaliste palestinien de 27 ans travaillant pour Al Jazeera Arabic, a été tué lors d'une frappe de drone israélien avec son collègue Rami Al Refee alors qu'ils quittaient le camp de réfugiés d'Al Shati, près de Gaza, le 31 juillet 2024.

refusé de nous déplacer vers le sud et avons insisté pour rester afin de couvrir les événements de Gaza et du nord. C'était un frère, un ami et un compagnon irremplaçable, et je l'ai vu pour la dernière fois un jour avant son martyr. Nous avions prévu de nous rencontrer à Gaza, mais au lieu de cela, j'ai reçu un appel m'informant qu'une attaque avait eu lieu dans la rue Al-Jalaa.

À ce moment-là, j'ai contacté Ismaïl pour reporter notre rencontre, car il était en couverture près du site de l'attaque, et pendant qu'Ismaïl se rendait sur le site du bombardement, j'ai été choqué d'apprendre que la maison ciblée était celle de ma sœur, et ce qui est douloureux, c'est que toute ma famille s'y trouvait. Ismaïl a couvert l'événement, a préparé son rapport sur le massacre, puis a aidé ma famille et celle de ma sœur, y compris les enfants qui avaient miraculeusement survécu au bombardement, à se rendre dans un endroit plus sûr (je dis cela avec ironie). Ensuite, il est retourné à son lieu de résidence à l'hôpital baptiste.

J'étais dans la zone d'Al-Safatawi à Gaza lorsque j'ai reçu la nouvelle de l'attaque contre Ismaïl. Mon collègue Mohamed Shaheen, correspondant de "Al-Jazeera Mubasher", a couru vers moi en criant : "Ils ont bombardé Ismaïl !" J'ai sorti pieds nus, sans vraiment comprendre ce qui se passait, me dirigeant rapidement vers le site de l'incident. Lorsque je suis arrivé à l'hôpital baptiste, j'ai trouvé qu'Ismaïl était devenu martyr, aux côtés de notre collègue Rami Al-Rifi, tous deux décédés dans des circonstances terrifiantes.

La mort d'Ismaïl a été un choc énorme pour moi. Je n'avais pas ressenti la brutalité de la guerre comme je l'ai ressentie

après sa perte. Son absence m'a laissé accablé de chagrin et de douleur ; j'avais perdu un frère et un collègue. Pourtant, je me sens obligé de continuer à réaliser son vœu, de transmettre la vérité et de poursuivre ce qu'il a commencé, afin de compléter son message et de faire connaître la souffrance de notre peuple au monde.

À Gaza, la tragédie n'a épargné personne. Il n'y avait pas de distinction entre nous, les journalistes, et le reste de la population. Nous avons vécu le danger dans toutes ses nuances : déplacements, siège, famine qui a touché nos corps. Nous faisons partie du peuple, vivant la même souffrance et affrontant les mêmes menaces. L'occupation ne faisait pas de distinctions ; tout le monde était une cible : hommes, femmes, enfants et journalistes. Malgré cette douleur persistante, nous ressentions une grande responsabilité de transmettre la vérité ; car la confiance que nous portons est plus grande que toute peur ou menace. Malgré les risques, nous n'avons jamais hésité à poursuivre notre mission.

Morceaux et débris

Il n'y a pas de lieu sûr à Gaza. Tout le monde vit sous la menace de la mort à chaque instant. Des familles entières sont effacées des registres, d'autres sont encore enterrées sous les décombres. Les blessés meurent dans les hôpitaux en raison du manque de soins, et nous avons vu des orphelins et des veuves. Nous avons été témoins de la mort de nos collègues journalistes, médecins, ingénieurs, enseignants, et d'autres ont été arrêtés.

Nous avons vécu des scènes impossibles à décrire ou à ou-

blier. Nous avons vu des massacres commis quotidiennement contre des enfants, des femmes et des familles. Nous avons été témoins de blessés amputés sans anesthésie, et d'enfants enterrés sous les décombres, appelant à l'aide. Nous avons entendu les voix d'enfants appelant leurs pères pour les sauver des flammes, mais personne n'était capable de le faire. Nous avons vu des centaines de corps entassés, des images qui resteront gravées dans ma mémoire pour toujours.

Parmi tous les massacres que j'ai vécus, celui de l'école «El Tabeen⁹» reste la plus tragique. Une nuit à l'aube, j'ai reçu un appel m'informant d'un nouveau massacre. Sans même m'inquiéter de mettre des chaussures, je suis sorti rapidement en vêtements de maison, me dirigeant vers le lieu de l'incident malgré les dangers menaçant.

En m'approchant de l'école, des corps étaient éparpillés sur la route à côté : j'ai pénétré dans l'école pour me retrouver au milieu de morceaux de corps et de cadavres dispersés partout. À chaque pas, je ressentais le poids de la tragédie, car il n'y avait pas un seul endroit où poser le pied sans marcher sur les corps des victimes. Dans l'obscurité totale, nous avons eu recours à des lampes torches pour voir autour de nous, et lorsque l'image a commencé à se préciser peu à peu, je me suis figé, mettant mes mains sur ma tête, choqué par l'horreur de ce que je voyais. À ce moment-là, j'ai été incapable de m'exprimer, car la scène était au-delà de ce que les mots peuvent décrire.

⁹ Le 10 août 2024, Israël a frappé l'école Al-Tabi'een, située dans l'est de Gaza, où des Palestiniens déplacés avaient trouvé refuge. Au moins 100 Palestiniens ont été tués et de nombreux autres blessés, plusieurs victimes étant restées piégées à l'intérieur de l'école alors que le feu se propageait.

Nous étions confrontés à deux choix douloureux : devons-nous respecter la dignité des corps et des morceaux éparpillés, ou devons-nous marcher parmi eux pour documenter ce crime ? Notre choix difficile a été de marcher dessus pour enregistrer cette scène horrible. Des morceaux d'enfants, de femmes, de personnes âgées et de jeunes étaient mélangés et entassés sur le sol, car ils s'étaient alignés côte à côte pour prier à l'aube. Ce massacre a laissé une profonde cicatrice en moi, un traumatisme inoubliable.

Parmi les autres scènes qui restent gravées dans ma mémoire, il y a ces moments où nous entendions les appels à l'aide des survivants coincés sous les décombres. Leurs voix parvenaient jusqu'à nous, tandis que les équipes de secours se tenaient impuissantes à les sauver en raison du manque de ressources. Les voir mourir lentement sous les décombres, sans que nous puissions les aider, est une scène difficile à décrire, et les mots ne peuvent plus décrire l'horreur de cette brutalité.

Nous parlons de ces scènes en étant bien conscients qu'il n'y a pas de lieu sûr à Gaza. Les hôpitaux, les rues, les centres de refuge, les maisons, les écoles, et même les tentes, tout cela est une cible potentielle. Il n'y a ni refuge ni sécurité, le danger nous entoure à chaque instant. Pourtant, nous sommes obligés de documenter ce qui se passe, même si le prix à payer est notre vie. C'est une guerre ouverte, avec des massacres continuels, des bombardements incessants, et un génocide systématique des populations.

Nous les journalistes, vivons cette catastrophe comme tout le monde. Nous faisons face aux mêmes menaces et sup-

portons les mêmes risques, mais nous savons que notre voix est notre arme la plus puissante. Et même si notre vie peut être le prix à payer, nous ne cesserons jamais de documenter la vérité. C'est notre devoir et notre responsabilité envers notre peuple et ses souffrances, et c'est ce qui nous pousse à continuer, peu importe le danger.

Le prix de la couverture

Durant cette guerre, j'ai reçu plusieurs messages de menace de la part d'agents de l'occupation israélienne, qui tentaient de me faire pression pour que j'arrête de travailler avec Al-Jazeera, me demandant d'arrêter la couverture et de me déplacer vers le sud de la bande de Gaza. Mais ces menaces continues ne m'ont pas dissuadé de poursuivre ma mission. Mon choix était clair depuis le début ; j'ai décidé, avec le soutien de ma famille et de mon père, de ne pas quitter le nord de la bande de Gaza et de continuer à couvrir les événements, quel qu'en soit le prix.

Même lorsque le danger s'est rapproché et que les forces d'occupation israéliennes ont pénétré le camp de Jabaliya par l'ouest, je suis resté sur place pour documenter l'invasion et les massacres qui y étaient commis. Au cours de cette invasion, les forces israéliennes ont assiégés les habitants et les réfugiés dans un centre d'hébergement, arrêtant certains d'entre eux et forçant d'autres à sortir sous une pluie de balles. Malgré la dangerosité de la situation, j'étais proche, enregistrant tout. Quelques minutes après avoir terminé un reportage sur ces événements et l'avoir diffusé sur Al-Jazeera, j'ai reçu la nouvelle du bombardement de ma maison et de celle de ma famille.

Ce prix était lourd. Peut-être que l'occupation pensait qu'en ciblant ma famille directement, cela me ferait arrêter, mais ils ne savaient pas que le martyr de mon père ne m'avait pas brisé ; au contraire, cela a renforcé ma détermination à poursuivre le chemin que j'avais choisi. C'était son vœu pour moi ; que je continue à faire mon devoir et que je sois une voix transmettant la vérité quelles que soient les circonstances.

Je ne vous cache pas que j'ai ressenti un choc profond, même si j'étais parfaitement conscient que l'occupation se vengerait de moi et de la couverture d'Al-Jazeera. Je savais aussi qu'ils étaient capables de trahison, et la nouvelle de la mort de mon père, résultant d'un bombardement délibéré, était d'une amertume et d'une douleur intenses. Je ne peux pas décrire mes émotions à ce moment-là ; je ne l'avais vu que rarement pendant la guerre qui a duré cinquante jours (jusqu'à ce moment-là), et peut-être ne nous étions-nous rencontrés qu'une ou deux fois. Il me manquait tellement, et je sentais qu'il était parti avec le même sentiment aussi, sans que nous puissions nous rencontrer à nouveau, et lors de notre troisième rencontre, je l'ai vu en martyr. Un sentiment indescriptible de désespoir m'a envahi ; j'aurais souhaité le rencontrer vivant, mais je l'ai quitté avec fierté et foi en la volonté de Dieu.

Malgré la douleur de la perte, je me suis tenu devant la caméra quelques minutes après le martyr de mon père pour couvrir la nouvelle de sa mort et les cérémonies funéraires. Je n'ai pas hésité à poursuivre mon travail, car je savais que faire connaître nos souffrances au monde est un devoir auquel je ne peux renoncer, même quand je suis devenu partie

de ce drame. J'ai continué à couvrir malgré ma peine, car je savais que notre voix devait être entendue, quel qu'en soit le prix.

Cette guerre a provoqué la perte de tous les éléments de la vie. Mon témoignage sur ce que j'ai vécu et vu peut ne pas être suffisant pour décrire la réalité avec précision, mais il reflète une partie de la tragédie qui a écrasé le vert et le sec, la pierre et l'arbre, et tous les aspects de la vie. Les circonstances auxquelles nous avons fait face en couvrant la guerre ne peuvent être comparées à rien d'autre, et je ne pense pas qu'aucun journaliste dans le monde ait vécu ce que nous avons traversé au cours de cette année. En plus de l'attaque et le ciblage continue, la famine a lentement rongé nos corps pendant les mois de guerre.

Mes collègues journalistes et moi luttions désespérément pour trouver quelque chose à manger, mais nous n'avons même pas réussi à obtenir un kilogramme de farine. Parfois, nous parvenions à avoir quelques noix ou des bonbons, mais cela disparaissait rapidement, au point que les choses les plus simples devenaient rares. Pendant quatre jours consécutifs, nous n'avons pas pu avoir un seul repas, et souvent, nous nous retrouvions devant la caméra, affamés et épuisés.

Je suis conscient que je n'ai pas pu décrire beaucoup des massacres que j'ai vécus, et que je n'ai pas non plus pu exprimer les mois de famine que nous avons traversés ; cette expérience en particulier ne peut pas être racontée comme une histoire, et je ne peux pas décrire comment vivent

les gens, comment mes collègues et les habitants de Gaza souffrent sous le poids des bombardements et de la faim.

Je dois admettre que je me suis souvent retrouvé dans un état d'indifférence, errant parmi les morceaux de corps et les cadavres d'enfants et de femmes. J'ai cohabité avec cette réalité déchirante, et parfois, des scènes insupportables sont passées devant moi, mais je me forçais à faire passer le message.

Certains peuvent penser qu'il ne faut pas risquer nos vies pour un événement ou une image, mais nous savons que sans ce risque, le monde ne saura pas ce qui se passe ici. Mon devoir, avant d'être national, est religieux et moral ; il s'agit de transmettre les souffrances des habitants de Gaza et ce qu'ils vivent. Bien que beaucoup des massacres horribles que nous avons documentés aient été accueillis par le silence, d'autres massacres ont été documentés et ont bénéficié du soutien du monde pour soutenir leurs victimes, même de manière limitée.

Cela fait un an que cette guerre d'extermination a commencé et ne s'est toujours pas arrêtée. Je suis toujours sur ce même chemin, continuant à rapporter ce qui se passe avec honnêteté, pour montrer au monde ce que nous voyons et vivons chaque jour. Certains peuvent se demander pourquoi je continue de couvrir les événements alors que rien n'a changé et que cette destruction ne s'arrête pas. Ma réponse est simple : peut-être qu'il y a une scène, un événement ou une image que j'ai documentée capable de provoquer l'impact désiré, pour que ce moment devienne l'étincelle qui mettra fin à cette guerre un jour.



Les images de la mort à Gaza

□ Bilal Khaled



Bilal Khaled

Est un photojournaliste et artiste graffeur palestinien originaire de Khan Younis, dans la bande de Gaza. Il a travaillé comme photographe pour des agences et médias internationaux. Au cours de la dernière décennie, il a joué un rôle essentiel dans la documentation des assauts israéliens sur Gaza. Plus récemment, il a couvert la guerre menée par Israël contre le peuple palestinien à Gaza, à partir du 7 octobre 2023.

Les images de la mort à Gaza

Bilal Khaled

Des Photos

Le 7 octobre, je n'étais pas à Gaza. J'étais à Doha, suivant les événements à la télévision et sur les réseaux sociaux comme le reste du monde. Mais ce jour-là, j'ai senti que ce qui se passait n'était pas une escalade ordinaire, et j'étais convaincu que nous étions aux portes d'une guerre dévastatrice, une guerre que la région n'avait jamais connue auparavant.

La marche du retour

Nous, les habitants de Gaza, avons un instinct particulier, les guerres précédentes nous ont appris à évaluer les situations. Dans le passé, l'escalade commençait par de petits événements, comme les ballons incendiaires lancés par les jeunes lors des marches du retour¹⁰, suivis de frappes ciblées et de la chute de martyrs. Mais cette fois, la situation était différente ; les nouvelles parlaient de prises d'otages et

¹⁰ La Grande Marche du Retour était une série de manifestations organisées chaque vendredi dans la bande de Gaza, près de la frontière entre Gaza et Israël, du 30 mars 2018 au 27 décembre 2019. Au cours de ces manifestations, les forces israéliennes ont tué un total de 223 Palestiniens. Les manifestants exigeaient que les réfugiés palestiniens puissent retourner sur les terres dont ils ont été déplacés, aujourd'hui situées en Israël. Ils protestaient également contre le blocus terrestre, aérien et maritime imposé par Israël à la bande de Gaza.

d'attaques à grande échelle. En tant que journaliste, j'étais sûr que la réponse de l'armée d'occupation serait différente de tout ce que nous avons connu auparavant. J'ai donc réservé mon billet et quitté Doha, pour un voyage que je n'avais pas planifié, car je n'étais dans la capitale qatari que depuis vingt jours.

La décision était décisive et je n'ai pas hésité un instant. En tant que journaliste palestinien, je sentais que ma place était là-bas, au cœur de l'événement. Nous ne choisissons pas le journalisme seulement comme une profession que nous exerçons, mais parce que nous portons un message plus grand. Pour être plus clair : nous entrons dans ce domaine parce que nous croyons que nous faisons partie de la lutte et que nous contribuons à défendre notre cause. Mais la raison qui m'a poussé à revenir était la plus importante : ma famille vit à Gaza, mon père, ma mère et mes frères et sœurs. Dans ces moments difficiles, je voulais être avec eux. J'ai éprouvé le stress et la peur lors des guerres précédentes, et même si cela ne durait qu'un jour ou deux, c'était épuisant ; un état d'incertitude s'emparait de moi, je ne savais pas ce qui se passait. Alors, comment pourrais-je supporter de suivre cette guerre à distance, alors que ma famille est en danger? C'est un sentiment intenable.

Nous sommes arrivés en Égypte dans la soirée, et nous avons dû attendre jusqu'au matin à la frontière, où l'endroit était bondé de foules. Nous sommes entrés à Gaza vers dix heures du soir. La scène à la frontière était différente de toutes les autres fois ; un silence et un calme inhabituels régnaient, tandis que des drones survolaient le ciel et que

des explosions résonnaient à l'horizon. Voilà comment se déroulait l'accueil : bienvenue à Gaza.

Le jour du jugement

Je n'ai pas eu le luxe de prendre une profonde inspiration ou de contempler ce qui se passait autour de moi. Je me suis immédiatement dirigé vers le terrain, ma caméra à la main. La première histoire que j'ai documentée a été le massacre de la famille Dalloul ; nous étions en route de Khan Younès vers la ville de Gaza, avant que la ville ne soit divisée entre le nord et le sud. Mon collègue Yasser Qadiyh et moi étions dans la voiture quand nous avons soudain été ciblés près de la rue Salah al-Din. Nous avons rapidement arrêté notre véhicule et couru vers le site ciblé. Devant nous, une maison était complètement effondrée sur ses occupants, et l'opération de sauvetage a commencé. Nous avons longtemps contemplé le sauvetage d'une femme et de sa fille... je ne sais pas comment décrire la scène !

Je me souviens clairement de ce moment ; la femme qui a été sauvée portait une tenue de prière, une robe noire et verte, et elle serrait sa fille ou assise à ses côtés , le visage de la mère tourné vers sa petite fille, leurs mains tendues au-dessus des décombres, tandis que le plafond effondré recouvrait leurs corps. Les sauvetages étaient extrêmement difficiles en raison du manque d'équipement et de l'absence d'équipes de défense civile, qui étaient occupées ailleurs.

Les habitants du camp ont fait tout ce qu'ils pouvaient pour sauver les victimes, utilisant les outils simples à leur disposition et une volonté forte. Je me souviens d'une photo que

j'ai prise durant ces jours difficiles ; elle montrait tous les habitants du camp unis pour soulever un énorme pilier en béton. Cette scène était un symbole vivant de coopération et de courage, incarnant l'esprit de solidarité qui animait leurs âmes, comme s'ils disaient au monde : malgré la douleur et la perte, nous sommes là, nous luttons ensemble.

J'ai commencé à travailler avec l'agence Anadolu en Turquie, puis j'ai rejoint Al Jazeera English, ainsi que l'agence française AFP et ABC News.

Pendant la guerre, j'ai pris de nombreuses photos émouvantes, mais une d'entre elles reste gravée dans ma mémoire : celle d'un homme portant une petite fille qui avait été extraite des décombres, criant avec douleur "Netanyahu, tueur d'enfants". Cette image était très puissante ; on aurait dit que la fillette était encore en vie, ce qui renforçait la force de la scène et faisait toucher le cœur de ceux qui la regardaient. Il est vrai que je suis photographe et que ma mission principale est de documenter le moment et de le transmettre au monde, mais je ressens toujours que mon devoir premier est d'aider les victimes, avant même de lever la caméra et de prendre la photo.

Lorsque je travaille sur le terrain, la première chose à laquelle je pense est d'aider les victimes. Pour nous, les photographes, nous devons toujours être rapides à agir, préparer la caméra et rester prêts à tout moment. Dès que nous entendons une explosion ou un cri de détresse, nous nous empressons de demander de l'aide ou d'apporter notre propre soutien jusqu'à l'arrivée des équipes de secours. Très souvent, nous sommes les premiers à arriver sur les lieux de la

destruction, avant l'arrivée des ambulances et des services de défense civile. À ce moment-là, nous nous retrouvons à fouiller parmi les décombres, à extraire les corps ou à essayer de sauver ceux qui sont encore en vie.

En tant que photographe, il arrive parfois qu'il soit nécessaire de laisser la caméra de côté. Le journalisme est, par essence, la voix de l'humanité, mais quand une vie s'éteint devant vos yeux, la photo perd de son importance par rapport à celle-ci. Je me souviens clairement de cela lors du massacre de Al-Taj¹¹ à Gaza le 25 octobre 2023, lorsque qu'un quartier résidentiel de la rue Al-Jala a été ciblé par plus de dix missiles et bombes explosives, détruisant 13 étages et réduisant le lieu à néant. La scène ressemblait à un tremblement de terre dévastateur dans une zone densément peuplée, où les corps étaient éparpillés partout, collés aux décombres et recouverts de poussière grise. Les corps éparpillaient partout tandis que les flammes nous encerclaient de tous côtés, comme si nous vivions réellement les horreurs du jour du jugement.

Une des images qui ne s'effacera jamais de ma mémoire est celle d'une petite main pendue sous les décombres, tandis que des cris de femmes résonnaient des immeubles. La situation était si terrifiante et douloureuse que mes collègues et moi n'avons même pas pu lever nos caméras pour documenter ce que nous voyions.

Ce sentiment d'impuissance face à la photographie m'a accompagné de nombreuses fois, surtout lorsque des familles

¹¹ L'attaque contre la tour Al-Taj à Gaza City, bombardée le 25 octobre, a tué 101 personnes, dont 44 enfants et 37 femmes, et fait des centaines de blessés.

endeuillées se présentent après la mort de leurs proches. Comment puis-je décrire cette douleur ? Comment puis-je la saisir ou l'exprimer par des mots ? Je ne pense pas que les mots puissent contenir ce ressenti. Ce sont des moments qui semblent tout droit sortis du jour du jugement, où l'horreur se mêle à la destruction dans une scène difficile à oublier.

Des histoires partout

Au milieu de ce désastre, je dois trouver le bon angle, l'histoire la plus percutante. Il y a des histoires que je n'oublierai jamais, comme celle de la famille écrasée par un char, qui a assiégé leur maison toute la nuit. Les enfants sont arrivés brisés à l'hôpital pour être arrêtés par l'armée d'occupation, ainsi que l'histoire de la femme qui a été tuée avec son nouveau-né qu'elle avait mis au monde peu de temps auparavant. Il y a aussi des histoires de familles entières qui ont été décimées en peu de temps, et chaque histoire a sa propre nuance et exprime une souffrance unique. Nous ne traitons pas ces événements comme de simples histoires, car nous connaissons les familles par leur nom, comme la famille Hamdan, la famille Abu Mohis, et la famille Ghanem. Chaque famille a perdu un certain nombre de membres, et le massacre laisse une empreinte différente partout.

Après une période de guerre d'extermination, j'ai commencé à réaliser profondément la puissance de l'image et son impact immense, notamment avec l'augmentation de la solidarité mondiale envers Gaza à travers les réseaux sociaux. À cette époque, mes photos, et d'autres, sont devenues de puissants symboles lors des manifestations et des manifes-

tations qui ont envahi le monde, utilisées comme graffiti et affiches dans les rues de différents continents.

Une des mouvements artistiques qui a eu un grand impact était le mouvement "Unmute Gaza"¹², qui s'est inspiré de mes photos dans ses œuvres artistiques, entraînant une large diffusion d'une campagne de solidarité à travers les continents. Il était incroyable de voir comment les images se sont transformées en un moyen puissant d'exprimer la douleur et la résistance, et comment elles ont rassemblé des voix multiples autour du monde dans un appel unique à la justice et à la liberté.

L'obsession qui me contrôlait n'était pas simplement de documenter un moment éphémère capturant les nouvelles du jour, mais de chercher des images qui immortalisent la mémoire collective et traquent les coupables, restant témoins des massacres d'extermination. Je cherchais ces moments qui contiennent en eux des significations de vie et de mort : des scènes d'adieu douloureux, d'étreintes finales, et des éclats de vie émergeant du cœur de la mort, tout en veillant scrupuleusement à respecter l'intimité des gens, en particulier des femmes qui pourraient voir leur voile se découvrir dans un moment de faiblesse. À ce moment-là, il est impératif de respecter leur dignité. Je m'efforçais également de capturer des photos authentiques sans que les personnes en soient conscientes, car leur réaction pourrait changer si elles savaient qu'une caméra était présente.

¹² Le mouvement "Unmute Gaza" est une initiative créative utilisant l'art du photojournalisme comme fondation pour recréer leurs images dans le cadre d'une campagne mondiale d'impression et de collage, afin d'attirer l'attention sur les atrocités à Gaza.

Un matin, je me suis réveillé complètement épuisé après avoir photographié des massacres sans fin, surtout lorsque le bruit des explosions me réveille à trois heures du matin pour découvrir que les atrocités se poursuivent. L'emploi du temps était incroyablement chargé ; nous passions d'un enterrement à un autre, et à chaque fois, il y avait une histoire différente pour chaque martyr, portant en elle la douleur et la souffrance.

Certains jours, nous photographions jusqu'à 300 martyrs, et il n'était pas facile d'assimiler ce qui se passait. Traiter avec les corps, respirer l'odeur du sang pendant la journée, puis passer la nuit sur les sites de bombardement, tout cela portait un poids psychologique énorme. Nous agissions dès que nous entendions une nouvelle attaque, documentant tout à travers l'objectif, dans une tentative de capturer la dure réalité que les mots ne peuvent décrire.

Le prix de l'image

J'ai été visé à plusieurs reprises pendant la guerre. Lors d'une de ces occasions, alors que je capturais des scènes de bombardement dans une certaine zone, j'ai été surpris de constater que le bâtiment voisin était visé de manière apparemment délibérée. Dans les photos et les vidéos, on peut voir des éclats d'obus tomber sur nous comme de la pluie. Nous avons perdu deux membres de l'équipe de la défense civile, et cette attaque n'était qu'une courte scène parmi les dangers qui nous entouraient ; nos mouvements entre Gaza et la ville étaient constamment sous le feu direct de l'artillerie, des avions et des drones.

Pendant la guerre d'extermination, notre maison a été ciblée par trois attaques consécutives, ce qui met clairement en évidence l'intention de m'intimider. Il est devenu évident que cibler les maisons des journalistes était un objectif en soi.

Nous avons été témoins de l'attaque de nos collègues Moamen Al-Sharafi¹³, Mohammed Abu Al-Qumsan, Wael Al-Dahdouh et Mohammed Abu Hatab¹⁴. Nous avons été témoins de leur tir, accompagnés de leurs familles. Ainsi, si tu n'es pas la cible directe, ils cherchent à te faire subir des dommages psychologiques et à te mettre la pression pour que tu cesses ton travail. Ils se concentraient sur le ciblage de l'élite des penseurs, des médecins et des professionnels, dans le but de détruire toute une génération et d'effacer toute trace qui pourrait contribuer à exposer les crimes ou à reconstruire la vie dans la bande de Gaza. Quiconque portant un gilet de presse et un casque est considéré comme une cible légitime, au point que certaines personnes plaisantaient en disant : ne te tiens pas à côté d'un journaliste, même si la mort à Gaza est distribuée de manière égale !

Les menaces nous faisaient toujours face : ils appellent une personne spécifique, un journaliste en particulier, et lui disent : « Toi, toi, toi, et lui, elle et lui, vous étiez aujourd'hui à tel endroit. Faites attention. » Ce n'est certainement pas par souci, mais c'est une méthode de menace qui te laisse en-

¹³ Un correspondant d'Al Jazeera a perdu 22 membres de sa famille lors d'une attaque aérienne israélienne contre la maison où ils s'étaient réfugiés dans la bande de Gaza. Les parents de Al Sharafi, Mahmoud et Amina, ses frères et sœurs ainsi que leurs conjoints, ainsi que des neveux et nièces figuraient parmi les victimes de l'attaque, le 6 décembre 2023.

¹⁴ Un journaliste et correspondant pour Palestine TV, Mohammed Abu Hatab, a été tué avec 11 membres de sa famille lors d'une frappe aérienne israélienne sur leur maison à Khan Younés, dans le sud de la bande de Gaza, le 2 novembre 2023.

tendre qu'ils sont parfaitement au courant de ce que tu fais et surveillent tes mouvements.

Ce n'est pas tout, nos maisons étaient directement bombardées, et il est impossible de conclure qu'il s'agissait d'un bombardement aléatoire ; ma famille a survécu deux fois à des missiles.

Ni l'intimidation ni les messages que je recevais de l'armée d'occupation ne m'ont dissuadé d'exercer mon métier. J'ai donc travaillé avec la presse américaine, en étant très conscient de leur ligne éditoriale et de leur biais en faveur du récit israélien. J'essayais de transmettre l'image la plus forte qui illustre cette guerre d'extermination.

Je tiens ici à aborder un point fondamental : malgré toutes les restrictions, les plateformes de médias sociaux nous ont offert un nouvel espace pour atteindre le monde et confronter le récit israélien.

Les médias présentent toujours une partie de l'image, mais ils sont souvent biaisés et influencés par certains agendas, tandis que les réseaux sociaux nous offrent la véritable image du terrain, directement de la part des influenceurs, des journalistes et des citoyens palestiniens eux-mêmes. C'est la plateforme qui encourage la manifestation et l'expression de la solidarité mondiale, comme nous l'avons vu lorsque des étudiants aux États-Unis ont manifesté en protestation contre ce qui se passe à Gaza.

Lorsque tu regardes une interview à la télévision ou sur une chaîne américaine, elle est souvent conçue pour s'aligner

sur les politiques de la chaîne. Mais lorsque tu suis directement depuis le terrain, tu entends l'histoire complète et avec sincérité ; car ce sont les Palestiniens eux-mêmes qui transmettent leur message.

La mort et la vie

Pendant la guerre, je me suis concentré sur tous les aspects de l'extermination, du bombardement aléatoire et du déplacement, aux adieux déchirants et à la perte tragique, en passant par les blessures horribles et le manque de personnel médical, ainsi que les crises humanitaires telles que la famine et le manque d'eau et de services de santé dans la bande de Gaza. Nous n'avons pas non plus négligé les scènes de la vie quotidienne ; comment les gens accueillent le mois de Ramadan dans des tentes, comment ils décorent leurs simples maisons et célèbrent des événements malgré les conditions d'extermination.

Nous avons photographié les gens se mariant dans des écoles de l'UNRWA et dans des tentes, et avons observé comment ils transformaient leurs tentes en maisons temporaires, et comment ils se réunissaient autour de la table du suhoor¹⁵ au milieu de circonstances difficiles. Nos efforts visaient à documenter la résistance du peuple de Gaza et leur détermination à faire revivre la vie malgré toute la destruction et les conditions difficiles qui les entourent. Ces images qui mettent en lumière la force intérieure du peuple de Gaza dérangent l'occupation, qui ne peut supporter de voir l'esprit de la vie se manifester sous l'extermination.

¹⁵ Le Suhoor (سحور) est le repas pris avant l'aube par les musulmans avant de commencer leur jeûne quotidien pendant le mois de Ramadan. Il est généralement consommé avant l'appel à la prière du fajr (aube).

Je me souviens d'une personne qui travaillait dans un institut de musique et a décidé de donner des cours de musique aux enfants dans les écoles de l'UNRWA de manière régulière, une initiative qui reflète le degré de défi et de détermination face à l'occupation. Il ne s'agissait pas seulement d'enseigner aux enfants les bases, mais aussi de proposer des cours de musique et d'art, y compris des ateliers pour apprendre aux enfants à dessiner et à créer sous le soleil et dans des tentes.

Nous documentons toutes ces scènes, capturant des moments de défi et d'espoir au milieu des ruines. Nous avons essayé de mettre en lumière les crimes, de documenter chaque crime et chaque martyr, ainsi que des histoires de vie qui pulsent d'espoir et de résistance. Ces initiatives artistiques et éducatives, malgré les circonstances d'extermination, constituent un symbole puissant de l'esprit de résistance et de créativité que les gens de Gaza continuent de montrer.

L'image est toujours plus puissante pour transmettre la souffrance des gens car elle exprime la scène dans son ensemble. Parfois, l'écriture ne rend pas justice à l'image dans sa description, et il est impossible d'exprimer par des mots le son, ou le moment de séparation, ou les mains entrelacées, ou les taches de sang qui salissent les mains des parents et de leurs enfants, ou la taille du bâtiment qui a écrasé les personnes à l'intérieur, et comment elles étaient piégées dans des angles et des recoins différents. Il est impossible de décrire tout cela avec précision par des mots. Les histoires succinctes que portent les images présentent mieux le tableau global que l'écriture, et chacun trouve dans l'image

des histoires intérieures qui expriment des expériences différentes.

Parfois, je découvre une nouvelle histoire lorsque j'examine une photo et trouve quelqu'un d'autre qui me raconte le contexte de l'image. Plus je zoome sur l'image, plus les détails se révèlent, comme cette photo d'une scène d'enterrement à l'hôpital où l'on voit, en arrière-plan, une femme en train de préparer du pain. Ce que l'on peut dire de cette image, c'est qu'il est difficile d'imaginer l'ampleur du contraste et du paradoxe qu'elle contient, quelque chose qui ne peut pas être transmis par des mots.

Maintenant, alors que la guerre d'extermination touche à sa première année, je me souviens encore presque de tous les détails. Je ne peux pas parler d'une seule image, d'une seule scène ou d'une seule tragédie, mais permettez-moi de conclure ce témoignage par cette histoire :

Au début du blocus, nous étions à l'hôpital Nasser, où nous, l'équipe d'Al Jazeera, étions parmi les dernières équipes de journalistes à quitter les lieux. L'hôpital était encerclé de trois côtés, et nous étions accompagnés d'autres journalistes.

Une petite fille est arrivée à l'hôpital sur une charrette tirée par un âne, blessée à la jambe et criant pendant tout le trajet. Elle est entrée à l'hôpital et je m'attendais à ce que quelqu'un s'occupe d'elle, mais après environ une demi-heure, j'ai trouvé la petite fille allongée par terre, le médecin avait rédigé une note demandant une radiographie, mais où étaient les médecins ? La plupart étaient partis en raison des menac-

es de l'occupation, tandis que quelques-uns restaient pour fournir des soins médicaux.

J'ai demandé au médecin au sujet de la petite fille, et il m'a dit qu'elle avait besoin d'une radiographie et que nous avions besoin de quelqu'un pour l'emmener à la salle désignée. Je me suis porté volontaire pour prendre la petite fille, et lorsque nous sommes entrés dans la salle, j'ai vu sa sœur et son petit frère assis par terre. Ils ont vu la petite fille et ont dit : "C'est Aroua." Elle était allongée sur le sol, portant un manteau gris et un masque, et quand elle a levé les yeux, j'ai croisé son regard. C'était une scène choquante : la petite fille dont la photo avait circulé, portant un masque et un œil noir à cause de la pression sanguine. Pour la première fois, j'ai ressenti que ce que j'avais vu en termes de destruction et de membres déchiquetés ne pouvait être comparé à la douleur que je ressentais à cause de cette petite fille.

La petite fille ne réalisait pas l'ampleur de la catastrophe qui lui était arrivée. Dans son innocence, elle parlait de l'incident comme si elle racontait une histoire ordinaire, et quand je lui ai demandé : "Que vous est-il arrivé ? Et pourquoi as-tu les yeux comme ça ?", elle a simplement répondu : "Nous dormions la nuit, puis le char est arrivé et a écrasé notre maison." Le char était passé sur eux trois fois pendant qu'ils dormaient, écrasant leurs corps et ceux de leurs parents sous son poids lourd. Leur père, avant d'entendre le bruit du char, essayait de les éloigner et de leur dire au revoir, et finalement, il a été tué.

Malgré leur douleur, il était clair que la petite fille et ses frères ne comprenaient pas ce qui s'était passé. Ils jouaient

avec un morceau de plastique, ne réalisant pas encore que leur père ne reviendrait jamais. Je me suis demandé avec amertume : "Qui va s'occuper de ces enfants ?" Ils étaient à l'hôpital, et quand j'ai appris qu'ils y resteraient, je suis rentrée chez moi et leur ai apporté quelques vêtements et de la nourriture. Je les visitais toutes les heures ou deux, suivant leur état avec les médecins, et j'aidais la petite fille à la jambe cassée, l'accompagnant aux toilettes et restant avec elle. Ces moments tragiques me font me demander profondément : "Pourquoi ? Quel est le crime de ces enfants ?" Ils étaient si jeunes, n'ayant vu que peu de choses de la vie, et pourtant, ils avaient vécu des horreurs inimaginables. Leur mère était à l'extérieur, s'occupant de leur frère malade du cancer, tandis qu'ils avaient perdu leur père. Qui va prendre soin d'eux ?

Cette histoire m'a profondément marqué, et j'y ai pensé pendant des jours. Étant donné qu'il n'y avait pas d'ophtalmologue pour suivre l'état de la petite fille, j'ai publié sa photo et coordonné avec de nombreuses organisations. J'ai contacté le ministère des Affaires étrangères du Qatar, et grâce à Dieu, la petite fille et ses frères ont été transférés au Qatar, où ils ont reçu les soins nécessaires, et elle est maintenant en bonne santé... physiquement, du moins.

Cette odeur... Ce bruit

□ Alaa Abu Aisha





Alaa Abu Aisha

Est une journaliste palestinienne basée à Gaza. Écrivaine et formatrice chevronnée, elle compte 17 ans d'expérience. Son travail, principalement axé sur le récit journalistique, a été publié dans de nombreuses publications arabes.

Cette odeur... Ce bruit

Alaa Abu Aisha

Tout dans cette expérience est aléatoire. Tout comme ces événements qui nous ont tous accablés le jour où les massacres ont fait de Gaza leur domicile, nous laissant nous préparer à notre tour de mourir, un à un. Nous écrivons sur les jambes de nos enfants et leurs bras leurs noms complets, pour que les survivants "rassemblent les morceaux de l'histoire".

Le vendredi 13 octobre 2023, on a reçu un ordre d'évacuer la ville, je me suis emportée avec des centaines de milliers d'autres vers un nouveau chapitre de notre longue "nakba" ! Un chemin s'étendant depuis les têtes des gens, où les oliviers ont été tués sur leurs branches, les bâtiments se sont inclinés, et l'odeur de "la mort" récoltait les âmes sans pitié.

En route vers le sud de la vallée (la vallée de Gaza) - conformément au premier ordre d'évacuation israélien - les gens avançaient, hommes et femmes à cheval, en enfouissant leurs têtes entre leurs épaules au rythme des bombardements, et pressaient le pas ! Vers où ? Personne ne répond... Personne ne sait ! Je me souviens d'un homme portant sur son dos le poids de la ville et pleurant : "40 ans pour construire ma maison... En un instant, ils l'ont détruite". Et une jeune fille, dont le mariage était prévu dans quelques jours, hurlait : "Le marié est tombé en martyr". Des enfants s'accrochaient au bord de la robe de leur mère, courant avec leurs sacs d'école pleins de tout sauf de livres et de jouets.

Ils pleuraient, appelant leur père qui était parti acheter du pain le matin... et n'est pas revenu !

Parmi ces scènes surréalistes (au-delà du réel), une femme âgée est passée sur le même chemin, mais elle "n'est pas passée"! Elle était assise sur le dos d'un camion, pleurant. Elle se frappait les joues et suppliait son fils de revenir ! Elle criait aux visages effrayés derrière ces grandes roues : "Ne faites pas l'erreur de nos parents", puis leur faisait signe avec ses mains : "Retournez-y, retournez".

Comment devons-nous entendre? Comment pouvons-nous, à ce moment-là, réaliser que ce qu'elle disait était "vrai" ? Comment devons-nous penser alors que "la mort" nous ouvrait grand la bouche dans la ville de Gaza, que nous marchions sur un chemin dont nous ignorions la fin ?! Nous jouions tous dans « Taghreeba El Falastniya »¹⁶ le rôle de Khaled Taja, qui pensait que le départ ne durerait pas longtemps, et que l'histoire était "deux jours et nous revenons".

Nous sommes arrivés à Rafah. Dans l'extrême sud de la bande, à environ sept cents mètres de la frontière avec l'Égypte, nous avons posé nos bagages (mon mari, mes quatre enfants et moi). Je n'ai pas dormi cette nuit-là, écoutant les hallucinations de ma fille aînée, Taqa (11 ans), qui appelait son amie "Mayar" parmi beaucoup d'autres mots que je ne comprenais pas.

¹⁶ Al-Taghreeba al-Falasteniya (التغريبة الفلسطينية) est une série télévisée dramatique historique syrienne qui décrit l'exode palestinien (Nakba) de 1948 et le déplacement ainsi que les luttes des Palestiniens qui ont suivi. Diffusée en 2004, la série a connu une grande popularité dans le monde arabe et est devenue un point de référence culturel en raison de sa représentation poignante de la souffrance et de la résilience palestiniennes.

"Mayar" est tombée en martyre, dormant dans son lit, précisément cinq mois avant le début de "l'extermination"! Elle est assassinée pendant un bombardement israélien qui a poignardé la sécurité de la nuit, et elle a été la première martyre dans une agression qui a duré cinq jours, commencée le 9 mai 2023.

Le matin a révélé des larmes séchées sur la joue de Taqa. Elle a ouvert les yeux et m'a surpris avec une question : "Maman, si quelqu'un désire quelqu'un, est-ce que Dieu peut les rassembler bientôt ?" J'ai posé ma main sur mon cœur, mes battements se sont figés ! Je n'ai pas pu prononcer un mot. Je brûlais seulement !

Au sixième étage d'un immeuble qui tremblait au rythme des explosions des roquettes et des obus, j'ai passé cinq mois. Je ne mens pas en disant que je m'y suis isolée du monde entier. Je n'entendais - littéralement - que les sons des explosions déchirant le silence de la nuit, et le nom "Mayar" dans les cauchemars de Taqa, et les larmes tremblantes dans les yeux de cette vieille femme : "Retournez-y".

Je ne sentais que la "fumée" du bois brûlé, allumée par des femmes pour cuire la pâte sur les toits des maisons qui n'avaient pas été touchées par les obus, et la fumée de l'huile de friture qui s'échappait des pots d'échappement des taxis après que l'occupation ait interdit l'entrée de carburant dans la bande de Gaza, et l'odeur du sang émanait des histoires et des rapports qui me parvenaient à publier sur le réseau "Nawa", affilié à l'organisation féminine médiatique "Filastiniyat", où je travaille comme rédactrice.

Entre quatre murs, avec une coupure totale d'électricité, d'internet, et parfois de la connexion téléphonique, je documentais l'extermination dans les coulisses. Je me fouettais à chaque instant de ne pas être descendu sur le terrain pour lire les récits de la mort dans les yeux des endeuillés. Je n'ai pas vécu l'expérience sur le terrain, mais j'ai réalisé, dans un moment de compréhension, que j'avais vécu les expériences de tous les journalistes qui avaient écrit et publié leurs matériaux sur "Nawa".

Je sentais l'odeur de la mort dans chaque description d'un martyr étendu, et j'écoutais les battements de cœur des femmes en deuil alors qu'elles parlaient du dernier mot prononcé, des derniers rires. J'étais comme toute journaliste déplacée, vivant le rêve du retour avec chaque jour qui passait, derrière un écran qui annonçait son agonie toutes les quatre heures.

J'emprunte un nouvel ordinateur, dont la batterie rend son dernier souffle, et je l'envoie se charger chez ma collègue dans la même organisation, "Mona", qui possède des panneaux solaires. Après plusieurs heures, l'appareil revient avec une batterie pleine, et dans la poche de son sac, une clé USB pleine de fichiers fraîchement arrivés pour être édités, que Mona extrait de la boîte mail de l'organisation... l'adresse d'accès à "Nawa".

Je presse le bouton d'alimentation avec lourdeur, m'imaginant comme un employé des années 70, plaçant un mouchoir sous son nez et tenant des journaux du matin, chassant "les mouches de son visage" avec un vieux balai et s'en allant. Je me redresse sur le sol et me rappelle de

mon grand bureau, sculpté dans le cœur du salon élégant, encombré de pièces d'antiquité. Je pose l'ordinateur sur un coussin et feuillette les fichiers des histoires et des rapports écrits par des journalistes travaillant avec nous au coup par coup.

Ce sont des histoires différentes, réunies par une seule âme, "comme si elles écrivaient un testament d'adieu sans raconter d'histoires". Je me demande pour la première fois depuis 17 ans de travail journalistique quel est le but d'écrire à l'ère de "la neutralité" ? Et je commence...

En éditant les histoires de "l'extermination", je n'écrivais pas, mais je laissais goûter ma tristesse entre les lignes sans la soumettre à une philosophie éditoriale particulière ou à des théories d'écriture. J'étais sincère dans mes objectifs résumés : les "petits" chagrins humains sont mille fois plus importants que les lois de l'écriture, peu importe à quel point elles semblent belles et disciplinées sur le papier.

J'avoue que je suis extrêmement sensible à la parole puissante, à une phrase qui appelle mes larmes du fond du cœur et touche ce qui s'y passe. Je ressens les mots comme je ressens le danger, l'espoir ou l'angoisse, et je passe de "l'impartialité" du récit au côté de la victime ; la victime humaine, qui n'a aucune responsabilité dans tout ce qui se passe sur la terre, si ce n'est d'être un enfant de Gaza. Puis je découvre - enfin - que nous écrivons parce que les mots ont une durée de vie plus longue, décrivent avec plus de précision, fixent leurs lettres dans la pierre de la vie, et reviennent à ceux qui les appellent... même après un certain temps.

Entre la souffrance qui s'échappe des lignes, j'ai souvent eu l'impression d'apprendre à écrire tout juste ! Je mets ma tête entre mes mains et je fixe longuement, je passe sur les épines du "texte" pieds nus, et je laisse mon "sang" sur les mots pour me guider sur le chemin du retour ! Des histoires que l'esprit ne peut pas croire sur l'armée "la plus morale au monde", la moins terrifiante d'entre elles raconte qu'"un chien policier a violé un prisonnier dans "Sdeh Tzfon"¹⁷ (la prison israélienne la plus tristement célèbre)", selon le témoignage d'un citoyen libéré dans le sud de la bande.

Après un an de "l'extermination", je suis devenue une partie de l'histoire. Sous le feu, je ne suis pas seulement l'artisan des débuts, des fins et des titres en gras, je me voyais dans chaque histoire. Je sens l'odeur des cadavres émaner de la morgue, et j'entends ma propre voix dans le tremblement d'une fille qui a raconté comment les chenilles d'un char ont piétiné le corps de sa mère blessée "vivante", étouffant ses derniers cris, effaçant "le nom" et les larmes. Je me trouve sous la couverture d'un enfant qui a dit à une collègue dans l'un des rapports qu'il essaie de se cacher des yeux des drones "Quadcopter"¹⁸... je couvre bien mon visage et je tremble avec lui face à la mort répandue dans le ciel de Gaza.

¹⁷ Sde Tzfon est une base militaire israélienne située dans le désert du Néguev, près de la bande de Gaza. Pendant la guerre contre Gaza, elle a été utilisée comme un camp de détention où les Palestiniens ont été soumis à des abus horribles, notamment des violences fréquentes et arbitraires, des agressions sexuelles, des humiliations, une famine délibérée, la privation forcée d'hygiène, la privation de sommeil, la restriction et la punition des pratiques religieuses, la confiscation des effets personnels et le refus de soins médicaux appropriés. Pour plus de détails, consultez le rapport de B'Tselem du 5 août 2024, intitulé "Welcome to Hell" (https://www.btselem.org/publications/202408_welcome_to_hell).

¹⁸ Selon le Centre euro-méditerranéen pour les droits de l'homme, l'armée israélienne a utilisé de petits drones (quadricoptères) pour tirer sur des Palestiniens et les tuer. Ces drones, souvent utilisés pour la surveillance, ont été militarisés par l'armée israélienne pour nuire aux civils à Gaza.

En tant que rédactrice journaliste à l'époque de "l'extermination", je n'ai pas trouvé, à plusieurs reprises, de synonymes pouvant décrire "la laideur" que je lisais dans les histoires reçues, concernant des tombes dans les maisons et sur les places, des martyrs non identifiés sans personne pour faire leurs adieux ni témoin ! Au sujet de chiens perdus par la faim qui ont mangé la chair d'un martyr... sur la longue file de "pleurs" devant les toilettes du camp, sur la tente... et la vie dans un morceau de "l'enfer", sur un enfant désireux de pain et de viande, sur une mariée ayant perdu son "bien-aimé" le jour de sa joie... J'ai essayé d'aborder l'édition comme un métier - rien de plus - mais je me suis sentie tuée chaque fois que je portais le martyr vers son dernier repos, tandis que ses enfants pleuraient derrière lui.

Comment puis-je me contenter d'éditer le texte, de supprimer les fioritures, d'ajouter des informations de fond, et de corriger les erreurs de faits et d'informations, tout en l'accompagnant sur le même cercueil avec la différence de temps de l'extermination, "quand elle m'a donné du temps supplémentaire pour respirer"?

L'un d'eux avait confiance en moi, il m'a donc demandé un jour, lorsque les événements de Jérusalem ont éclaté en Cisjordanie en 2015, d'écrire, s'il était martyr, son histoire. Comment puis-je trahir cette confiance ? Et laisser le texte commencer par "a été martyrisé", et continuer froidement entre "il a dit", "il a ajouté", et "il a continué" ? Je retourne pour purifier ma plume, dépoussiérer l'épaule de la fatigue, et déverser ce qui est dans mon cœur en "mots" qui appellent l'esprit de l'humanité, et célèbrent les rêves des martyrs... leurs positions et leurs noms.

Les rapports et les histoires qui me parvenaient quotidiennement variaient en capacité à me faire "créer la scène dans mon esprit comme une image", c'est ce qui devait se produire dans un contexte de pénurie de matériaux filmés entre les chenilles des tanks de l'occupant. "Et hélas, ce n'était pas toujours possible", je devais le faire, et sans internet ; j'étais ici l'une des créatrices de l'événement, "je ne l'inventais pas, mais je le décrivais comme une scène" où les mots se transformaient en image dans le cadre de l'esprit du lecteur.

Comment passer sous silence l'incendie d'une personne handicapée "vivante" dans une école devenue un centre d'hébergement sans décrire les pieds de son père tremblant dans la file des détenus ? Comment laisser passer son sentiment d'impuissance, alors qu'il voyait les flammes sortir de la fenêtre de la chambre où elle dormait ? Comment négliger son incapacité à faire autre chose que pleurer, alors qu'en ouvrant la bouche, il serait certainement exécuté ?

Je suis totalement convaincue que la relation entre l'édition et l'écriture est une relation du "tout" à la partie, c'est ce que disent les théories des médias ; les médias qui n'atteignent pas leur objectif sans "éditer" le message. Le processus inclut la réflexion et l'expression, transportant des faits à travers des symboles que le public reçoit par l'oreille, par l'œil, ou par les deux ensembles.

Mais l'image n'était pas rose, je devais créer "la concentration" et convoquer au fond du sac de mots tout ce qui pouvait faire cela entre quatre enfants, dont des jumeaux de deux ans et quelques mois, qui ne quittaient pas l'endroit où je me trouvais, tremblant de peur à chaque missile qui passait.

Je devais terminer le travail avant que la batterie ne s'éteigne et que le soleil ne disparaisse. En même temps, je devais être prête à ouvrir mes bras et à accueillir la peur des quatre d'un seul coup après un bombardement proche!

Je devais aussi jouer le rôle de la mère déplacée avec brio : cuisiner sur du bois, frotter mon chagrin avec des piles de linge étalées au sol, laver la vaisselle avec une bouteille dont j'avais fait un trou dans le bouchon, et sortir ma tête par la fenêtre donnant sur la frontière toutes les heures pour m'assurer que la charrette d'"eau potable", tirée par un animal, ne nous avait pas oubliés et passait.

Après deux mois de "l'extermination", j'ai obtenu une carte SIM et j'étais de nouveau en ligne avec le monde. Je montais le matin sur le toit de l'immeuble pour capter l'Internet et scruter le visage triste de la ville, puis je me demandais devant la marée de déplacés à la frontière : comment Mahmoud Darwish a-t-il décrit la patrie comme "la maison, le mûrier, le poulailler, l'odeur du pain et le premier ciel", tandis qu'en ce moment, nous n'avons de tout cela que "le ciel"... et une tente!

J'ignorais le rugissement des avions de chasse sous le jardin des martyrs et accédais rapidement à la page de messagerie du réseau. Je trouvais des propositions de nos collègues écrivaines qui travaillaient avec nous, "importantes" pour documenter cette phase, suivies d'excuses pour l'exécution, écrites sous le poids des obstacles de la guerre et du déplacement!

L'hiver est passé lourd, tout comme le travail sous le feu.

Je lisais un rapport ou une histoire et je devais poser des questions à sa rédactrice sur une information manquante, ou sur une phrase qui n'avait pas de sens, ou sur le lieu et le temps de l'événement, mais je ne pouvais pas en raison de la coupure de communication pendant des jours et des jours. Nous travaillions pour "documenter l'extermination", non pour la publication. En d'autres termes : l'histoire devait sortir de l'ombre du papier comme un acte de vengeance pour le sang de son peuple, même si cela nous coûtait parfois de franchir certaines règles d'édition.

Parmi les fichiers, je découvrais un nouveau style d'écriture, fondé sur "le désespoir" ! Un esprit mystérieux émanait de chaque scène de l'histoire, et j'arrivais à un moment où j'étais convaincue que la mort piétinerait tout le monde sans pitié ! Je trouvais cela un texte créatif malgré tout, te mêlant à l'habituel de "l'extermination", et j'entendais son auteure dire en secret : "Je suis ici, cachée entre les lignes, mon âme est ici, ma souffrance est ici, dans les recoins des mots de la victime... exactement comme elle, je fais la queue à "la fin", et j'attends la faux de la moisson."


À l'opposé, il y a des écrivaines qui ont encore de la place pour la chanson ! Elles écrivent depuis la terre du déplacement sur l'art et la musique, sur la décoration du Ramadan, et sur la fête qui ne ressemble pas à la tente ! Sur les tentatives d'adaptation, sur les histoires d'apprentissage et sur la salutation au drapeau. Dans tous les cas, je ne joue pas avec l'âme de l'écrivaine, je ne transforme pas les textes de joie en "obscurité"... Je suis convaincue que le monde qui voit "Gaza" mourir doit écouter la chanson de la vie qui y pousse, naissant du ventre du "néant"!

Le 29 février 2024, à six heures du matin, j'ai rassemblé mon âme dans un sac et je suis partie. J'ai quitté Gaza à la recherche de sécurité, pour me retrouver engloutie dans un puits de peur sans fond... et je n'ai pas survécu !

La nuit me visite dans la terre de "l'absence", et le spectre de la vieille dame me reproche : "Yamma Revenez." La culpabilité me hante "car je suis maintenant en vie", dans une maison avec un toit et une porte. Et je "ris", tandis que mes proches à Gaza pleurent. Ils m'ont dit : comment les lieux ne nous quittent-ils pas ainsi ?

De l'autre côté du passage, j'entends la voix de mon oncle "fils de la première Nakba" de la ville de Gaza, faible, me demandant : "Comment ça va, mon petit ?" Tous les mots se perdent, et les lettres se dispersent dans diverses directions. J'avale ma douleur et pleure, je me tais, car la parole est un droit seulement pour ceux qui ont tenu bon.

Je suis retournée à l'édition des "histoires", et cela atténue pour moi la "culpabilité" du départ, car je continue à croire en l'importance de l'écriture en temps d'extermination. Je crois aussi que les "petites" souffrances humaines sont des milliers de fois plus importantes que les lois du "texte", peu importe à quel point elles semblent merveilleusement disciplinées sur le papier, et que nous écrivons parce que le mot a une longévité plus grande, une description plus précise, ses lettres s'ancrent dans la pierre de la vie et reviennent à celui qui les appelle... même après un certain temps.



La signification de l'écriture en temps du génocide

□ Amani Shninou



Amani Shninou

est une journaliste palestinienne indépendante originaire de la bande de Gaza. Elle collabore avec l'International Journalists' Network et plusieurs autres plateformes. Son travail se concentre sur les médias numériques, l'autonomisation des femmes et la mise en lumière des défis auxquels sont confrontées les femmes dans le monde arabe et les médias.

La signification de l'écriture en temps du génocide

Amani Shninou

Approchez-vous de ce texte, lisez-le avec votre cœur avant votre esprit.

Essayez d'imaginer le rythme rapide et soudain des événements, comment la guerre a bouleversé notre routine quotidienne, la retournant sens dessus dessous. Pendant une année entière, nous avons vécu les détails de cette douleur et de cet exode, et chaque fois que nous avons essayé de comprendre ce qui se passait, sincèrement : nous n'y parvenions pas ! Les jours passent, denses et lourds, dépassant ce que peut supporter l'esprit humain — alors imaginez pour une mère et journaliste indépendante.

7 octobre

À six heures du matin, l'alarme retentit comme à son habitude pour commencer une nouvelle journée. Je m'acquittais de mon rôle de mère comme tous les jours : je réveillais mes enfants, préparais leurs sacs d'école, faisais le petit-déjeuner. Tout se déroulait selon notre routine, mais soudain, cette routine s'interrompt brutalement, et tout devint étrange et effrayant. Le bruit des missiles résonnait au loin, comme si le temps s'était figé un instant. Je me précipitai vers la fenêtre pour voir le ciel rempli de missiles qui s'élançaient depuis nos terres en direction des territoires occupés.

Je sentais la panique m'envahir sans savoir quoi faire. Devais-je envoyer mes enfants à l'école ou les garder à la maison ? J'ai rapidement pris ma décision : je ne les enverrais pas aujourd'hui, pas avant d'avoir compris ce qui se passait. J'ai tenté de m'évader de la réalité en essayant de dormir, cherchant à ignorer l'angoisse qui commençait à m'étouffer. Je me disais : « Pourvu que ce ne soit qu'une escalade passagère et que cela finisse bientôt ! » Je faisais semblant de dormir, espérant que tout ceci ne serait qu'un cauchemar. Peut-être dans peu de temps, je pourrais préparer mon café pour un samedi matin paisible, comme d'habitude.

Mais les explosions étaient plus fortes que toutes mes tentatives de trouver le calme. Les bombardements se faisaient de plus en plus assourdissants, noyant tout espoir de tranquillité, comme si la guerre insistait pour nous rappeler qu'elle ne serait pas éphémère.

À la mi-journée, les appels inquiets se multipliaient : « Quittez la maison, la situation est dangereuse. » Nous habitons près de la mer, un endroit qui devient risqué à chaque conflit, et il n'y avait pas de temps à perdre.

Nous avons commencé à faire nos bagages, ceux qui sont devenus une part de notre vie, comme un rituel propre à chaque guerre : les mêmes sacs que nous remplissons de documents officiels, de diplômes et de choses essentielles, comme si nous étions toujours prêts pour l'exode. Toujours le même scénario : partir en urgence, chercher la sécurité loin de chez nous. Puis nous revenons pour retrouver les fenêtres brisées, les meubles recouverts de poussière et d'éclats. Nous nous disons comme chaque fois : « Ce n'est

pas grave, on réparera. » Tentative d'auto-persuasion, cherchant à croire que la vie peut encore continuer.

Mais cette fois-ci, la guerre était différente; le rythme de l'escalade était rapide et brutal. Rien que dans les premiers jours, six journalistes avaient été tués, et ma mission consistait à préparer un rapport sur la situation des journalistes sous le feu de la guerre. Rédiger ce rapport a été l'une des tâches les plus difficiles que j'aie jamais affrontées; les défis n'étaient pas seulement de recueillir des informations ou de rejoindre des collègues travaillant sous les bombardements, mais chaque moment d'écriture en était un. L'électricité était coupée en permanence, l'Internet était extrêmement faible, et les bombardements frappaient toutes les zones, même celles où nous avions cherché refuge. Je rédigeais le rapport les larmes aux yeux; je ressentais que nous étions tous des cibles, sans distinction : journalistes, civils, enfants, femmes, jeunes, personnes âgées. Les bilans quotidiens des morts nous le disaient, sans cesse!

Je me sentais tiraillée entre mes rôles de mère et de journaliste, et je me devais aussi de veiller à la santé mentale de mes enfants, surtout en ces temps éprouvants. Je tentais de calmer leurs peurs; à chaque explosion, mon plus jeune fils courait, demandant innocemment: « C'est quoi ce bruit? » Je n'avais pas de réponse simple pour lui expliquer l'ampleur de ce qui se passait, alors je le prenais dans mes bras, essayant de le distraire du mieux que je pouvais. Nous jouions, nous chantions, nous applaudissions, espérant que le son des rires couvre celui des explosions. Mais la vérité, aussi dure soit-elle, finissait toujours par s'imposer, peu importe mes efforts pour créer un monde sûr pour mes enfants.

On peut penser vivre des moments difficiles, pour ensuite découvrir des jours encore plus sombres, comme cette nuit du 14 octobre une nuit gravée dans ma mémoire.

Ma famille et moi étions réunis, essayant de dissiper nos pensées sur ce qui se passait, en tentant de recréer une ambiance chaleureuse au milieu du chaos. Nous étions assis à la lueur d'une lampe qui remplaçait l'électricité coupée, et mon frère et sa famille s'étaient joints à nous, fuyant les bombardements intenses de leur quartier à Sheikh Radwan. Ils étaient venus à pied par des chemins secondaires, en quête de plus de sécurité. Cette nuit n'était pas une simple soirée en famille ; elle était faite de moments où nos peurs et nos angoisses se mêlaient, et nous tentions, autant que possible, de garder une façade de force, alors que tout s'effondrait autour de nous, peu à peu.

Soudain, à deux heures du matin, une notification est apparue sur mon téléphone. C'était une copie d'un email envoyé par les directeurs aux employés des organisations internationales à Gaza, leur demandant d'évacuer le nord et de se diriger vers le sud de la vallée. J'étais stupéfaite ! J'ai essayé de me calmer pour digérer l'information et la confirmer. J'ai envoyé un message à une amie travaillant pour une organisation internationale: « As-tu reçu ce mail? Est-ce vrai? » Malheureusement, c'était vrai. J'ai informé ma famille de l'ordre d'évacuation, et nous avons partagé nos inquiétudes : Le projet du Sinaï est-il donc réel?¹⁹ Est-ce une nouvelle Nakba?

¹⁹ Ceci fait référence aux déclarations de plusieurs responsables israéliens, notamment l'ancien général de brigade Amir Avivi et l'ancien ambassadeur d'Israël aux États-Unis, Danny Ayalon, qui ont préconisé l'expulsion forcée des Palestiniens de Gaza par le poste frontière de Rafah vers la péninsule du Sinaï en Égypte. Ce plan a été largement condamné comme une violation du droit international et des droits de l'homme, qui entraînerait le déplacement de millions de Palestiniens et le nettoyage ethnique de Gaza.

Comment ? Pourquoi ?

Nous ne savons pas comment les jours ont passé. Tout ce que nous savons, c'est que nous restons pris dans la spirale du choc du 7 octobre, comme si le temps s'était figé à cet instant. Chaque jour qui passe ajoute au poids de la douleur qui alourdit nos âmes. Les chocs s'accumulent et se multiplient, formant des montagnes de souffrance sur nos poitrines, et étouffant nos esprits. Nous n'étions ni prêts ni conscients de ce qui se passait, et l'ordre d'évacuation est tombé comme la foudre, nous privant de sommeil, transformant la nuit en un cauchemar continu. À l'aube, nous avons prié, avec des corps épuisés et des cœurs chargés de soucis, puis la fatigue nous a envahis, sans que nous sachions que cette nuit serait la dernière dans le nord de Gaza. À midi, mon mari est revenu avec une décision claire : "Nous devons partir vers le sud." Avec une voix empreinte de certitude, il m'a dit : "Prends le sac avec les documents et quelques vêtements pour quelques jours. Nous reviendrons bientôt, une fois la tempête apaisée."

Sur la route du sud, des gens couraient dans les rues, s'accrochant à n'importe quelle voiture : "Emmenez-nous avec vous !" Des milliers marchaient, enfants et adultes, une scène qui brisait le cœur, rappelant les images de la Nakba dans la série Tageeriba.

Le diesel de notre voiture a failli s'épuiser alors que nous approchions de la région de Zahra²⁰, au centre de Gaza,

²⁰ Al-Zahra, fondée dans les années 1990 par feu le président de l'Autorité palestinienne Yasser Arafat, était un quartier du nord de Gaza connu pour ses maisons spacieuses, ses nombreux espaces verts et ses zones de loisirs. Il est situé juste au nord du fleuve Wadi Gaza.

dernière étape avant Wadi Gaza. Nous sommes descendus chez des proches, mais l'endroit s'est vite rempli avec l'arrivée de nombreux autres membres de la famille, chaque réunion mêlant larmes et étreintes douloureuses. Trois jours se sont écoulés sans Internet, isolés du monde, sans savoir ce qui se passait autour de nous, puis la nouvelle nous est parvenue : l'occupant menaçait de lancer une incursion terrestre. Avec le massacre à l'hôpital baptiste, qui a coûté la vie à des centaines de personnes, nous avons compris que cette guerre n'était pas comme les précédentes, que la situation s'aggravait, et que la menace de l'incursion terrestre n'était plus seulement une parole en l'air.

Nous avons décidé de quitter Zahra, car nos hôtes envisageaient également de partir ; alors, où aller ? Où peut-on aller quand il est interdit de retourner chez soi ? Nous avons décidé de revenir à Nasr, contraints, avec peu d'options et dans un état de confusion. Pendant cinq jours, nous n'avons ni dormi la nuit ni le jour, la zone étant presque vide de ses habitants, les bombardements ébranlant tout l'immeuble, et les fusées éclairantes illuminant le ciel autour de nous.

Le cinquième jour, un vendredi, un officier de l'occupation nous a appelés, menaçant de bombarder l'immeuble si nous ne quittions pas la zone de Nasr pour aller vers le sud dans les dix minutes ! Les sacs étaient déjà prêts près de la porte. Nous les avons pris, sommes descendus en vitesse, avons monté en voiture, nous éloignant autant que possible du lieu, avant de nous demander : Où allons-nous ?

Nous étions sous le choc, agissant presque inconsciemment, emportés par la peur et le choc ; seule l'instinct de

survie nous guidait.

Nous nous sommes dirigés vers la région de Jalaa, dans une maison vide de tout. Nous y avons passé trois autres jours de souffrance, mais cette fois-ci les conditions étaient encore plus difficiles car il n'y avait pas d'eau potable ni pour aucun autre besoin. Le troisième jour, l'occupant a largué des tracts demandant l'évacuation, après une nuit chaude où nous nous sommes tous entassés dans une seule pièce, attendant à chaque instant que la bombe tombe, mais grâce à Dieu, nous avons survécu. La frappe a touché un endroit proche de nous.

le sud, alors !

Nous avons vidé la maison encore une fois, décidant d'aller à Khan Younis, au sud de la bande de Gaza. Le déplacement forcé nous a appris que les priorités changent, au point de réduire une maison à une valise, devenant ainsi moins chargés, mais plus lourds de douleur.

Nous sommes arrivés à Khan Younis, plus précisément à Al-Mawasi. C'était la première fois que je visitais cette région du territoire, un endroit que j'avais peut-être déjà entendu mentionner, mais sans vraiment m'en souvenir. La région semblait étrange, presque déserte, située à l'ouest près de la mer. En chemin, nous avons vu les traces des bombardements sur les stations balnéaires et le nouveau port. Mais malgré tout, nous – trois familles – avons eu la chance de trouver une maison à louer, avec un peu d'électricité pour une ou deux heures par jour, de l'eau, mais sans Internet.

Vous pouvez imaginer notre souffrance à essayer de suivre les nouvelles. Le bruit des bombardements ne s'arrêtait pas de la journée. Cette première nuit fut difficile ; des bombes éclairantes et des grenades fumigènes ont été lancées près de nous, tandis que le bruit incessant des drones et des avions de guerre emplissait l'air au-dessus de nous. Nous avons préparé nos affaires, prêts à évacuer à tout moment, et les heures passaient lentement, marquées par la crainte de ce qui allait suivre. La question « Que se passe-t-il ? Que veulent-ils de nous ? » brûlait dans nos esprits. Grâce à l'Internet de ma carte SIM, j'ai pu apprendre qu'il se passait quelque chose d'important, sans en savoir plus. J'ai essayé de rester calme pour apaiser mes trois enfants : Abdel Rahman, 10 ans, Kinan, 4 ans, et Mohamed, 3 ans. Ils ne comprenaient pas pourquoi nous avions quitté notre maison, pourquoi nous devions sans cesse déménager, et ils étaient effrayés, dormaient mal. Cette nuit-là, nous les avons gardés éveillés jusqu'à minuit, prêts pour une éventuelle « es-cape d'urgence. »

La nuit est passée, et je ne sais pas comment nos esprits ont pu endurer terreur pareil ! Des voisins nous ont appris que notre maison avait été bombardée, et que des proches avaient été tués, des visages d'amies me revenaient sans cesse. L'une d'elles, avec ses deux petites filles, des anges, avait péri avec ses filles, son mari, et toute sa famille !

J'ai essayé de me ressaisir pour continuer à travailler, et à formuler mes propositions. Passer des jours entiers pour écrire un simple mot, transmettre seulement les nouvelles essentielles. Être journaliste freelance signifie ne pas avoir de stabilité, ni professionnelle ni financière. Ton institution

ne t'enverra pas de compensation financière sans travail, même si les conditions sont désastreuses comme maintenant. Elle se préoccupera que tu envoies des propositions qui répondent à ses attentes, tandis que toi, tu te bats pour capter une connexion Internet et trouver un moment sans bombardements, ce qui est rare. Le choc dominait mes mains et mon esprit. Comment survivre à l'anéantissement, quitter tes endroits préférés, perdre des êtres chers, puis continuer ? Ma maison, avec tous ses détails ; ses murs, ce canapé confortable où j'aimais travailler et prendre mon café, et ce balcon avec vue sur la mer, tout cela est parti ! Terminé ! Comment continuer à travailler ? Tous les jours, j'essaie d'ouvrir mon ordinateur et le fichier Word, mais la page reste blanche plusieurs jours durant. La simple idée de survivre et de continuer nécessite tant d'énergie ; de travailler nécessitait des efforts draconiens !

Malgré l'épuisement physique et moral, j'ai pu terminer mes rapports et continuer de travailler, tout en gérant de nouvelles tâches que la guerre nous a imposées : laver le linge à la main faute d'électricité, préparer et cuire du pain dans des fours en argile rudimentaires, chercher de la nourriture à acheter. Souvent, nous finissions par acheter des conserves prêtes, car les légumes étaient rares, et, quand nous en trouvions, les prix étaient exorbitants.

Parfois, je ferme les yeux et j'imagine que je suis à Gaza, telle qu'elle était avant la guerre. Elle me manque, sa beauté et la fluidité de la vie qui s'y écoulait me manquent. Je veux qu'elle revienne... et je promets de ne plus jamais me plaindre des embouteillages promis."

Le 2 novembre, une nouvelle m'a frappée, et chaque fois que j'y pense, je me rappelle les mots d'un témoin : "Nos maisons ont été bombardées par des barils explosifs ; je les ai vus voler dans les airs avant de retomber, pulvérisant tout, creusant de grands et profonds cratères." Il s'agissait d'un massacre dans un quartier résidentiel du camp de Bureij, un massacre parmi tant d'autres à Jabaliya, Cheikh Radouane, le camp de la plage, Beit Lahia, Nusseirat. Des massacres dans chaque rue et chaque quartier, qui ont eu lieu et continuent de se produire encore aujourd'hui.

Les nouvelles continuent d'affluer, résonnant comme une mémoire ancienne. La voix de la présentatrice me renvoie aux bulletins d'information interminables de mon enfance, avec les mêmes mots : morts, blessés, bombardements, destructions, massacres. Ce sont des mots qui sortent des profondeurs de ma mémoire, puis une pause musicale interrompt : "Où sont les millions... où est le peuple arabe ?" Une chanson nationaliste que toutes les générations chez nous connaissent par cœur, et dont la question reste sans réponse.

Es-tu fatigué de lire ?

Quant à nous, l'épuisement a consommé nos cœurs et nos corps.

Parfois, je me sens hystérique en me demandant : comment Gaza nous a-t-elle été prise ? Qui leur a donné ce droit ?

Nous avons passé des années à résumer notre pays en Gaza, ses rues, ses quartiers, ses cafés, et ses endroits! Ja-

mais nous n'aurions imaginé qu'une guerre pareille viendrait redessiner la géographie de notre rêve et de ce petit coin de patrie.

Un nouvel exode

Après sept mois passés dans une maison louée, le propriétaire décide de doubler le loyer, demandant une somme exorbitante de 5 000 dollars mensuels, qu'uniquement les organisations internationales peuvent se permettre de payer, après le bombardement de leurs bureaux. Après de longues recherches pour trouver un autre logement, nous avons fini dans un conteneur métallique, marquant notre sixième déplacement vers une vie des plus inhumaines. Dès le début, je suis tombée malade, et mes enfants ont attrapé une hépatite virale. Bien sûr, nous n'avions pas le luxe de consulter un médecin ou d'obtenir une prescription. Tout ce que nous avons pu faire était de demander à un pharmacien des antalgiques et de chercher des conseils de traitement et de prévention sur Google.

Dans la vie du camp, même les tâches quotidiennes les plus simples deviennent des épreuves, surtout en l'absence d'électricité, d'internet, et avec un réseau mobile si faible que pour envoyer un simple e-mail de travail, je suis souvent obligée de sortir, cherchant un accès internet dans un café ou même dans la rue.

Je me souviens d'une phrase d'une amie qui disait : « Le travail en freelance est mieux pour les mères, cela leur donne plus de liberté pour exercer leur maternité et travailler sans être contraintes par des horaires. » Mais, en particulier

dans cette guerre, où j'assume plusieurs rôles à la fois, j'ai compris que ce qu'elle disait n'était pas tout à fait vrai. Je pensais que l'indépendance du freelance me donnerait plus de liberté pour raconter les histoires que je juge importantes. Cependant, j'ai rapidement découvert que cette liberté s'accompagne d'un lourd fardeau, surtout avec le refus de nombreuses histoires de guerre. Peut-être parce que le monde est lassé de nos récits après une année entière, et que nous ne sommes pas le centre du monde comme nous le croyons.

Je dois travailler sans aucun soutien logistique ni équipement de protection, sans équipe pour me transporter ou m'assurer une sécurité. J'étais seule avec mon ordinateur, me déplaçant d'un endroit à un autre soit à la recherche d'Internet, soit pour fuir un bombardement soudain.

Un jour, je travaillais sur une histoire importante, et soudain, les avions de chasse ont commencé à tirer sans avertissement ; nous sommes restés figés quelques secondes, les balles frappant les parois est du « container ». Je ne sais pas comment j'ai éteint l'ordinateur, enfilé des chaussures à mes enfants et couru en les tenant par la main. Nous avons dû marcher entre les tentes, la tête baissée, car les balles nous suivaient et nous frôlaient ; les chars avançaient, accompagnés des avions. Nous avons traversé des passages étroits jusqu'à atteindre la rue principale et nous nous sommes abrités derrière des camions garés là. Il n'y avait pas de temps pour réfléchir ou décider où aller, nous avons couru jusqu'à arriver dans la zone de Deir el-Balah.

Ce fut un déplacement temporaire. Pendant trois jours, nous avons dormi sans véritable sommeil, nos âmes courant et

fuyant encore, chassées par des fantômes nous poursuivant à coups de balles, même dans les camps !

Nous sommes revenus quand l'occupation s'est retirée de notre zone, et avons repris notre vie dans le camp. Chaque matin, nous envoyons nos téléphones, ordinateurs, et batteries (que nous utilisons pour l'éclairage la nuit au point de recharge dans la rue, où nous attendons en moyenne trois heures pour qu'ils soient chargés. Nous faisons attention à l'utilisation de nos batteries, réduisons les appels au strict minimum, et lorsque j'écris pour le travail, j'utilise le minimum de luminosité de l'écran, bien que cela était nocif aux yeux. Mais face au défi de la recharge, nous n'avons pas le choix, et, après tout, qu'est-ce qui ne nuit pas à notre santé dans notre vie actuelle ?

Le mal nous entoure de tous côtés, comme s'il faisait partie de notre nouvelle vie, que nous n'avons pas choisie, mais que nous devons supporter.


Le soir, je regarde mes enfants s'endormir à la lueur d'une lampe à batterie à peine suffisante pour éclairer la pièce, et je comprends bien que la guerre ne nous vole pas seulement nos maisons et nos rêves, mais elle s'empare aussi de notre patience et de notre endurance, et prive nos enfants de leur enfance et de leur droit à la vie. Je travaille au cœur du camp, entourée en permanence de mes enfants, car l'espace est réduit et il n'y a pas d'autres endroits pour jouer ici. Pourquoi j'écris ?

J'écris parce que l'écriture est une force, et nos histoires doivent être entendues. Après une année entière de génoc-

cide, ce que vous voyez à l'écran n'est qu'une partie de ce qui se passe. Chaque jour et chaque instant, nous tentons de préserver notre humanité, de résister sans nous habituer à la scène. Je m'entraîne chaque fois que je sors dans la rue à me rappeler que ces camps remplis de tentes anarchiques et surpeuplés ne sont pas notre vie ordinaire, et que ce n'est pas Gaza telle que nous la connaissons et que nous méritons. Oui, je ne nie pas ressentir de l'amertume et de l'impuissance, mais malgré cela, j'ai appris à créer de l'espoir à partir de rien. Même si toutes les conditions sont impossibles et catastrophiques, et malgré la difficulté de survivre dans un contexte de génocide, je n'arrêterai pas de documenter ce qui se passe, jusqu'à ce que la guerre prenne fin et que nous retrouvions notre droit, notre existence et Gaza.



Deux jours et nous serons de retour!

 Amal Habib

A black and white photograph showing a scene of urban destruction. In the foreground, a person is sitting on the ground amidst a large pile of rubble, including broken concrete blocks and debris. To the left, two other people are standing and looking towards the center. The background is filled with more rubble and the skeletal remains of buildings, with some intact structures visible in the distance under a dark sky.

Amal Habib

Est une journaliste palestinienne originaire de la bande de Gaza. Elle documente la vie quotidienne des Palestiniens sous siège à Gaza à travers ses écrits et ses vidéos. Son travail a été publié dans de nombreux médias locaux et arabes depuis le début du conflit.

Deux jours et nous serons de retour!

Amal Habib

Comment vingt tentes peuvent-elles disparaître ? Comment peut-on enterrer quelqu'un vivant ? Je vous écris alors que cette question me martèle l'esprit. Je documente mon témoignage après un an de génocide à Gaza, et soudain, le bandeau rouge d'urgence apparaît à l'écran, sautant devant mes yeux. C'est une mort sans sang, sans corps, sans cri. Pourquoi ce rouge ? « Ils se sont évaporés ! »

Le bureau d'information gouvernemental confirme dans un nouveau bandeau : « 22 martyrs n'ont pas encore été transportés à l'hôpital après le massacre d'Al-Mawasi à Khan Younès, leurs corps ont fondu et disparu à cause des bombes géantes utilisées par l'occupant pour les tuer. »

La nouvelle est terminée. L'urgence a disparu. Ils ont tous disparu, évaporés. Je vous écris pour que nous ne nous évaporions pas, pour que l'histoire ne disparaisse pas, pour que nous ne devenions pas une simple urgence sans sang !

Nous sommes les témoins d'une guerre sans précédent, une guerre qui efface des familles entières des registres civils dès le premier jour de l'agression, effaçant également des quartiers entiers. Une force de feu qui nous brûle d'une manière inédite. Un siège, une famine, et permettez-moi de m'arrêter un instant sur ce dernier point, en commençant par la faim dans le nord de Gaza.

Je n'ai jamais écrit en ayant faim, je n'ai jamais travaillé en ayant faim. Je veux un morceau de pain et une tasse de thé chaud, je veux une tasse de café et un carré de chocolat que j'aime, je veux une assiette de salade, une nourriture visuelle pour mon cœur et mon estomac. La faim me ronge, elle paraît sur mes traits : je vis la famine pour la première fois!

Au village Koweït, au sud de la ville de Gaza, où la vraie signification de la famine se manifeste. Des centaines de victimes attendent un sac de farine dans la chaleur étouffante...Le feu et la poudre, l'occupation israélienne impose une guerre de la faim pour atteindre un record dans la guerre d'extermination !

L'attente dure une journée entière, espérant qu'un convoi d'aide passe, chargé de farine pour préparer un morceau de pain, et en espérant également que ce convoi ne soit pas touché par les obus d'artillerie, empêchant ainsi l'aide d'atteindre ceux qui sont restés dans le nord de Gaza et ont refusé de se déplacer vers le sud.

Je m'apprêtais à me rendre là-bas pour capturer une scène et partager avec le monde les détails de la famine qui a poussé toutes les couches de la société à converger vers le village Koweït. Puis j'ai entendu parler de la nouvelle du massacre qui a fauché des centaines de martyrs... Mon mari est là-bas !

Je me suis dirigée vers l'hôpital Al-Shifa plutôt que vers le rond-point. J'ai commencé par les morgues, cherchant mon mari parmi les corps non identifiés. Il était parti ce matin vers le rond-point pour réaliser le rêve de nos enfants d'avoir un

morceau de pain. Ils lui avaient dit : « Nous ne voulons plus manger du fourrage ou de l'orge, nous voulons du pain qui soit comestible ! »

J'écris à propos des rêves de mes enfants, de ce morceau de pain, de notre douleur et de notre faim. Est-ce que quelqu'un nous entend ? Est-ce que quelqu'un peut imaginer qu'il en viendrait à remercier les animaux de Gaza parce qu'ils ont partagé leur nourriture avec eux, comme je l'ai fait ?

Je n'ai pas pu joindre son téléphone. Il n'avait pas de papiers d'identité. Nous avons perdu nos documents officiels lors du bombardement de notre maison au début de la guerre. Un homme cri dans un coin de la salle de réception : « Les corps non identifiés sont dans les morgues. »

Je ne l'ai pas trouvé. Un des employés m'a dit que chaque inconnu avait été identifié par un membre de sa famille et qu'il était désormais connu. J'ai essuyé mes larmes et remercié Dieu pour eux, ils pourront enterrer les leurs, leur faire leurs adieux, trouver un endroit pour une tombe temporaire. J'ai murmuré une prière et je suis partie à la recherche parmi les blessés.

Les blessés s'étaient par terre dans la salle d'accueil des urgences, ils saignent, ils crient de douleur : des membres amputés, des éclats d'obus qui ont pénétré leurs corps, des cicatrices distribuées de manière aléatoire. Ma mémoire enregistre la scène, et mes yeux documentent.

Je n'ai pas perdu mon mari. Il est revenu du rond-point après avoir aidé les blessés à trouver une charrette tirée par un

âne pour les conduire à l'hôpital Al-Shifa. Je ne l'ai pas perdu, mais j'ai perdu la capacité de marcher pendant deux jours après m'être tordu la cheville en courant pour le chercher parmi les martyrs !

Malgré toute cette scène surréaliste, mon petit Bassil (trois ans et demi) a déclenché une alerte générale lors des funérailles de mon cousin, tombé lors du massacre de la farine. Ils portent le martyr sur leurs épaules, le déposent devant sa mère, ses cinq enfants se serrent autour du linceul blanc. Ce chagrin est interrompu par les cris de Bassil. Il frappe la porte du pied : « Où est la farine ? Papa, je veux du pain. »

Il est difficile pour l'un d'entre vous de ressentir ce que j'écris sans avoir expérimenté la sensation de la faim. La faim te fait souffrir, te fait ressentir l'humiliation, l'impuissance, la trahison !

Comment puis-je vous décrire l'expression du visage de mon enfant quand nous avons reçu un poulet en août dernier après des mois de privation et de restrictions ? Ce poulet de deux kilos nous est parvenu après que l'occupation a permis l'entrée de cinq camions dans le nord de Gaza. Mon fils s'est assis à côté du poulet, l'a observé, l'a découvert, a demandé: « Où sont ses bras ? Maintenant, elle va se réveiller, elle va voler ? Je l'aimais avant la guerre, non ? »

Ne vous ai-je pas dit que nous avalons notre amertume avant et après chaque repas ?

Nous trahirions notre devoir de journaliste si nous ne racontions pas ce qui se passe, si nous n'écrivions plus, si nous

cessions de documenter. En tant que journalistes, nous vivons une expérience unique : nous sommes devenus des histoires, des témoins, des victimes. L'un de nous porte un casque sur lequel est inscrit "PRESS", tandis qu'un autre se demande : « À quoi sert le casque si l'occupation arrache la tête, comme elle l'a fait à notre collègue, le martyr Ismail Al-Ghoul ? »

Je fais partie de l'histoire : un sac de déplacement sur mon dos, ma petite fille Maha qui s'accroche à ma tenue, les obus au-dessus de ma tête, mon téléphone dans ma poche, que j'essaie de stabiliser entre mes mains. Je dois transmettre l'image, tout en démystifiant le récit de l'occupant qui nous a soudainement pris par surprise en envahissant le quartier de Shujaiya à l'est de Gaza pour la troisième fois, sans aucun avertissement préalable. Comme l'a prétendu leur propagande, je devais aussi préserver mon état d'esprit, rassurer mes enfants que nous allions nous en sortir, tout en réfléchissant à un lieu de refuge. Où aller ? « Où allons-nous? ». Ce troisième exil a été le plus difficile : les obus pleuvaient autour de nous, au-dessus de nous, nous fuyions la mort pour en rencontrer une autre. Je criais les noms de mes enfants, un par un, nous courions, nous pleurons. Ce n'était pas facile pour mon cœur de mère de filmer ma fille aînée en train de se retourner en criant : « Où est papa ? » Mais je l'ai fait, je sentais que c'était mon devoir. C'est ma mission.

C'était une scène échappée de la « Al Taghrebah Al Felastenyah »²¹. J'entendais la voix des héros des drames arabes,

²¹ Al-Taghreba al-Falasteniya (التغريبة الفلسطينية) est une série télévisée dramatique historique syrienne qui dépeint l'exode palestinien (Nakba) de 1948 et le déplacement et les luttes subséquents des Palestiniens.

leur accent, les cris du chef « Abu Saleh », « Deux jours et nous reviendrons ». Je ne savais pas comment j'avais pu faire tout cela. Comment ai-je pu ?

Le lendemain, j'ai publié les images capturées à la fois par mes yeux et mon cœur. J'essuyais mes larmes, mais qui essuiera notre douleur ?

Je me suis assise dans une salle d'Internet à l'ouest de la ville, bondée de journalistes qui tentaient de télécharger et d'envoyer leurs reportages pour diffusion. Si vous avez eu la chance de capter un faible signal, vous êtes chanceux.

Et je suis chanceuse, non pas parce que j'avais réussi à télécharger mon reportage sur les plateformes, mais parce que j'avais acquis de nouvelles compétences, en plus de l'écriture et du journalisme. Je me vantais de savoir préparer du bois et le couper avec une grande scie, et allumer le feu. Cuisiner sur le feu ne me prenait pas beaucoup de temps, mais cela me coûtait ma santé. J'aspirais l'air dans mes poumons avec la fumée noire parce que je brûlais de la mousse, du nylon et des vêtements. Après la pénurie de bois, j'ai brûlé tout ce que je pouvais. Cette guerre a aussi brûlé nos cœurs ! Parfois, je me retrouve dans la file d'attente pour l'eau, remplissant un réservoir noir laissé dans un coin du débarras où je vis, et parfois, je frotte les vêtements à la main. Tout est devenu manuel ici. Le temps des machines automatiques nous a quitté !

Cette vie ne nous ressemble pas. Je me retrouve à grimper sur une charrette tirée par un âne pour me rendre à mon bureau en ville. Peu importe que mon moyen de transport soit

un âne ou une voiture, l'important est que le message soit transmis. Je continue dans cette voie que Depuis mon plus jeune âge, je savais ce que je voulais faire. Je me tenais devant le miroir, parlant à mon reflet avec un peigne à la main comme s'il s'agissait d'un microphone, imitant Leila Odeh et Shireen Abu Akleh. J'attendais le jour où je pourrais porter la douleur de mon pays sur mes épaules, et aujourd'hui, je porte à la fois cette douleur et mon pays. Je transmets la vérité, comme nous l'avait recommandé Shireen, pour que l'histoire soit claire et complète devant vous.

Mon inquiétude est mise de côté, ignorée par le monde. Je suis une mère déplacée et une journaliste. Je dois préserver mon énergie mentale, (mes enfants), mon équilibre, mon travail, ma mission, et mon identité...

On a pris des photos de moi en train de faire mes adieux à des proches, alors que je me jetais sur les corps sans vie : Sham, Jamal, et Rania. Les petits enfants de mon oncle et les amis de mes enfants, ils nous ont quitté, avec leurs visages innocents et leurs yeux brillants, sont partis d'un coup. Pourquoi les ont-ils tués ? Pourquoi dois-je dire à mes enfants qu'ils ne joueront plus jamais avec eux, qu'ils sont partis dans un autre monde, sans guerre, sans bombes, ni obus ?

Le cœur des journalistes palestiniens s'est brisé à plusieurs reprises pendant cette guerre. L'occupation n'a pas seulement détruit notre ville, elle a tenté de rayer notre mémoire, notre histoire. Chaque partie de Gaza fait partie de nous, elle représente notre identité, nos racines, notre origine.

En marchant dans les rues de cette ville côtière, et tu te sens perdue tu te demandes où suis-je ? C'était l'un des sentiments les plus dure que j'aie jamais ressentis en tant que journaliste pendant mes reportages sur cette guerre. Jamais je n'aurais imaginé que je pourrais un jour « me perdre » dans les rues de Gaza.

Les traits de la ville ont changé, tout est en ruines, nous sommes entourés de débris. J'ai essayé de maintenir mon énergie mentale pendant cette guerre d'extermination, croyant en la justice de notre cause, en notre droit à l'autodétermination, à la liberté, mais la mort est partout !

Les histoires de corps déchiquetés, d'êtres humains réduits à des sacs remplis de kilogrammes de restes humains, chaque sac de 70 kilos correspondant à un corps²². Nous sommes à l'ère des poids. En tant que journaliste, avez-vous déjà rencontré cette norme ? Avez-vous déjà vu un sac en attente d'être pesé ? Avez-vous pris une photo d'une mère cherchant un poids plus léger, disant que son fils était frêle et que ce poids est trop ? Elle veut récupérer les restes de son fils sans surplus. Impossible de cesser de couvrir ces événements. Nous devons écrire, documenter, passer d'une histoire à l'autre, d'une branche à l'autre. Grâce à Dieu, la mission de trouver un endroit où accrocher une perfusion pour un enfant blessé à l'hôpital Al-Ahli au centre de Gaza est terminée.

²² L'impact dévastateur des bombardements israéliens à Gaza laisse souvent des corps humains fragmentés et méconnaissables. Dans ces cas tragiques, les professionnels de la santé sont obligés de collecter les restes et de présenter aux familles en deuil des sacs contenant les dépouilles de leurs proches, identifiés uniquement par leur poids (70 kg un cadavre !). Cette pratique macabre souligne la réalité brutale de la guerre et l'impact déshumanisant de la violence aveugle infligée aux civils palestiniens.

Ici, il n'y a pas de moyens d'échappatoire. Être blessé signifie mourir lentement. C'est une méthode délibérée de l'occupant israélien, qui vise les hôpitaux et le système de santé dans le nord de Gaza. Il n'y a ni médicaments ni lits ici. Même les équipes médicales ont été forcées de fuir vers le sud, certains ont été emprisonnés, et beaucoup sont tombés en martyrs, victimes d'une stratégie systématique d'élimination directe.

Les traitements sont suspendus à des arbres, et les familles des enfants blessés s'accrochent à l'espoir de guérison. Plus de 100 000 blessés souffrent depuis octobre.

Cela fait deux mois que je capte et note les détails et les scènes de l'hôpital Al-Ahli à Gaza, en particulier après avoir fait une attaque cérébrale mineure.

Le sang s'est-il figé dans mes veines ? Mes jambes ne me portent plus. Le fardeau est trop lourd, mes enfants pleurent. Je me suis retrouvée allongée à l'arrière d'un « touk-touk » sur un chemin accidenté, au milieu des ruines de maisons. Une petite voix murmure : « Amal, ne perds pas connaissance ! »

Nous sommes arrivés à Al-Ahli. Trouver un lit dans ces circonstances est impossible. La scène était la suivante : des corps martyrs portés, des blessés levés, des perfusions insérées dans des veines, et de nombreuses questions du médecin sur l'origine de la douleur, sur le moment où mes mains et mon visage ont commencé à s'engourdir. Est-ce que je pouvais sentir mes pieds ? Puis, des questions étranges : « Ressentez-vous de l'anxiété ? Avez-vous

été soumise à de fortes pressions ? Avez-vous connu une grande tristesse ? »

J'ai essayé de regarder le médecin dans les yeux, j'ai ouvert grand les yeux pour être sûre que c'était à moi qu'il s'adressait. Je lui ai répondu : « Je suis Amal, journaliste de Gaza, est-ce que cela suffit comme réponse ou voulez-vous plus de détails ? » Je laisse le clavier. Mes petites, Maryam et Maha, m'appellent, elles veulent que je les rejoigne immédiatement. Que font-elles ici ? Avec les débris de leur chambre, elles ont construit une muraille pour leur ville de jouets, essayant de tirer la vie des griffes de la mort !

Voici Gaza, une ville que personne ne comprendra vraiment. Nous ne cesserons jamais d'écrire sur Gaza, ses victimes, son amour, sa guerre, et la voix de la vie qui persiste.

Ce n'est pas seulement une ville, c'est la Mère des villes qui vit en nous et où nous vivons. Pendant la guerre, Gaza fait ses adieux à ses enfants, c'est ainsi qu'elle survit, c'est ainsi qu'elle meurt. Puis vient la mère du martyr, souriante, portant le corps de son enfant sur ses épaules, souriant et pleurant à la fois, disant devant les caméras : « Ô Allah, récompense-moi dans mon épreuve et remplace-la par ce qui est meilleur », proclamant ainsi la raison d'être de la résistance Le journalisme, dans sa définition classique, n'est-il pas une forme de résistance ?



De retour de la mort

□ Mohammad al-Sawaf



Mohammad al-Sawaf

Est un réalisateur et journaliste palestinien originaire de la bande de Gaza.

De retour de la mort

Mohammad al-Sawaf

Tout nous semble familier en Palestine, particulièrement dans la bande de Gaza. Nous subissons les difficultés comme nous portons notre peau. Nous nous sommes habitués à la succession de l'occupation, le déplacement, la répression, le blocus et les guerres font partie de notre quotidien. Nous connaissons ce chemin long et parsemé d'épines ; nous savons comment avancer malgré tout. Mais la guerre d'extermination qu'Israël a déclenchée en octobre 2023, et qui ne semble pas vouloir s'arrêter jusqu'au moment où j'écris ces lignes, n'est familière pour aucun habitant de Gaza, quelle que soit sa profession ou sa vie. Cette guerre a déformé le visage des choses, a dépouillé les gens de leur capacité à se réadapter, les séparant de leurs habitudes, et transformant chaque instant en une survie temporaire. En tant que journaliste et cinéaste, je me suis retrouvé étranger à mes propres tâches, comme si les outils et les plans que nous connaissions ont perdu le fil des événements avec la continuité de cette enfer. Cette guerre n'a pas seulement modifié notre manière de travailler, elle a aussi bouleversé notre vie, notre comportement, et tous les détails de notre quotidien à Gaza.

En étant journaliste et cinéaste, j'ai passé toute ma vie dans la bande de Gaza, où les récits de la Nakba (la Catastrophe) et de la Naksa (la Défaite) font partie de l'histoire de ma famille et de leur expérience personnelle. J'ai assisté à la première Intifada quand j'étais encore enfant, j'ai vécu la

seconde au début de ma jeunesse, et depuis, les guerres sont devenues une partie essentielle et récurrente de notre existence.

J'ai commencé dans le cinéma en 2009, après avoir travaillé dans le journalisme écrit. Ces guerres successives fournissaient la matière première de nos films ; nous vivions la même souffrance que le peuple, ce qui nous permettait de transmettre leurs histoires et leurs expériences de manière authentique et réaliste.

En 2017, j'ai fondé Alif Multimedia, une société de production spécialisée dans les documentaires, avec une équipe d'amis et de collègues passionnés par la réalisation de films.

À chaque guerre contre Gaza, nous savons que des jours éprouvants nous attendent ; c'est pourquoi nous mettons en place un plan dès le début des agressions. Nous ne gardons pas nos équipements de tournage essentiels au bureau de la société ; nous les distribuons entre les membres de l'équipe – caméras, objectifs et équipements audio – pour deux raisons : d'abord, par peur que la société soit ciblée, ainsi nous préservons le matériel de base pour continuer à travailler et documenter les événements ; ensuite, parce que filmer la guerre et ses récits exige d'être toujours prêts, avec la caméra à portée de main ou dans la voiture, pour démarrer l'enregistrement immédiatement. Pas de place pour l'attente ou les préparatifs.

Nous répartissons les caméras entre les cameramen pour qu'en cas d'interruption d'un membre de l'équipe, l'autre caméra reste opérationnelle.

Derrière chaque personne, un film

En tant que cinéastes, nous ne sommes pas forcément attirés par ce qui intéresse les journalistes, qui couvrent un événement pour passer au suivant. La première consigne de notre équipe est que nous ne nous contentons pas de couvrir les nouvelles ; ce qui intéresse les journalistes n'est pas nécessairement ce qui nous attire. Nous nous concentrons sur les coulisses de l'événement : par exemple, lors d'un bombardement, notre histoire peut se focaliser sur un sauveteur des services de secours, un enfant qui observe de loin, ou une femme à la recherche de quelque chose. La couverture ne s'achève pas avec la fin de l'événement ; nous poursuivons l'histoire au-delà de l'événement. Nous croyons que derrière chaque personne se cache une histoire, une idée de film, et nous devons la suivre, observer ses détails pour compléter le tournage plus tard. C'était notre promesse durant cette guerre... mais elle s'est révélée plus vaste que ce que nous imaginions.

Certains membres de l'équipe ont proposé, lors de la première semaine de la guerre, d'évacuer notre entreprise - cette fois-ci - de tout son équipement. Cependant, j'ai estimé que si je faisais cela, je propagerai la peur parmi l'équipe. Nous avons donc convenu de rester sur notre ancien mode de fonctionnement, en ne prenant que les caméras, auxquelles nous avons ajouté un appareil de montage principal. Par coïncidence, le bâtiment où se trouve notre entreprise et des parties du quartier de Rimal ont été bombardés cette nuit-là... Il a été totalement détruit.

Dieu merci, nous avons survécu et l'appareil de montage a également survécu. En effet, il nous arrivait, moi et certains membres de l'équipe, de passer la nuit au bureau si nous étions en retard pour la documentation ou si nous avions un travail nocturne. Quant à nos familles, elles ont à compter sur Dieu ! C'est le prix à payer pour ceux qui travaillent dans notre secteur et notre pays.

Malheureusement, la famille est toujours victime, et le fardeau repose sur ma femme et certains de mes frères qui m'aident à assurer la sécurité de ma famille. J'ai la chance, comme beaucoup d'habitants de Gaza, de vivre dans un petit immeuble avec ma famille ; mon père, ma mère et mes frères y habitent (nous le partageons) comme les membres de notre équipe.

Maison et lieu de travail

Après le bombardement du bureau, notre préoccupation n'était pas tant ce qui s'était passé, mais comment trouver un nouveau lieu de travail, surtout avec les coupures de courant à Gaza. Je n'ai pas trouvé de meilleur choix que mon appartement, où je pouvais contrôler les conditions. Heureusement, je l'avais déjà équipé de panneaux solaires et de batteries, en raison des problèmes d'électricité qui persistent à Gaza depuis des années. Ainsi, mon appartement est devenu notre nouveau bureau ; nous commençons notre journée là-bas et y revenons après le travail, où nous planifions et coordonnons nos prochaines étapes.

Sur le terrain, nous étions seulement cinq : moi, Salah et Ibrahim (deux cameramen), Ahmed Al-Chayah (monteur), et

Marwan (technicien du son et cameraman au besoin). J'ai également pris la caméra et j'ai dû filmer ; les événements et les histoires n'attendent pas.

Nous avons commencé à récupérer du matériel par l'intermédiaire des bureaux d'amis qui étaient restés intacts et des points d'accès Internet à Gaza, avant que le service ne soit interrompu, rendant la tâche plus difficile.

Ma famille était relativement compréhensive vis-à-vis de mes allées et venues ; mon père, un journaliste chevronné, connaît bien l'importance de ce métier et a inculqué ses valeurs et son éthique dans notre éducation. Certains de mes frères travaillent également dans le même domaine, mais certains d'entre eux s'inquiétaient des conséquences de nos déplacements sur notre sécurité, craignant que nous devenions des cibles en raison de notre statut de journalistes.

Pendant ce temps, certains membres de l'équipe, la plupart en fait, ont décidé de se déplacer de Gaza vers le sud, bien qu'il n'y ait nulle part de véritable sécurité. La seule chose sur laquelle nous étions d'accord, c'était de continuer notre mission partout et en toutes circonstances.

Laisse ta caméra enregistrer !

Dans cette guerre, notre approche était que chaque individu représente une histoire en soi et est susceptible de devenir un film ; il n'y avait pas de place pour la préparation, la recherche ou l'écriture de scénarios, et toutes les exigences préalables à la production. Tout ce que tu as à faire, c'est de prendre ta caméra et de descendre sur le terrain, car le

sujet de ton film se trouve sur ton chemin. L'essentiel est de laisser ta caméra enregistrer et de capturer tout, essaie de ne pas intervenir, suis simplement les événements et ton film se formera ; dans de telles situations difficiles, rapides et instables, il n'y a pas de temps pour le luxe de la préparation. Avant de quitter ton histoire, sache où elle va et essaie d'établir un contact, car nous pourrions y revenir.

La nuit, je commence à rassembler le matériel, et les premiers fils d'histoire des films commencent à prendre forme. Voici une histoire à suivre, et celle-là est terminée. Nous avons découvert que les films bruts sont les plus puissants et impactantes. Suis simplement ton histoire, tisse ses fils, et filme ses héros, et tu auras besoin de peu de montage pour réaliser un film documentaire brut.

L'un de nos films, "Mission de sauvetage à Gaza", a été tourné en une seule journée et a suffi à réaliser un court-métrage de 25 minutes. Le film a remporté plusieurs prix dans les domaines du journalisme et du cinéma, notamment le prix Edward R. Murrow décerné par le Overseas Press Club of America (OPC), le prix de la Royal Television Society pour le journalisme télévisé 2024 au Royaume-Uni, ainsi que la médaille d'or au Festival de cinéma de New York 2024. Il a également reçu le prix "Hans Peter : le monde à la croisée des chemins", et continue d'être candidat à d'autres récompenses.

Ensuite, vient l'occasion de développer tes films en suivant les histoires et en leur donnant plus de profondeur ; nos histoires évoluent avec le cours de la guerre, et personne ici dans la bande de Gaza ne s'est épargné d'un bouleverse-

ment de sa vie. Nous continuons à suivre de nombreuses histoires et à les développer pour en faire des films.

Notre méthode de tournage a peut-être attiré l'attention ; elle ne nécessite pas de scénario préalable, les histoires et l'accélération des événements de la guerre tracent le fil de la narration et t'incitent à les suivre avec passion.

Il est important d'être patient et calme et de bien comprendre ce que tu fais ; tu réalises un film documentaire, pas simplement un flash info pour les salles de rédaction. Garde ton histoire simple et évite les détails superflus, et tu atteindras l'objectif que tu vises. Le réalisateur de documentaires cherche à capturer l'authenticité et à observer les détails, tout en veillant à ce que nos personnages ignorent la présence de la caméra. En réalité, nos histoires n'avaient pas le temps de prêter attention à nous ; les événements étaient plus grands que tout le monde. Les émotions et les réactions dépassaient la présence de la caméra, car les événements étaient d'une importance capitale.

Nous n'avons pas pu rester longtemps dans mon appartement après la destruction de notre bureau ; les événements dans le quartier de Sheikh Ajlin et la zone de Tel al-Hawa au sud-ouest de la ville ont rapidement évolué, le bombardement s'est intensifié et les gens ont commencé à évacuer leurs maisons. Nous avons donc décidé de fuir, n'ayant plus de bureau, et les familles se sont dispersées dans les maisons de leurs proches.

Nos voitures sont devenues nos bureaux, nous travaillons à partir d'elles et nous nous déplaçons avec elles, et notre

point de rencontre est l'hôpital Al-Shifa, à l'ouest de la ville, où nous planifions notre journée et répartissons nos rôles selon notre plan. C'était un plan flexible ; nous convenions d'un sujet à suivre, pendant qu'une équipe partait couvrir les événements, trouvant son histoire à développer plus tard ensemble.

Nous avons déplacé l'appareil de montage au bureau de nos collègues, l'utilisant pour copier et affiner les matériaux. Cependant, le montage ne pouvait plus se faire à Gaza, faute de temps et de moyens. Avec difficulté, nous réussissions à transmettre notre matériel et à convenir avec nos collègues ou partenaires que le montage serait envoyé hors de Gaza pour le suivi. Nous établissions les grandes lignes, construisions les histoires par téléphone ou Internet, et partageons notre écran de montage via un logiciel de communication, tout en effectuant des modifications et des montages sous les bombardements.

Certaines personnes pourraient penser que cela représente une pression énorme, ce qui est vrai, mais cela nous donnait le sentiment de ne pas être assis là, les bras croisés, en attendant de mourir sous un missile. Cela cultivait en nous un sentiment d'action, en transmettant un récit authentique face à la propagande israélienne pleine de mensonges. J'ai pris conscience de l'importance de mon travail de manière plus aiguë lorsque j'ai été blessé et que j'ai dû m'arrêter un moment.

Les réunions d'équipe en personne n'ont pas duré longtemps ; rapidement, l'occupation a divisé la bande en deux, nord et sud, et nous ne pouvions plus nous réunir que par

téléphone. Le fait que la plupart de l'équipe soit partie vers le sud a peut-être été bénéfique pour le travail ; chaque membre de l'équipe connaissait son rôle. Nous avons investi en nous-mêmes pendant des années, et l'équipe n'avait pas besoin de beaucoup d'orientation pour la documentation. L'image est devenue plus complète et claire, au nord et au sud, et nous avons réalisé des films qui mêlent les deux facettes de la tragédie.

La première blessure !

Marwan et moi avons continué à couvrir les événements dans le nord, tandis que le reste de l'équipe est resté au sud. Nous avons pu gérer la situation jusqu'à ce que la tragédie s'aggrave. Un jour, je me suis senti coupable envers ma famille, qui avait été déplacée chez mon grand-père. J'ai donc décidé de rentrer chez moi plus tôt pour passer du temps avec ma mère, mon père et mes frères. J'ai aussi emmené ma femme et mes enfants de leur lieu de refuge chez le grand-père maternel.

Mais je n'ai pas pu rester longtemps avec eux. J'étais assis avec mes enfants, Karim et Amir, devant la maison de mon grand-père, en train de discuter avec mes cousins, lorsque soudain plusieurs bombes israéliennes sont tombées sur la maison de nos voisins. Les débris sont tombés sur nous, et j'ai été blessé, tandis que mes enfants ont eu des blessures légères, mais qui leur ont laissé un impact psychologique considérable. Mon frère Ahmed a eu une fracture à la cuisse, et plusieurs de nos voisins ont été tués. C'était un massacre dans notre ancien quartier.

J'ai été transporté à l'hôpital Al-Shifa, un lieu où les blessés sont documentés. Parmi ceux qui m'ont accueilli là-bas, il y avait un héros de mes films documentaires, qui a immédiatement essayé de m'obtenir des soins et a présenté ma situation aux médecins pour soigner mes blessures et réaliser des scanners de ma tête. Malgré ma blessure, j'ai documenté ces moments à travers un collègue qui tenait une caméra, car il comprenait ma passion pour la documentation, et nous pourrions utiliser ces images plus tard dans l'un de nos films.

Nous planifions actuellement de produire un nouveau film qui raconte notre expérience, ainsi qu'un ensemble d'histoires que nous avons documentées au cours d'une année de guerre. Ce film représente un défi pour nous et raconte notre histoire personnelle et celle de la guerre à travers les personnages de nos films. Nous espérons que ce projet verra le jour bientôt.

Nous croyons que le Palestinien doit toujours être visible, et nos films sont la mémoire de notre peuple et notre message au monde. Nous devons raconter et diffuser ces récits, afin qu'ils restent témoins pendant des centaines d'années. Nous sommes convaincus que le Palestinien doit être visible même lorsqu'il souffre et est tué, pour que sa voix soit entendue. Et si sa voix ne peut le sauver, elle doit au moins déranger ceux qui regardent ou participent à son assassinat. C'est ainsi que nous voyons nos films ; ce sont nos cris, espérant éveiller les consciences d'un monde silencieux face aux crimes commis en Palestine.

Peu à peu, j'ai commencé à me rétablir de ma blessure, mais

la documentation et le tournage des films ne se sont pas arrêtés. C'est là l'avantage de travailler en équipe, où chacun se comprend et se complète, sans attendre des instructions étape par étape. Nous sommes des cinéastes, et nous comprenons le métier. L'équipe a poursuivi la documentation, et après quelques jours, je suis revenu pour communiquer et planifier notre prochaine étape.

À la mi-novembre 2023, la situation s'est intensifiée et les attaques sont devenues plus violentes dans le nord de la bande de Gaza. Nous avons peur, oui, peur pour nous-mêmes et nos proches. C'est cette peur qui peut paralyser notre travail ; on ne sait jamais quand un missile israélien va frapper, et tes amis et collègues commencent à être frappés par le deuil.

Alors que nous nous dirigeons en voiture pour une mission de documentation pour le film "Mission de sauvetage à Gaza", une frappe a eu lieu près de nous. Nous nous sommes arrêtés immédiatement pour documenter ce qui se passait ; les gens sortaient de la fumée comme des troncs de palmier se mouvant dans les cendres. Nous nous sommes approchés davantage pour saisir la scène, et nous avons découvert que la maison touchée était celle de notre collègue, Fadel Hammami. Nous ne l'avons pas reconnu au début, car la poussière le couvrait entièrement, et il pleurait avec douleur pour les enfants de ses frères.

Nous avons continué à documenter ce qui se passait, y compris les coulisses de ces moments douloureux. Nos collègues étaient témoins de la mort de membres de leur famille, et à ce moment-là, nous pensions que le tour de

nos familles pourrait arriver à tout moment. Nous filmions et pleurions, mais après chaque mission, nous essayions de rassembler nos forces pour continuer. Pour moi, je savais que ce sentiment horrible allait toucher chaque membre de l'équipe, et je ne pouvais pas simplement leur dire : "Continuez à travailler et laissez de côté vos inquiétudes pour vos familles." Non, ce n'était pas possible. La décision était toujours entre leurs mains, mais je disais : "Notre travail est important et la priorité est de se préserver avant tout. Mais si nous ne racontons pas nos histoires maintenant, quand le ferons-nous ?".

Quarante-sept martyrs !

L'immeuble de mon grand-père, où nous nous étions réfugiés, a été frappé par trois missiles dévastateurs. À l'intérieur se trouvaient mon père, ma mère, quatre de mes frères, ma belle-soeur et leurs sept enfants, mon oncle et ses fils, ma tante, et un grand nombre de mes proches. Je dormais dans la chambre que ma cousine avait réservée pour mes parents dans son appartement, jusqu'à ce que je me retrouve, la nuit du 17 novembre 2023, éloigné de la chambre où je dormais, enseveli sous les décombres, entouré de fumée et de flammes. J'étouffais, incapable de bouger, attendant qu'un missile mette fin à tout ou que je m'endorme pour sortir de ce cauchemar. J'ai cru un instant que je rêvais.

Les secouristes sont passés près de moi et ont pensé que j'étais mort ; j'étais inerte, plongé dans mon sang. Dans cette obscurité où la lumière et l'électricité faisaient défaut, sauver les vivants était une priorité, et il semblait que je n'en faisais pas partie. L'immeuble s'est complètement effondré

; les plafonds se sont effondrés les uns sur les autres, les corps étaient déchiquetés, et des incendies faisaient rage. Lorsqu'ils ont découvert que j'étais encore en vie, ils m'ont transporté vers un centre de santé temporaire, où j'ai attendu jusqu'à l'aube, espérant qu'une ambulance arrive pour me conduire dans un hôpital non assiégé par les forces israéliennes. L'hôpital de Shifa était proche, tout comme l'hôpital Al-Ahli (baptiste²³), qui n'était qu'à un kilomètre, mais tous deux étaient encerclés par des tanks et des avions.

Au centre de santé, je commençais à reprendre conscience et à crier de douleur, mais ma voix ne portait pas. J'étais déchiqueté, j'avais besoin d'un puissant analgésique, mais il n'y avait rien de disponible. J'ai entendu des murmures autour de moi : "Celui-ci est mort", "Il rend son dernier souffle." Maha, la fille de mon frère, âgée de douze ans, est morte dans les bras de l'infirmier qui tentait de la sauver. J'ai vu la mort se manifester devant moi, encore et encore, et avec chaque âme qui quittait ce monde, je me sentais de plus en plus déchiré.

Finalement, j'ai été transféré à l'hôpital Al-Awda, au nord de Gaza, sous les bombardements. J'y ai passé un jour et une nuit, et il n'y avait rien à faire ; pas de neurologues ni d'orthopédistes. On m'a donné des analgésiques et quelques solutions, on a suturé mes blessures qui avaient empiré à cause de mes précédentes blessures, et quelques heures plus

²³ L'hôpital arabe Al-Ahli (également connu sous le nom d'hôpital baptiste) est une institution locale qui fournit des soins de santé aux résidents de la bande de Gaza. Il est affilié à l'Église anglicane épiscopale de Jérusalem et est l'un des plus anciens hôpitaux de Gaza. Israël a commis l'un des massacres les plus horribles de la bande de Gaza lorsque ses avions de guerre ont pris pour cible l'hôpital le 17 octobre 2023. Cette attaque a entraîné la mort de plus de 500 Palestiniens, dont la majorité étaient des femmes et des enfants cherchant refuge contre les frappes aériennes israéliennes.

tard, les tanks israéliens se rapprochaient et commençaient à bombarder les environs de l'hôpital.

Malgré ma douleur, tout ce qui me venait à l'esprit était que cela devait être documenté. J'ai attiré l'attention du responsable des médias à l'hôpital, Khaled Al-Halou, un ami, et je lui ai dit : "Enregistre, documente, et envoie tout ce que tu peux. Nous ne devons pas mourir sans image ni voix, nous devons au moins mourir visibles." Je ne sais pas ce qu'il a fait ensuite ; j'étais dans un état lamentable, et tout ce que je voulais, c'était une injection d'analgésique pour soulager ma douleur, mais ce n'était pas suffisant.

Finalement, certains de mes proches sont arrivés en voiture pour me sauver, et nous avons fui l'hôpital quelques heures avant qu'il ne soit bombardé. Les deux médecins qui ont soigné mon cas, le Dr Ahmad Al-Sahar et le Dr Mahmoud Abu Najila, ont été martyrisés, ainsi que certains patients qui n'ont pas pu s'échapper. Mon corps a survécu au bombardement, mais mon âme reste coincée sous les décombres.

Je suis retourné à la maison de mon grand-père, détruite, et je n'avais plus de refuge. Je suis resté dans un petit entrepôt qui avait échappé à la destruction ; j'y suis resté, pris en charge par mon cousin Mohammed qui se préparait à devenir infirmier et le reste de mes frères qui ont survécu. J'ai commencé à reconnaître ceux qui ont été tués et ceux qui sont restés en vie. Quarante-sept martyrs parmi mes proches, dont mon père et ma mère, à côté desquels je dormais, mon frère Mahmoud, mon frère Ahmad, ma belle-soeur, ma cousine Zain et leurs enfants Baraa, Maha et Karam, mon frère Ahmad et ses enfants Omar et Shahd,

mon oncle, les femmes de mes oncles, et les enfants de ma tante. Quarante-sept martyrs !

Je suis resté là où j'étais, souffrant pendant treize jours. Les derniers membres de ma famille ont continué pendant onze jours à fouiller les décombres, récupérant les corps des martyrs pour les enterrer. Ils ont trouvé tout le monde sauf le corps de mon cousin de neuf ans et la moitié du corps de la femme de mon oncle ; ils avaient apparemment été réduits en poussière à cause de l'intensité des bombardements !

Mes frères Marwan et Montasser ont poursuivi le travail de documentation, mais la tragédie qui a brisé mon dos et écrasé mon âme est survenue le 1er décembre 2023. Marwan et Montasser, ainsi que tous ceux qui étaient avec moi, ont été bombardés. Mes autres frères, un infirmier qui nous aidait, ainsi qu'un certain nombre de voisins et d'amis, ont été tués à la porte de l'entrepôt. Je n'ai pas pu comprendre le choc ! Mon corps était incapable de bouger, et je n'ai pas pu aller vérifier par moi-même l'ampleur de la catastrophe. Qu'est-ce que ce bombardement ? La mort nous poursuit à chaque instant !

Cinq jours plus tard, les tanks israéliens sont arrivés à notre emplacement et ont commencé à bombarder notre environnement sans relâche. Ils m'ont porté dans une tentative désespérée de fuir, et nous avons miraculeusement réussi à atteindre une maison à l'ouest de Gaza, croyant qu'elle serait sécurisée. Mais, après seulement quelques heures, nous nous sommes de nouveau retrouvés entourés de tanks ; ils avaient encerclé la région et en avaient fait une base militaire, bombardant et incendiant les maisons autour de nous.

Chaque moment augmentait la douleur ; c'était comme si la mort refusait de partir et continuait à nous poursuivre où que nous allions.

Vingt jours dans l'enfer !

Nous avons vécu environ 20 jours qui semblaient durer 20 ans dans l'enfer. Nous attendions la mort à chaque instant, jusqu'à ce que nous en soyons certains ; les gens mourraient dans la rue voisine, les tanks stationnaient devant la maison, démolissaient notre mur, envahissaient les magasins, tandis que les avions "Cobra" et "Apache" survolaient notre maison, et les balles traversaient les murs. Ensuite, les soldats commençaient à marcher dans nos couloirs, et moi, cloué au lit, incapable de bouger, même pour aller aux toilettes, alors que mes analgésiques étaient épuisés.

Nous étions convaincus d'être coincé ciblé, mais notre prière était d'être enterrés avec dignité, loin des flammes qui pourraient nous consumer, des chiens qui pourraient nous dévorer, ou des forces de la nature. Notre amie journaliste, Ola Atta Allah, habitait une maison près de chez nous ; ils ont brûlé sa maison et l'ont exécutée, elle, ses frères et les enfants de ses frères.

L'eau commençait à manquer, alors les jeunes la faisaient couler d'une ouverture créée par un obus dans le plafond lorsque la pluie tombait. Certains surveillaient la rue, espérant attraper un poulet ou un canard qui se serait échappé, essayant de les attirer pour qu'ils entrent par la porte, afin de les attraper et d'avoir un festin. Et si nous étions découverts, c'était notre exécution.

Nous passions nos jours et nos nuits, les mains sur le cœur, priant pendant des heures. Les jeunes étaient fatigués. Ils ont décidé de jouer aux cartes en entendant les obus ; si l'un d'eux s'emballait et élevait la voix, nos cœurs tombaient à nos pieds, attendant notre destin. Il était pénible de mourir de cette manière, même nos familles ne savaient rien de nous ; les communications étaient coupées, et les batteries des téléphones étaient épuisées.

Dans cette confusion, il y avait une chose qui m'occupait l'esprit : ce qui se passait méritait d'être documenté, de devenir un film, d'être conservé dans la mémoire, mais j'étais paralysé, dépourvu de tout téléphone pour filmer. Pendant le siège, j'ai commencé à me sentir mieux et à pouvoir bouger, et lorsque notre appartement a été frappé par des obus d'artillerie, nous avons décidé de fuir. La mort en fuyant est préférable à attendre la mort par le feu, le bombardement ou l'exécution par balles.

Je me suis appuyé sur l'épaule de mon frère, qui essayait de m'empêcher de tomber, craignant de regarder derrière nous ou au-dessus de nous pour voir un obus de tank ou une roquette d'avion nous frapper. Et enfin, nous avons réussi à atteindre un endroit plus sûr.

Pendant ce temps, le reste de l'équipe continuait la documentation et la réalisation de nos films. Nous n'avons pas cessé, même si j'étais isolé d'eux !

Enfin, j'ai retrouvé ma femme et mes enfants après leur épreuve de déplacement, et petit à petit, ma santé a commencé à s'améliorer. Après deux mois d'isolement, j'ai repris

contact avec mon équipe dans le sud du territoire, et alors que je souffrais de mes blessures dans le nord, j'ai appris que Marwan avait été tué. Cependant, j'ai reçu la nouvelle que nos films avaient remporté des prix, ce qui a ravivé un peu d'espoir en moi au milieu de cette obscurité.

Une nouvelle équipe

En avril, j'ai repris la documentation et la réalisation de mes films (après avoir commencé à me déplacer par moi-même), après avoir formé une équipe dans le nord avec d'anciens collègues qui avaient choisi de faire une pause pendant la guerre, mais après que cela a duré, ils ont décidé de revenir. Ainsi, nous sommes revenus, et nous avons désormais deux équipes : une dans le sud et une autre dans le nord.

Quant à notre membre d'équipe Salah Al-Hou, il a pu quitter Gaza à la fin avril ; nous avons convenu qu'il préparerait un studio de montage pour que nous puissions monter nos films nous-mêmes en dehors de la bande, et nous partagerions l'écran de montage via l'un des programmes de réunion, en travaillant à distance sur nos films.

J'ai toujours été soucieux de choisir mon équipe avec soin ; la compétence seule ne suffit pas si elle n'est pas accompagnée de passion. Nous devons voir dans notre travail une vie, un art et une addiction, et cela nous aide à continuer en période de crise. Ce qui a renforcé notre succès, c'est que nous ne nous sommes pas limités à une simple relation professionnelle ; plus la relation entre les membres de l'équipe est forte, meilleurs sont les résultats. Cette guerre d'extermination m'a prouvé que la cohésion est la clé. Nous n'avons


jamais cessé de travailler, et si l'un d'entre nous rencontrait des difficultés, les autres continuaient à travailler.

Nous continuons encore aujourd'hui à documenter nos histoires sur l'extermination, et bien que le poids des responsabilités pèse lourd sur nos épaules, mes journées commencent toujours par la recherche de nourriture pour ma famille, ce qui est un véritable défi pendant la famine ! Je m'efforce d'allumer du bois, je cherche un physiothérapeute pour soulager mes douleurs, et je me déplace d'un endroit à l'autre chaque fois que les tanks s'approchent de notre lieu de résidence. En dépit de tout cela, je continue à documenter nos histoires, essayant de trouver le temps de capturer les moments qui reflètent notre triste réalité.

Ce qui s'est passé ne doit pas être oublié avec le temps, il doit être conservé dans la mémoire des générations et vu par le monde génération après génération. Le meilleur moyen de documenter notre mémoire est nos films, qui raconteront le crime de notre extermination pour être vus même après mille ans, comme si c'était aujourd'hui, et préserver la mémoire des victimes, afin que le criminel soit désigné même après cent ans. Si l'injustice et l'hypocrisie dominent le monde en ces jours, peut-être qu'une nouvelle génération, frappée par la conscience, jugera le criminel israélien et redonnera aux martyrs une partie de leur dignité.



**Le photographe
de presse
en Palestine...
un œil qui ne
s'éteint pas**

 Mu'ath Amarneh



Mu'ath Amarneh

est un photojournaliste palestinien originaire de Cisjordanie et travaillant pour plusieurs agences de presse. Né en 1987 dans le camp de réfugiés de Deheishe, au sud-est de Bethléem, il a perdu son œil gauche le 15 novembre 2019 après avoir été directement touché par des soldats israéliens alors qu'il documentait des affrontements avec l'armée israélienne dans la ville de Suruh, dans le sud de la Cisjordanie occupée. Le 16 octobre 2013, Mu'ath a été arrêté en raison de ses activités journalistiques et est resté en détention administrative pendant neuf mois.

Le photographe de presse en Palestine... un œil qui ne s'éteint pas

Mu'ath Amarneh

Je suis Muath Al-Amarneh, photographe de presse palestinien. Ma présence et mon travail a dérangé l'occupation, qui a visé mes yeux. L'un d'eux s'est éteint, il ne me reste plus que l'autre. Ma femme et mes trois enfants, Maisa, Ibrahim et Basel, sont avec moi. J'ai 37 ans et je vis dans le camp de réfugiés²⁴ de Dheisheh, au sud de Bethléem ; nous sommes des déplacés du village de Ras Abu Ammar, à l'ouest de Jérusalem.

La vie d'un journaliste palestinien est marquée par de nombreux moments décisifs. Sa présence et son travail quotidien, dans un contexte de ciblage constant par l'occupation, d'expansion des colonies et d'agressivité croissante des colons, constituent en soi une contradiction insupportable, une forme d'aventure qui, souvent, frôle le risque de perdre la vie (dans mon cas, c'était un œil). Mais je vais commencer par mon moment décisif, à la fois dans ma carrière professionnelle et personnelle, car ils s'entremêlent, dans de nombreux sens, dans la vie d'un journaliste palestinien, tant qu'il

²⁴ Le camp de Dheisheh a été créé en 1949 pour offrir un abri aux familles palestiniennes expulsées de 45 villages autour de Jérusalem et Hébron. Le camp de Dheisheh abrite aujourd'hui au moins 13 000 personnes. Le village de Ras Abu 'Ammar était un petit village arabe palestinien du sous-district de Jérusalem. Il a été ethniquement nettoyé et dépeuplé en 1948.

travaille dans un contexte d'occupation militaire sauvage et obstinée. Cette occupation adopte en permanence une attitude d'annihilation totale envers les autochtones, et une position encore plus stricte à l'égard des journalistes. Ce moment remonte au vendredi 15 novembre 2019. Nous étions dans la ville de Sourif, au nord de Hébron, pour couvrir une manifestation et une prière du vendredi sur des terres menacées de confiscation par l'occupation. Ce jour-là, la répression était particulièrement violente par rapport aux manifestations précédentes. La manifestation s'est transformée en affrontements avec les forces d'occupation. Les gens ont dû s'éloigner de l'endroit de la manifestation, et nous, journalistes, nous nous sommes retrouvés dans une situation difficile car nos voitures étaient sur un mont proche d'une colonie, et le seul chemin a commencé à être bloqué par les manifestants. Nous devons faire sortir nos voitures, car les laisser là-bas les exposait au risque d'attaques par les colons et à leur destruction.

Je suis le dernier à bouger parmi les journalistes. Un groupe de soldats m'a arrêté, et l'officier m'a demandé de lui remettre la clé de ma voiture. J'ai engagé une dispute avec lui et j'ai refusé de lui donner la clé, car j'avais l'habitude de traiter avec eux lors de tels événements. Tous les autres journalistes avant moi étaient passés sans problème, alors pourquoi moi ? J'ai verrouillé la voiture selon les procédures de sécurité, mais j'ai senti un danger imminent et j'ai décidé de partir, car je ne voulais pas être un bouclier pour eux ou voir ma voiture être détruite, puis que des images soient diffusées en prétendant que ce sont des citoyens qui ont fait cela.

Il y avait à proximité un sniper près de la route qui a appelé l'officier et a plaisanté avec lui. Je n'ai pas compris exactement le sujet de leur conversation, mais d'après les rires des soldats et leur attitude, j'ai senti qu'il y avait une embuscade en préparation. Ensuite, l'officier m'a demandé de partir rapidement, mais j'ai avancé lentement et prudemment, car je craignais qu'ils prétendent que j'avais fui pour une raison quelconque et qu'ils m'attaquent. C'est toujours ainsi que raisonne le journaliste palestinien en Cisjordanie lorsqu'il est confronté aux forces d'occupation.

Quand je suis arrivé auprès de mes collègues journalistes, je leur ai dit que quelque chose d'étrange se passait et que nous devons mettre tout notre équipement de protection et nos badges de presse pour ne leur donner aucune excuse pour nous cibler. Nous avons continué notre couverture, et alors qu'il y avait des moments de calme et de prudence, nous avons remarqué que l'armée ne réagissait pas à l'approche des manifestants. Nous savions que l'armée envisageait probablement de tendre une embuscade, c'est pourquoi nous restions toujours vigilants.

Soudain, j'ai eu l'impression que ma tête avait explosé. Ma vie entière est passée devant mes yeux en quelques secondes, j'ai ressenti que je vivais mes dernières respirations, et j'ai vu des collègues courir vers moi et autour de moi pour me sauver. Dans l'horreur de ce moment, je me suis demandé intérieurement : "Est-ce un rêve ou la réalité ? Vais-je revoir quelqu'un d'autre ?" Je n'ai pas compris ce qui s'était passé

Alors que mes collègues tentaient de m'apporter des premiers secours, nous avons été surpris par le comportement

de l'armée. Des soldats sont arrivés avec des caméras et ont commencé à documenter ma blessure. D'ordinaire, dans de tels cas, soit l'armée arrête le blessé, soit elle intervient pour lui porter secours, mais cela arrive rarement, surtout s'il y a beaucoup de caméras et qu'ils souhaitent améliorer leur image. Cependant, ce qui s'est passé était étrange : ils ont placé la caméra devant mon visage et ont filmé l'endroit de la blessure, comme s'ils s'assuraient précisément de mon état. Cela ressemblait à un défi entre eux ; ils semblaient vouloir prouver qu'ils avaient réussi à me blesser à l'endroit voulu. Ils ont filmé, puis sont partis sans rien dire ni faire.

La blessure provenait d'un sniper utilisant des balles interdites par le droit international. J'ai été transporté dans la voiture d'un collègue car l'ambulance n'était pas proche et son accès était difficile. Après plusieurs étapes, je suis finalement arrivé à l'hôpital Hadassah Ein Karem à Jérusalem occupée, le seul hôpital capable de traiter ma situation critique. Là, les médecins ont décidé de réaliser trois opérations simultanément : retirer la balle, enlever l'œil et réparer les fractures faciales. Ils m'ont informé que l'opération était très risquée et que les chances de succès étaient faibles, mais il n'y avait pas d'autre option. Je suis entré en salle d'opération à 8 heures du matin le 16 novembre 2019.

Le journaliste en moi n'a pas compris directement pourquoi cela m'était arrivé. Je n'étais pas capable de saisir l'ampleur de l'injustice qui m'avait été infligée. Cette injustice était si aveugle qu'elle semblait avoir décidé, pour un divertissement apparent, d'aveugler un journaliste qui dépend de son œil pour documenter les réalités de l'occupation. C'était la seule motivation que j'ai pu percevoir.

Le spécialiste en neurologie a décidé de ne pas retirer la balle en raison de sa position critique sur la paroi du cerveau. Le risque était qu'un mouvement de la balle puisse entraîner une déchirure de la membrane cérébrale, ce qui signifierait une mort immédiate. Quant au spécialiste en chirurgie maxillo-faciale, il n'a pas pu réparer les fractures pour la même raison. Les ophtalmologistes ont tenté une opération de reconstruction, mais malheureusement, elle n'a pas réussi, et ils ont décidé d'enlever l'œil trois jours plus tard.

Après ma sortie de l'hôpital, les jours qui ont suivi ont été parmi les plus difficiles que j'aie jamais vécus, et la douleur due à ma blessure m'accompagne encore aujourd'hui, en particulier ces douleurs électriques qui frappaient mon crâne, des douleurs insupportables. Ce qui a atténué cela, c'était le soutien que j'ai reçu de ma famille, de mes collègues et de la communauté. Tout le monde s'est tenu à mes côtés pendant les premiers jours de ma blessure alors que j'étais à l'hôpital, et même après ma sortie, ce soutien a été suffisant pour surmonter l'horreur de la blessure, comme si je vivais un rêve. Cependant, à un moment donné, j'ai réalisé que ce n'était pas qu'un rêve et que je faisais face à une nouvelle vie différente de celle que j'avais connue. Ce moment de prise de conscience a été choquant, et j'ai dû réfléchir à comment vivre avec les conséquences de la blessure qui avait anéanti toutes mes ambitions et mes espoirs professionnels. Aujourd'hui, j'ai l'impression que ma vie, d'une certaine manière, s'est arrêtée à l'âge de 33 ans, et que tout ce que je vis maintenant n'est qu'un temps supplémentaire ou une récompense pour la vie que j'ai laissée derrière moi là-bas.

Certaines personnes pourraient se demander pourquoi je suis convaincu que ma blessure était intentionnelle et pourquoi un autre journaliste n'a pas été ciblé. En réalité, le ciblage des journalistes n'a pas cessé et ne s'est pas arrêté avec moi, d'ailleurs les événements des jours précédant ma blessure le confirment ; le 11 novembre, lors de la mémorisation de la mort de Yasser Arafat, mon collègue Musab Shawar et moi documentions le moment de l'assassinat du citoyen Omar Badawi²⁵, tué de sang-froid. Omar se tenait à la porte de sa maison, agitant un tissu blanc, essayant de demander de l'aide après que son domicile ait pris feu. Nous avons documenté ce moment tragique ; à ce moment-là, il ne représentait aucun danger pour les soldats ou pour qui que ce soit d'autre, étant un citoyen désarmé. Ces images se sont rapidement répandues en moins d'une heure, suscitant une large indignation à travers le monde, mais cela n'a pas suffi à mettre un terme à ce schéma de meurtre et de ciblage des journalistes. L'occupation a ensuite intensifié sa campagne de ciblage des journalistes, au point que toute couverture médiatique n'était pas exempte de mauvais traitements intentionnels et de ciblage, avant même de s'en prendre aux citoyens.

Un jour avant ma blessure, le 14 novembre, nous couvriions des affrontements à l'entrée nord de Bethléem. Les journalistes avaient l'habitude de se tenir au même endroit depuis plus de dix ans, et tout le monde savait que c'était leur point de rassemblement, y compris les soldats et officiers

²⁵ Omar Al-Badawi, un Palestinien de 22 ans originaire du camp de réfugiés d'Al-Aroub, a été tragiquement tué par les forces israéliennes alors qu'il tentait d'éteindre un incendie près de chez lui. Bien qu'il ait brandi un drapeau blanc pour signaler ses intentions pacifiques, il a été arbitrairement abattu et tué, comme le montre une vidéo et comme l'ont confirmé plusieurs enquêtes.

israéliens. Pourtant, ce jour-là, ils ont tenté de nous chasser et de nous réprimer sans raison apparente. L'un de nos collègues journalistes a interpellé l'officier en lui demandant : "Qu'est-ce qu'il vous reste ? Vous ne nous avez laissé rien du tout. Voulez-vous nous tuer pour nous en débarrasser ?" La réponse de l'officier a été choquante : "Quand je déciderai de te tuer, je ne te demanderai pas ton avis." Le lendemain, j'ai effectivement été ciblé !

Il était clair que le ciblage n'était pas personnel. Je n'étais qu'un moyen de faire passer le message que l'occupation voulait transmettre à tous les journalistes, un avertissement d'une escalade des attaques, à la fois en quantité et en intensité. L'occupation cherchait à nous effrayer, à nous contraindre à arrêter notre couverture médiatique, ou bien à changer radicalement notre comportement, voire à renoncer à notre vie. Le message était brutal et clair : "Vous travaillez avec vos yeux, et nous allons les arracher."

Malgré la gravité de ma blessure, notamment la perte de la vue dans un de mes yeux, j'ai pu, grâce au soutien de mes collègues et de ma famille, retourner sur le terrain presque un an plus tard. C'était un immense défi, surtout quand j'ai repris une caméra pour la première fois depuis ma blessure. J'ai ressenti un frisson parcourir mon corps, et les souvenirs de l'instant où j'avais été touché sont revenus. Mais il fallait que je surmonte ma peur et continue ma mission de rapporter la vérité.

Aujourd'hui, je considère que chaque photo que je prends n'est pas seulement un travail professionnel, mais aussi un message que je porte au monde pour documenter les crimes

de l'occupation contre notre peuple. Avant d'être journaliste, je suis Palestinien, subissant l'occupation et les souffrances qu'elle cause ainsi que la possibilité de son expansion et oppression permanente. Cela me motive à persévérer dans mon travail et à le réaliser avec le plus haut niveau de professionnalisme. J'ai compris que le journaliste palestinien redéfinit le sens de cette profession, tout en faisant face à toutes les formes de violence, d'agression et même d'assassinat, en particulier dans la bande de Gaza, mais aussi en Cisjordanie et à Jérusalem. Cependant, la manière dont la presse occidentale traite les crimes de l'occupation ne reflète pas toujours la neutralité ni l'objectivité et pire encore ils allègent de la gravité des événements. J'ai néanmoins réalisé que quitter le terrain aurait eu un impact sur mes collègues et leur moral, et aurait peut-être incité certains d'entre eux à abandonner à un moment donné. Lorsque je suis retourné couvrir des événements et que j'ai vu la joie sur les visages de mes collègues, j'ai senti que l'objectif de l'occupation, celui de nous terroriser et de nous écraser, n'avait pas été atteint. C'était une petite victoire que nous avons ressentie sur le terrain.

Cependant, les violations font désormais partie de notre quotidien. À chaque couverture, nous devons envisager la possibilité d'une agression directe et grave, et être prudents dans chaque geste, chaque mot. Le journaliste palestinien réfléchit désormais mille fois avant de dire un mot ou de prendre une photo. Même lors des déplacements, nous faisons face à des arrestations, interrogatoires, et suivis. Nous devons donc anticiper les conséquences et agir avec sagesse dans des conditions de répression extrêmement strict, épuisant à la fois matériellement et psychologiquement.

Je suis retourné sur le terrain progressivement, avec l'idée que je ne reviendrais pas à une couverture complète des événements de terrain. Mais le moment qui a tout changé est survenu avant la guerre de "Saif El Quods" en 2021, lorsque des affrontements ont éclaté à la mosquée Al-Aqsa. J'étais sur place, et dans un moment d'inconscience, je me suis retrouvé à prendre des photos et à diffuser les événements sur ma page Facebook. J'ai été surpris par l'ampleur des réactions, et les chaînes de télévision ont commencé à m'envoyer des messages pour me demander de continuer la couverture. Malgré le danger extrême, je me suis retrouvé presque entièrement revenu à mon métier.

Le 7 octobre a été un autre tournant majeur dans ma vie, tout comme dans celle de bien d'autres. Je me suis réveillé vers six heures et demie du matin au son des sirènes et des explosions. Des roquettes tombaient sur Bethléem et les zones proches de Jérusalem. Des images nous parvenaient des environs, des scènes dignes d'un film de science-fiction. Personne ne pouvait croire ce qui se passait, les images étaient bouleversantes, puissantes et sans précédent. En tant que Palestinien vivant sous l'occupation, ces moments étaient partagés entre la fierté de pouvoir se libérer de l'oppression qui pesait sur la région depuis tant d'années, et une peur intense de ce qui allait suivre. En tant que journaliste, c'est la peur qui dominait : la peur de la destruction et des massacres que l'occupation ne manquait jamais de commettre dans de telles situations. Nous savions que des atrocités seraient perpétrées contre les Palestiniens dans la bande de Gaza assiégée, et que la violence de l'occupation s'étendrait également en Cisjordanie. Dans les premiers jours de la guerre, mon objectif, en tant que journaliste pales-

tinien en Cisjordanie, était de ne pas seulement me concentrer sur les violations qui se produisaient à Gaza, mais aussi de révéler ce qui se passait simultanément en Cisjordanie, où des arrestations, des meurtres et des agressions étaient perpétrés en parallèle avec la guerre de destruction. L'occupation avait transformé la Cisjordanie en une immense prison : ils ont bloqué les routes, installé des barrages aux entrées des villes et villages, rendant les déplacements entre villes une aventure pouvant coûter la vie.

Le matin du 16 octobre, vers trois heures et demie, une unité spéciale a encerclé ma maison. Ils ont placé des explosifs sur la porte, et lorsque je leur ai demandé de l'ouvrir calmement car il y avait des enfants et des femmes à l'intérieur, ils l'ont fait exploser. Ils sont entrés, m'ont menotté et m'ont emmené dans la salle de bain. J'ai tenté de parler à l'officier responsable en lui disant : "Dis-moi ce que tu veux, je te donnerai ce dont tu as besoin sans casse ni destruction", mais il ne s'est pas soucié de ma demande. Il m'a dit : "On ne te frappera pas ici, mais dehors, on s'expliquera." Ils m'ont informé qu'ils allaient m'arrêter pour "incitation contre l'État d'Israël". Lorsque je lui ai demandé comment je pouvais être un incitateur alors que je ne faisais que rapporter ce qui se passait, il m'a répondu : "Ce que tu rapportes nous dérange", et m'a dit clairement : "Nous allons te montrer ce que cela signifie d'être journaliste."

Ils m'ont emmené dehors, où ils ont commencé à m'insulter et à me menacer, jusqu'à ce que nous atteignions leurs véhicules militaires. J'ai ressenti une peur immense, surtout lorsque des affrontements ont éclaté dans le camp. Ils tiraient de façon démesurée, et les soldats qui me tenaient

pointaient leurs armes vers les jeunes Palestiniens, comme s'ils attendaient l'occasion de me tuer sous le couvert des échanges de tirs.

Nous sommes arrivés au camp de détention de "Etzion" vers quatre heures du matin, où un officier de l'administration du camp m'a pris en charge. Avant qu'ils ne me remettent à lui, il m'a dit : "Remercie Dieu que tu sois arrivé ici vivant." Ensuite, j'ai été conduit dans une salle d'interrogatoire, où j'ai subi une fouille à nu, avant d'être placé dans une cellule. Le lendemain matin, ils m'ont appelé, moi et un groupe de détenus. Le camp manquait des conditions de vie les plus basiques : la nourriture était très mauvaise, servie dans un grand récipient et présentée à tous les détenus de manière humiliante. Ceux qui arrivaient à manger le faisaient uniquement sous l'effet d'une faim extrême.

Le jour suivant, ils m'ont transféré à la prison de "Megiddo"²⁶ après un long trajet de cinq heures dans un véhicule de transport appelé "la bosta", où j'étais menotté aux mains et aux pieds. Les conditions à l'intérieur de la voiture étaient déplorables : les sièges en fer étaient inconfortables et les insultes ne cessaient pas tout au long du chemin.

À notre arrivée à la prison, nous avons de nouveau été frappés en descendant du véhicule, puis soumis à une autre

²⁶ La prison de Megiddo est une tristement célèbre prison israélienne située dans le nord d'Israël, près de la ville de Megiddo. Elle est connue pour ses conditions difficiles et les mauvais traitements systématiques infligés aux prisonniers palestiniens, notamment la torture physique et psychologique, le déni des droits humains fondamentaux et la négligence médicale. La prison détient des prisonniers politiques palestiniens, souvent soumis à des cellules surpeuplées, des conditions sanitaires déplorables et des soins médicaux inadéquats. Les organisations de défense des droits de l'homme ont condamné à plusieurs reprises la prison de Megiddo pour ses violations du droit international et ses mauvais traitements envers les détenus.

fouille à nu. À chaque étape, je pensais que les coups allaient s'arrêter, que je ne pouvais plus supporter davantage de violence, mais ils continuaient à m'humilier et à m'agresser. À un moment donné, j'ai perdu connaissance après avoir reçu un coup violent à la tête. Quand j'ai repris mes esprits, je me suis retrouvé dans une pièce avec des officiers des renseignements de la prison, puis ils m'ont transféré au secteur 8.

Cette expérience a été l'une des plus difficiles de ma vie. J'avais perdu le contrôle de tout mon corps et n'arrivais plus à bouger. Tout ce à quoi je pouvais penser, c'était que j'étais proche de perdre ma vie et que je n'avais aucun espoir de m'en sortir. Quand je suis arrivé dans le secteur 8, j'ai trouvé un groupe de détenus assis dans l'obscurité, car l'électricité était coupée. Ils m'ont dit qu'ils vivaient dans le noir depuis le début de la guerre et que l'électricité n'était rétablie que deux heures par jour.

Tout ce à quoi je pensais, c'était de survivre à cette souffrance et de rester en vie par tous les moyens possibles. J'avais deux chemises et une veste à l'entrée de la prison, et lors de la fouille à nu, ils ne les ont pas confisquées mais m'ont humilié en me forçant à les mettre moi-même dans un seau ou une poubelle. Quand je suis arrivé dans la chambre, ils m'ont permis de me reposer un peu, et je me suis immédiatement endormi d'épuisement ; j'étais resté plus de douze heures sans nourriture ni eau, subissant coups, insultes et menaces. Ce sommeil ressemblait à la mort, ou peut-être une évasion de celle-ci.

Je me suis réveillé le matin pour le décompte des prisonniers, qui avait lieu vers cinq heures et demie ou six heu-

res du matin. Mes compagnons de détention m'ont réveillé avec difficulté, puis j'ai fait leur connaissance. J'avais l'air extrêmement épuisé et leur ai demandé si je pouvais obtenir des médicaments ; ils m'ont dit que je pouvais demander à l'infirmier lors du décompte. Au deuxième décompte, vers dix heures et demie, j'ai demandé mes médicaments à l'infirmier, qui m'a dit que le médecin viendrait me les donner. Cette situation a duré quatre jours, où je demandais mes médicaments à chaque décompte et une possibilité de voir le médecin, mais sans aucun résultat.

Pendant ces jours, il y avait des fouilles constantes, mais les coups violents dans les chambres n'avaient pas encore atteint leur intensité maximale. Au matin du quatrième jour, ils m'ont appelé et m'ont dit que j'allais être transféré sans m'expliquer pourquoi. J'ai été surpris de me retrouver de nouveau à l'entrée de la prison, où l'on m'a menotté aux poignets et aux chevilles avant de me placer dans le véhicule de transport, la "bosta". Ils nous ont dit que nous allions pour un interrogatoire à la prison d'Ofer, un trajet d'environ trois heures depuis la prison de Megiddo. Tout au long du trajet, nous avons subi des coups humiliants et douloureux à mains nues, et à chaque entrée dans la voiture métallique, ils poussaient nos têtes contre les portes, causant des blessures graves.

À notre arrivée à la prison d'Ofer, j'ai été soumis à un interrogatoire très court, d'une dizaine de minutes. L'enquêteur était en colère et menaçant, posant des questions provocatrices. Il m'a demandé : "Es-tu content de ce qui s'est passé le 7 octobre ?" Je lui ai répondu que personne ne se réjouit des meurtres en soi. Il a alors continué de m'insulter et de me

menacer, y compris avec des menaces de viol et de coups sévères. Son ton était rempli de menace et d'intimidation, et à la fin, il m'a demandé de signer des documents que je n'ai pas lus. Sous l'effet de la panique, de l'agitation et de la peur de subir davantage de violences, j'ai accepté et signé sans savoir ce que contenaient ces documents.

Après l'interrogatoire, ils nous ont renvoyés à la prison de Megiddo, où nous sommes arrivés vers cinq ou six heures du soir. Nous étions épuisés et n'avions rien mangé de la journée. À notre arrivée, nous avons encore été fouillés à nu et battus. En entrant dans la chambre, j'ai trouvé les autres détenus également épuisés. J'ai remarqué que la moitié des affaires dans la chambre avaient été confisquées, y compris des chaises et certains appareils électriques.

Dans les jours suivants, j'ai de nouveau été emmené à une audience par visioconférence. J'étais accusé d'incitation. Le procès a été reporté plusieurs fois, et lors de l'une des audiences, le juge a ordonné qu'on me donne mes médicaments et que je vois un médecin après que je lui ai expliqué ma condition médicale, étant diabétique. Cependant, rien n'a changé. On m'a donné un médicament inapproprié pour mon état de santé, et je souffrais de graves maux de tête et d'une vision affaiblie, surtout après la confiscation de mes lunettes. Lorsque j'ai protesté que ce n'était pas le bon médicament, ils se sont moqués de moi. Ils faisaient tout pour humilier davantage le détenu, en lui rappelant son insignifiance à leurs yeux et en lui montrant que sa vie, sans parler de sa dignité, n'avait aucune importance pour eux.

Lors de la deuxième audience, le juge lui-même n'a pas pu s'empêcher de sourire sarcastiquement face à certaines des "preuves" présentées contre moi, notamment une courte vidéo que j'avais publiée sur les réseaux sociaux. Il a dit que cette vidéo ne constituait en rien une preuve d'incitation. Pourtant, ma détention a été prolongée, et j'ai été placé en détention administrative pour six mois.

La vie en prison était extrêmement difficile. La nourriture était très mauvaise ; les trois repas étaient distribués en une seule fois en fin de journée, et les quantités étaient si petites qu'elles ne suffisaient même pas pour une personne, mais nous étions obligés de les partager entre dix personnes ou plus en raison de la faim intense.

Un jour tard en octobre, une unité de raid a envahi les sections de la prison et a confisqué tous les effets personnels des chambres, y compris les couvertures et les vêtements. Ils nous ont laissés sans chaussures ni vêtements adéquats pour affronter le froid glacial de l'hiver. Cette situation a duré plusieurs mois, jusqu'à ce que mon avocat dépose une plainte pour améliorer nos conditions. Après cela, j'ai pu obtenir quelques vêtements et couvertures.

Finalement, j'ai été transféré à la prison du Néguev à la mi-avril 2024. Le trajet jusqu'à là-bas a été extrêmement difficile, durant six heures dans la "bosta", le véhicule de transport. À notre arrivée, nous avons de nouveau subi des coups et, après une fouille à nu, j'ai été envoyé dans la section 22. Les conditions y étaient bien pires que ce que j'imaginai : la chambre était surpeuplée de détenus, dont la plupart souffraient de maladies de peau dues au manque d'hygiène.

Nous manquions des besoins de base de la vie, et il y avait très peu de nourriture ou de couvertures pour faire face au froid qui pénétrait les os, d'autant plus que nos corps affaiblis s'épuisaient de jour en jour avec la perte intensive de poids que nous avons subi.

Des maladies de peau contagieuses se sont propagées parmi les prisonniers. Dès mon arrivée dans la section 22, j'ai trouvé une cellule avec neuf autres détenus, ce qui portait le total à dix, tous présentant des symptômes de graves affections cutanées. L'administration de la prison ne prêtait aucune attention aux traitements pour les prisonniers touchés, ni aux mesures pour enrayer la propagation dans toute la prison. Chaque cas semblait différent de l'autre, sans aucun soin disponible, ce qui entraînait une détresse psychologique dévastatrice parmi les détenus. Peu après mon arrivée, les autres m'ont mis en garde : "Attention, nous avons tous une maladie de peau." Nous ne comprenions pas exactement la nature de cette maladie, mais les détenus avaient déduit de leur propre expérience que les maladies de peau se propageaient rapidement en raison de l'hygiène déplorable dans ces conditions.

On m'a permis de dormir sur le lit supérieur pour réduire autant que possible le contact direct avec eux. La chambre était minuscule, avec deux lits superposés ; quatre détenus dormaient dans les lits, tandis que les autres dormaient sur des matelas dispersés au sol.

Après dix jours dans cette cellule, j'ai contracté une infection qui a commencé à mon gros orteil avant de s'étendre à tout le pied et de monter jusqu'à la jambe. La situation est deve-

nue insupportable, je ne pouvais plus ni me tenir debout ni marcher. Mon état mental s'est rapidement détérioré, surtout en voyant les détenus plus âgés, condamnés à des peines allant de 18 à 30 ans, certains ayant déjà passé plus de vingt ans en prison. Il m'était difficile de les regarder, tout en me sentant impuissant, sachant que je serai libéré dans deux mois alors qu'ils resteront emprisonnés bien après mon départ.

Mon pied était fortement enflé, et chaque jour, je demandais à voir un médecin ou à recevoir des analgésiques, mais en vain. Les conditions de santé dans la prison étaient catastrophiques : certains détenus souffraient d'ulcères ouverts qui suppuraient, sans aucun traitement en vue. Le sentiment dominant était que les gardiens attendaient notre mort, ou qu'ils prenaient plaisir à ce type de torture généralisée et systématique, en voyant les corps des Palestiniens dépérir et faiblir sous leurs yeux. Ce comportement n'était pas inconnu de l'occupant, mais il avait atteint des niveaux jamais vus ni entendus du sadisme, des traitements imposés sans accusations ni procès équitables, sans distinction entre journaliste et autre détenu.

Après environ deux semaines, mon avocat a pu me rendre visite. Je lui ai parlé de mon état et de ce que je vivais. Il a remarqué que je ne pouvais pas marcher et a rapidement déposé une plainte. Cinq jours plus tard, ils m'ont enfin emmené à l'infirmerie, où le médecin a été choqué par la gravité de l'infection. J'ai reçu des médicaments : une pommade et quelques analgésiques, et mon état s'est amélioré un peu. Malgré cela, les conditions que j'ai vécues dans la prison du Néguev et les formes d'abus que j'ai subies et observées

chez les autres détenus étaient bien plus terribles que tout ce que j'avais entendu auparavant sur cet endroit, totalement dépourvu d'humanité et d'espoir, sauf celui que je pouvais chez les anciens détenus qui tenaient bon malgré leurs souffrances extrêmes.

Comme mon arrestation soudaine en raison de mon travail journalistique, ma libération fut tout aussi inattendue ; je ne savais pas précisément quand j'allais être relâché. Tout ce que j'avais compris, c'est que ma libération aurait lieu un jour de juillet, mais à cause de la perturbation des communications avec mon avocat, je ne pouvais pas confirmer la date exacte. Le jour de ma libération, je me suis réveillé en sursaut lorsque le gardien est venu me dire : « Prépare-toi, tu sors aujourd'hui. »

Je n'ai même pas pu dire au revoir à mes camarades de détention, une politique utilisée par l'occupant pour affaiblir notre moral. Après plusieurs heures d'attente, les yeux bandés et les mains et pieds attachés, j'ai été libéré au poste de contrôle de Dhahiriya.

Ce moment de libération, tant désiré et attendu, a pourtant été l'un des plus durs que j'ai vécus. Je rêvais de pouvoir serrer dans mes bras ma famille, ma mère, ma femme et mes enfants, mais l'infection cutanée que j'avais contractée en prison m'a empêché de le faire, me privant de l'étreinte dont j'avais pourtant le plus besoin à ce moment-là. Je n'ai pas pu les embrasser, ni même m'approcher d'eux de trop près, par peur de leur transmettre la maladie. Cette situation douloureuse a amplifié mon sentiment d'oppression, me donnant l'impression que le cauchemar de l'incarcération in-

juste n'était pas encore terminé. J'ai été emmené à l'hôpital, où des examens ont révélé plusieurs maladies, dont la gale et la goutte, dues à la mauvaise qualité de la nourriture en prison.

Mon traitement a duré longtemps, et je suis encore en train de soigner certaines maladies et séquelles de la détention. Malgré les conditions difficiles, les prisonniers restent avec un moral élevé, défiant l'isolement et la coupure totale du monde extérieur. De nombreux journalistes sont toujours incarcérés par l'occupant, et l'intérêt déjà faible pour leur sort s'est encore amoindri. Pourtant, les revendications pour leur libération immédiate doivent être une priorité pour la communauté journalistique locale, arabe et internationale, face à l'intensification de l'agression israélienne sur les Palestiniens partout, en Cisjordanie, à Jérusalem, et à Gaza, où des massacres parmi les plus importants de l'histoire moderne sont en cours, coûtant la vie à des dizaines de milliers de martyrs, dont environ 175 journalistes et leurs proches, directement ciblés par l'occupant qui tente en vain d'éteindre davantage de voix journalistiques et de réduire au silence celles qui demeurent.



La presse à Gaza... L'Humain d'Abord

□ Youssef Fares



Youssef Fares

Est un journaliste et correspondant palestinien originaire de la bande de Gaza. Il a contribué à couvrir la guerre et à documenter un certain nombre de crimes israéliens dans le nord et le centre de Gaza.

La presse à Gaza... L'Humain d'Abord

Youssef Fares

Il est difficile d'écrire sur l'expérience professionnelle alors que nous sommes au cœur d'une guerre sans fin, dont personne ne peut prédire la fin, il est possible que le pire soit encore à venir, d'autant que nous savons tous que la meilleure partie d'une guerre, c'est sa fin. Permettez-moi premièrement d'avouer que, en quinze années de journalisme, durant lesquelles j'ai couvert quatre grandes guerres, environ vingt-cinq affrontements entre elles, et deux années de manifestations de retour à la frontière orientale de Gaza, je n'ai jamais vécu des horreurs comparables. Sur le plan personnel non plus, moi, Palestinien de Gaza, né et ayant grandi dans cette ville, que j'ai quittée seulement deux fois pour un total de soixante-dix jours, je n'ai connu rien de semblable. La Russie, même après deux ans de guerre contre l'Ukraine, n'a pas appelé ce conflit une guerre, mais une "grande opération". À Gaza, en revanche, nous sommes face à une puissance nucléaire qui, le 7 octobre, a officiellement déclaré la guerre à une ville que l'ONU²⁷ et d'autres institutions internationales considèrent, même en temps de paix, comme "inhabitable" : une petite ville sans infrastructures, sans abris, sans zones sûres, où s'entassaient plus de deux millions de personnes. Une ville contre laquelle on mobilise 500 000 soldats, des centaines de chars, de véhicules

²⁷ Un rapport de l'ONU de 2017 a déclaré que Gaza était "inhabitable" en raison de la grave situation humanitaire, notamment une grave crise énergétique et un taux de chômage des jeunes de 60%.

blindés, de drones, de systèmes de surveillance, et d'intelligence artificielle.

Face à cette brutalité, cette mobilisation générale et le soutien occidental et américain absolu, j'ai estimé, pour la première fois de ma carrière, qu'il était prudent de modérer mon élan. Ce matin-là, je n'ai pas mis ma veste de journaliste pour me précipiter couvrir les événements. J'ai préféré profiter des quelques heures avant que les forces israéliennes ne se remettent du choc initial pour préparer ce qui allait suivre. Mes priorités étaient de mettre ma famille à l'abri, dans un endroit que je pensais sûr, et de rassembler l'essentiel : batteries, power banks, cartes Internet, carburant pour la voiture et un lieu pour dormir.

Après une année, je ne me rappelle plus très bien comment cette période est passée. Plusieurs moments sont gravés dans ma mémoire : la nuit où ils ont menacé de bombarder l'immeuble où j'avais déplacé ma femme et mes enfants, et où j'ai dû les évacuer à trois heures du matin ; puis le bombardement de la maison voisine de celle de mes parents, où quinze voisins ont été tués et mon père blessé ; et enfin, le bombardement d'une mosquée près de l'endroit où je les avais relogés, ce qui m'a poussé à les déplacer à nouveau.

J'ai compris, dans les vingt premiers jours du premier mois, combien il sera difficile d'être à la fois témoin et victime. Je vivais le dilemme de tout journaliste engagé envers son métier et sa mission. J'avais le sentiment d'un profond manque, d'une impuissance immense : me contenter de rédiger des rapports depuis la maison, alors que l'ampleur des événements nécessitait toutes les caméras et plumes disponibles.

Pour être précis, nous étions face à des horreurs colossales et des hommes hésitants.

Plus tard, j'ai compris que le pire était encore à venir : l'offensive terrestre massive sur le nord de Gaza a débuté, entraînant la mort de 17 membres de ma famille dans différents lieux. Je n'avais pas d'autre choix, mesurant la distance entre la mort et ma famille en centimètres, que de les déplacer vers ce qu'on appelait alors la "zone sûre" à Rafah, dans le sud de la bande de Gaza, pendant que je restais dans le nord, pratiquement déserté par 90 % des journalistes. C'est alors que le travail a réellement commencé.

Pour être franc, le premier mois de cette guerre a laissé de nombreuses blessures en moi. Lorsque je suis descendu sur le terrain pour rencontrer les victimes et documenter les images, j'ai ressenti ce que tous mes collègues vivent : "Nous racontons notre propre histoire à travers des voix et des regards des autres. Cette fois, Israël n'a épargné personne de ces assassinats : journalistes, médecins, ambulanciers, travailleurs humanitaires et personnels des organisations locales et internationales... Tous étaient des cibles légitimes.

Il fallait travailler non seulement par devoir, mais aussi en soignant le récit pour que les victimes, à qui j'appartiens, ne deviennent pas de simples chiffres, et pour préserver leur dignité humaine pour qu'elle ne se convertit pas à un simple contenu visuel. Face aux massacres et à la brutalité israélienne, il était logique de se poser de nombreuses questions sur l'orientation de la couverture médiatique et sur les angles à adopter. La première de ces problématiques concerne la ligne directrice de la couverture de la guerre. Atteindre un

niveau d'objectivité exige une approche précise, entre le super-héros et la victime vaincue. Trop accentuer l'un ou l'autre aspect énormément de mépris et occulterait une part de la réalité.

L'espace gris entre les deux couleurs renvoie à l'usage des mots nouveaux pour représenter les protagonistes épuisés, blessés, mais généreux dignes, refusant la soumission. Quant aux victimes, elles occupent une place centrale, entourées des détails de leurs vies difficiles. Il est important de rappeler qu'elles ne sont pas victimes d'un tremblement de terre ou d'une catastrophe naturelle, mais d'une cause politique et d'une injustice historique infligée par la plus grande machine de destruction de la région. Un moment de pose face à la scène du déplacement de la population du nord vers le sud, jusqu'aux vastes camps de tentes, soulève des dilemmes professionnels très sensibles, car notre ennemi possède le pouvoir de recréer la tragédie, reproduisant la scène de l'exil qu'ont connu les Palestiniens il y a 76 ans. Faut-il vraiment parler d'une nouvelle Nakba en 2023, alors que nous avons entrepris cette lutte ?

Le plus grand défi pour un journaliste dans une guerre de cette ampleur n'est ni de se procurer des ressources logistiques ni de choisir soigneusement les mots pour raconter l'histoire des victimes, mais de trouver une ligne directrice qui inscrive cette guerre dans une perspective historique, actuelle et future. Elle doit refléter la réalité d'un peuple qui, depuis son expulsion en 1948, n'a jamais connu une vie stable, dont chaque souffle est sous contrôle de l'occupant, et qui fait face maintenant à une tentative d'éradication par un gouvernement extrémiste qui pense avoir eu une opportunité

unique d'effacer la présence palestinienne, géographiquement historiquement et même sous la bénédiction des récits sacrés.

Probablement lire les événements sous cet angle m'a permis, en tant que témoin et victime, de trouver un ton unique pour couvrir les faits, en utilisant les meilleurs outils et contextes journalistiques et en exploitant toutes les plateformes pour montrer le Palestinien qui aime la vie et qui aspire à vivre dignement, tout en combattant pour une cause juste face à un ennemi dénué de moralité. Dans cette perspective, l'histoire humaine devient un moyen de sortir du cadre conventionnel du journalisme, qui se contente de rapporter l'événement, de donner des statistiques et de répondre aux questions de curiosité.

Dès le début de cette guerre, j'ai compris que réduire les victimes à des chiffres serait froid, à moins d'insuffler une âme dans chaque chiffre. À travers des récits journalistiques, nous libérons les victimes de l'anonymat des statistiques, révélant les aspects de leur histoire qui leur rendent justice empathie et touchent les esprits et les cœurs lecteurs, les transformant d'observateurs en sympathisants. Chaque victime, qu'elle soit un martyr, un blessé amputé, un commerçant ruiné ou une ambition brisée, constitue une histoire unique avec un début, un point culminant plein d'émotion, et une fin ouverte que ni la mort ni la destruction ne clôture vraiment. Ces histoires, bien exposées et soigneusement racontées, deviennent des icônes, dotées de présence et de durabilité, au lieu de se perdre dans le flux visuel et informatif qui finit par lasser même les spectateurs indifférents ou bien un contenu indésirable.

En vérité, je ne compte pas sur ce que l'œil et l'oreille perçoivent rapidement à travers le défilement continu des réseaux sociaux, mais sur ce qui touche aux valeurs humaines partagées entre le héros de l'histoire, le journaliste et le lecteur. Cela répond aussi aux dimensions politiques qui doit toujours être pris en considération, car l'occupation représente un problème personnel pour tous les Palestiniens, pas seulement pour un parti que l'occupant tente de charger de ce fardeau. Je me rappelle de l'histoire d'Aqila al-Sakani, née l'année de la Nakba, dont chaque étape de vie est entrelacée avec les grands événements nationaux. L'armée israélienne a fait exploser la maison de sa famille dans le camp de Jabaliya lorsqu'elle avait 16 ans. Le jour de son mariage, sa famille lui a caché la nouvelle du martyr de son frère Hussein lors de "Septembre Noir" en 1970. Au début de la seconde Intifada en 2000, son fils Khalil a été tué, et son plus jeune fils Hussein blessé. Dans cette guerre, elle a perdu cinq enfants et s'est retrouvée seule, prenant soin de 26 petits-enfants orphelins. Une telle histoire, avec toutes ses connexions au passé et au présent, est l'un des exemples vivants qui incarnent notre récit historique.

Um Fawzi Washah, mère de quatre enfants, les a perdus dans un bombardement qui a détruit leur maison dans le quartier de Tel al-Zaatar dans le camp de réfugiés de Jabaliya, à la fin du troisième mois de guerre. Pendant cinq mois, elle n'a pas réussi à dissuader son mari, le père des martyrs, de son choix personnel de vengeance. « Abou Fawzi » a finalement perdu la vie en affrontant l'armée d'occupation lors de la deuxième opération terrestre sur Jabaliya, en mai de cette année. Ces histoires, et tant d'autres similaires, lorsqu'elles sont racontées de manière professionnelle et ré-

fléchie, comblent les lacunes dans le récit que l'occupation a cherché à manipuler avec ses fausses narrations tout au long de ces mois de guerre.

Le défi pour moi, dans la création d'une empreinte et d'un style distinctif, ne réside pas seulement dans les conditions de guerre difficiles, mais aussi dans les barrières professionnelles et éthiques qu'il faut respecter pour ne pas dépasser mon rôle de journaliste. Le problème dans notre histoire ici est que nous ne pouvons pas rester neutres face à la dignité des gens, leurs particularités et leurs émotions. Par exemple, le journaliste ne doit pas exprimer des sentiments que son invité ou le héros de son histoire ne parvient pas lui-même à formuler, même s'il partage la douleur et la faim, et ressent toutes les émotions qu'il vit. Le professionnalisme exige que nous posions des questions précises et capturons des détails subtils pour créer des liens communs entre celui qui raconte, celui qui écoute, et celui qui regarde. C'est une tâche difficile, mais ses résultats brisent le « quatrième mur » entre les protagonistes de l'histoire et le public. À la manière de Bertolt Brecht, le célèbre dramaturge allemand, cela transforme le spectateur en participant actif et en soutien pour transmettre l'histoire et y ajouter ses propres réflexions.

J'ai constaté que le journalisme institutionnel dans la rédaction de rapports et d'histoires ne suffit pas pour transmettre l'impression personnelle et les espaces émotionnels partagés avec les protagonistes des récits. Il a donc fallu développer un nouveau style d'écriture – ou plutôt, les événements et les scènes quotidiennes ont façonné un style de narration sur les réseaux sociaux, qui a pris son propre chemin jour

après jour. Dans cet espace personnel, je pouvais raconter l'histoire et ses héros en y ajoutant mon ressenti, et partager ce qu'elle avait suscité en moi. Ce style exige de recourir aux outils journalistiques les plus précis pour enquêter sur les détails, et d'utiliser des mots clairs et accessibles pour toucher un large public et leur donner l'occasion d'ajouter leur propre perspective sur l'impact de ces histoires accompagnées d'images. Parallèlement, je réalisais les reportages pour les chaînes de télévision et les journaux pour lesquels je travaille.

Je reconnais que ce style de travail n'était ni planifié ni étudié ; il a été façonné par l'expérience, la richesse des événements et la densité des personnages. Approfondir cette approche redonne un visage aux victimes que l'actualité rapide avait effacé, restituant leur image, leur voix et leurs émotions, ainsi que nos propres sentiments envers elles. Cela va même au-delà : il crée des récits pour les héros qui ne s'arrêtent pas à leur première diffusion, mais deviennent des histoires vivantes, suivies au fil du temps, avec des transformations dues à la perte et même aux moyens de surmonter le choc.

Par exemple, l'histoire du jeune Hamza Abu Halima, photographié lors d'un interrogatoire, les pieds en sang et les mains menottées derrière le dos, regardant le soldat en face de lui d'un air défiant et avec le menton relevé. Cette photo, publiée au début de l'année, a circulé sur les réseaux sociaux, et la recherche de ses détails et circonstances, ainsi que sa recreation, ont été essentielles pour en faire une icône mémorable, allant au-delà d'un simple moment d'actualité. Autre exemple, l'histoire de la mère de l'enfant martyr

Mohammed Bahar²⁸, atteint de trisomie 21, qui a été attaqué par un chien lâché par des soldats de l'occupation dans sa maison à Shuja'iya, le laissant mourir sous leurs yeux. Um Jibril est apparue, racontant cette histoire douloureuse avec une expression de douleur et de mépris. Quelques mois plus tard, nous avons appris qu'elle organisait un festival pour apporter de la joie aux enfants à l'occasion du Mawlid en hommage à la mémoire de son fils. Montrer une image récente de cette mère, portant une robe traditionnelle palestinienne, souriante malgré son immense tristesse, ne renforce pas seulement son histoire mais donne à ce récit un caractère de continuité et de renouveau, en l'ancrant plus profondément dans la mémoire du public.

Les répercussions professionnelles de l'expérience de la guerre vont bien au-delà des styles de couverture, de la qualité des textes, de la photographie, de la présentation et de l'éthique ; elles permettent de découvrir l'importance, la valeur et la mission du journalisme, non seulement du point de vue politique, mais surtout du point de vue des victimes elles-mêmes. Le contact quotidien avec elles a montré qu'elles ont encore plus besoin de voir leurs histoires racontées et préservées que les journalistes eux-mêmes. Basma Al-Khuzandar, dont le fils est décédé lors de l'assassinat des journalistes Ismail Al-Ghoul et Rami Al-Rifi, m'a crié avec émotion : « Ils ont écrit "martyr inconnu" sur le corps de mon fils unique. Mon fils n'est pas un martyr inconnu, il n'est pas un dommage collatéral, il n'est pas

Muhammad Bahar, un Palestinien de 24 ans atteint du syndrome de Down, a été tué par les forces israéliennes le 4 juillet 2024, lors d'un raid sur le domicile de sa famille dans l'est de la ville de Gaza. Selon sa mère, Muhammad était innocent et avait des capacités verbales limitées. Les soldats israéliens ont utilisé des chiens pendant le raid, ce qui a entraîné la mort tragique de Muhammad.

un numéro. Mon fils a un nom, et il s'appelle Khaled Saed Al-Shawa. »

La perte est douloureuse, mais l'oubli et la négligence sont encore plus insupportables. Les gens ont besoin que les journalistes parlent d'eux, racontent leurs histoires et publient leurs photos en continu. La plus grande leçon que cette guerre peut offrir, c'est que le journaliste est l'antithèse permanente de l'oubli : celui de l'image, de l'histoire, du récit, des statistiques. Le conflit que nous vivons avec l'occupation aujourd'hui n'est qu'un épisode d'une série qui dure depuis 74 ans, et notre plus grande victoire réside dans notre survie.

Finalement, je suis reconnaissant envers les héros de mes récits, ceux qui m'ont permis de me tenir à leurs côtés, d'entrer dans leurs foyers et, parfois, de partager leur courage. Cependant, la vérité indéniable est que ce sont eux qui nous façonnent, et notre rôle modeste se limite à les découvrir. Je remercie également l'Institut Al Jazeera pour les médias, qui sait toujours transformer une idée informelle en une méthode académique capable de devenir un parcours académique et même de s'immortaliser dans les livres.



**La presse est ce
qui les rend fous**

 Hamam Hantash



Hamam Hantash

Est un journaliste palestinien indépendant originaire de Cisjordanie. Il a été détenu pendant 310 jours en raison de ses reportages. Son travail en a fait une cible des autorités israéliennes.

La presse est ce qui les rend fous

Hamam Hantash

Dans ce pays, nous sommes confrontés à deux accusations principales : une partagée par tous les Palestiniens pour leur persévérance sur leur terre, et une autre spécifique aux journalistes, car Israël a déclaré une guerre acharnée à la vérité et à tous ceux qui tentent de la révéler avec professionnalisme et objectivité. Ainsi, mon sort, comme celui de nombreux autres journalistes en Cisjordanie occupée, m'a conduit à une expérience d'emprisonnement difficile, dont je vais documenter quelques épisodes dans ce témoignage.

J'ai été arrêté le 24 octobre, vers une heure du matin. On dit que la mémoire des victimes de traumatismes est précise, mais la brutalité de l'occupation rend impossible l'oubli de chaque détail de la violence que nous avons subie. Des soldats armés encerclaient ma maison, comme si j'étais un terroriste ou un dirigeant de faction, alors qu'aucune de ces mesures n'était nécessaire. J'ai été arrêté de manière brutale, subissant des coups injustifiés, bien que je n'aie ni résisté ni commis quoi que ce soit justifiant ce traitement humiliant et terrorisant. L'accusation principale, comme je l'ai mentionné, suffisait à elle seule aux yeux des Israéliens pour justifier la violence, la torture, et l'humiliation. Ils m'ont emmené en pleine nuit, à une distance considérable de chez moi, où des véhicules militaires attendaient. En route, j'ai été frappé et jeté par terre à l'intérieur du véhicule militaire qui

m'a conduit au camp de "Sheikaf où les pieds des soldats étaient posés sur moi.

Là-bas, après un examen médical rapide, ils m'ont attaché à une clôture du camp, me laissant près d'un chien de garde qui aboyait sauvagement à chaque mouvement que je faisais. J'étais dans une position contraignante comme celle du « Shabeh²⁹ », les mains levées et attachées dans le dos. À l'aube, j'ai été transféré au camp de détention "Atsion", où j'ai continué de subir divers abus absurdes sauvages et haineux, visant uniquement à briser notre volonté humanitaire.

Au camp "Atsion", les officiers nous ont accueillis avec un interrogatoire humiliant. Chaque étape en détention vise l'humiliation et le plaisir de nous voir souffrir sans raison. Nous avons été sévèrement battus, déshabillés complètement, et forcés de rester dans des conditions extrêmement dures pendant deux nuits. Pendant cette période, nous étions forcés de rester à genoux, les mains levées et la tête baissée. En tant qu'ancien détenu, j'ai l'habitude des prisons, mais ce niveau d'abus continu et généralisé pour tous les prisonniers était inédit pour moi, sachant que aucun des prisonniers n'était épargnés de ces barbaries quoi qu'il en soit son identité, en étant journaliste n'était en aucun cas une protection pour moi au contraire c'était une raison de plus pour que le geôlier augmente sa dose de torture et d'humiliation envers moi.

²⁹ Shabeh est une technique de torture utilisée dans les prisons israéliennes. Elle consiste à enchaîner les mains et les pieds du détenu à une petite chaise inclinée vers l'avant, de sorte que le détenu ne puisse pas s'asseoir dans une position stable. La tête de l'interrogé est recouverte d'un sac souvent sale et de la musique forte est diffusée en continu par des haut-parleurs. Les détenus soumis au shabeh ne sont pas autorisés à dormir

Ensuite, j'ai été transféré à la prison "Ofer" où j'ai été accusé d'incitation et de couvrir les nouvelles de la bataille de "Toufan d'Al-Aqsa". Ils considéraient que les informations que je rapportais constituaient une incitation contre l'occupation. Durant mon séjour de 15 jours à "Ofer", des unités de répression pénétraient quotidiennement dans les sections de détention, envahissant les cellules au milieu de la nuit, pour nous violenter. Même la nourriture était utilisée comme une forme de torture : un œuf difficilement consommable, un peu de riz insuffisamment cuit avec parfois quelques légumes, et quatre morceaux de pain. Ce régime a fait fondre les corps des détenus à cause de la malnutrition, des tortures et du manque de sommeil.

Nous étions complètement isolés, sans aucun contact extérieur ni même une radio pour nous informer. Entre nous, nous pensions que la guerre durerait un mois on se disait qu'il faut juste avoir un peu de patience, mais elle s'est prolongée de mois en mois. Après 15 à 20 jours, une unité spéciale de répression, la "Yamaz", est entrée dans notre cellule et, sans raison, nous a soumis à de nouvelles fouilles violentes et nous avons subi une séance de intense, ce jour là un des geôlier c'est approché de moi avec son chien sauvage, il l'incitait à s'approcher encore plus à chaque fois que je bouge ou je lève ma tête ils se sont comportés ainsi pour me punir de les avoir parler d'un ton défiant, la scène du chien qui était à deux pas de moi était terrifiant, une peur différente je ne pouvais pas m'empêcher de penser que ce chien à tout moment peut se détacher et m'attaquer surtout que j'étais coincé au coin où je ne pouvais faire aucune réaction, cependant les autres geôliers riaient et rigolaient, ce torture absurde a duré une bonne demi-heure .

Le lendemain, nous avons été transférés au camp de "Néguev". Cette étape a été particulièrement éprouvante : ils nous ont mis dans des véhicules de transfert, attachés, frappés et insultés. Ils exigeaient que je crie "Vive le peuple d'Israël", ce que j'ai refusé, alors ils m'ont battu violemment, un écrasait mon cou pendant que un autre frappait mes côtes en me provoquant deux fractures et pourtant l'officier a donné l'ordre qu'on me frappe du côté de mon cœur ils continué de m'insulter, et à chaque fois que je me rappelle que je suis journaliste et que je peux avoir un certain droit ou considération, je reçois des coups qui me rappellent ma principale accusation, celle que je suis Palestinien. Cette identité pour un israélien est une accusation et un crime qui ne doit avoir aucune considération la preuve que tous les prisonniers ont eu leurs part de violence et humiliation en dépit de leurs statut âge ou position.

Lorsque nous sommes arrivés au camp l'unité « kiter » célèbre pour sa mauvaise réputation nous a accueillis, avec leurs visages masqués, et nous a malmenés dans un couloir étroit. Les chiens policiers lâchés sur nous nous ont attaqués, moi y compris, malgré mes mains et mes pieds liés. Un chien m'a attaqué jeté par terre j'étais incapable de résister et même avec une bavette sa salive coula sur moi à chaque fois qu'il abois. La douleur et l'humiliation étaient indescriptibles.

Ensuite ils m'ont demandé de me lever d'une manière confuse, j'ai pu finalement atteindre une minuscule chambre d'attente. Après cette épreuve, nous avons été entassés dans une petite salle d'attente avec environ 40 autres détenus.

nus, incapables de bouger. Ils nous ont forcés à rester agenouillés, les mains sur la tête, face au mur.

Ils sont entrés, membres de l'unité "Keter" et les gardiens, hurlant de manière hystérique : "Bienvenue en enfer !" et ont commencé à nous frapper avec des bâtons et des agrafes. J'entendais les cris des prisonniers pendant qu'ils recevaient de violents coups sur la tête et les épaules. Lorsque ce fut mon tour, j'ai senti qu'ils piétinaient ma tête, et je souhaitais que la terre s'ouvre pour m'engloutir, tant la douleur et l'humiliation étaient insupportables.

Ils nous appelaient ensuite, un par un, et à chaque départ d'un prisonnier, nous entendions ses cris, comprenant qu'il subissait de violents coups. Nous nous disions entre nous: "Ton tour arrive", sachant qu'il allait affronter des coups brutaux. Quand mon tour est arrivé, ils m'ont emmené dans une pièce appelée "makhlool", une salle sous contrôle de l'administration pénitentiaire, où les prisonniers sont fouillés et où l'on gère les caméras et les communications. On m'a demandé de retirer tous mes vêtements, en pleine vue, sans aucune intimité, tandis que j'entendais les cris des autres prisonniers dans les pièces voisines. Ce genre de traitement, répété, visait clairement à humilier les prisonniers en les dépouillant de leur dignité, une violation flagrante des lois et des normes.

Pendant la fouille dénudée, j'ai subi une nouvelle série de coups, sans question ni explication ; c'était une violence gratuite, juste pour la violence. Cinq soldats m'entouraient, j'étais au centre, et ils utilisaient des matraques métalliques en se relayant pour me frapper, provoquant d'énormes douleurs et

des ecchymoses. Quand je leur ai dit que j'étais malade et souffrais de douleurs au dos, ils ont ignoré mes paroles et ont redoublé de coups. À plusieurs reprises, j'ai eu l'impression de quitter ce monde, alors j'ai commencé à réciter la shahada³⁰, le seul recours qui me restait pour faire face à cette cruauté démoniaque. Les coups ont duré deux à trois minutes, qui m'ont semblé une éternité, utilisant leurs bottes et des matraques en plastique et en métal. Mon crâne s'est fissuré, et le sang a coulé de ma tête et de mon nez, se mêlant au sang de mes camarades déjà frappés avant moi ; c'était une véritable sauvagerie, une horreur qui continue aujourd'hui dans les prisons d'occupation, que les journalistes et autres doivent dénoncer pour exiger la fin de ces pratiques.

Après cette séance de coups sanglante, on nous a transférés dans une autre pièce, où nous étions tous blessés. Certains prisonniers avaient des blessures aux yeux, d'autres au visage, d'autres aux membres. Le sang continuait de couler. Dans la pièce, il n'y avait que de vieux matelas, et ils n'étaient même pas suffisants pour tous. La salle, petite, mesurait environ 9 mètres sur 6, et ils y entassaient 13 personnes. Nous dormions par terre, incapables de bouger, même pour monter sur les lits supérieurs. L'eau était coupée, et nous ne pouvions pas nous laver. Pour moi, le pire, c'était la salive du chien restée sur mon corps toute la journée ; impossible de dormir à cause de cela et des souvenirs terribles que cela évoquait. Je n'ai pu me nettoyer que le jour suivant, lors de l'heure d'eau, qui arrivait seulement une fois par jour pour une heure.

³⁰ Dans la culture islamique, une personne mourante est encouragée à prononcer la déclaration de foi islamique connue sous le nom de Shahada. On considère qu'elle apporte du réconfort, qu'elle constitue une réaffirmation de la foi et qu'elle permet de demander le pardon et la miséricorde d'Allah.

Une nouvelle période de souffrance a commencé après cela. À chaque recensement, les gardiens nous demandaient de tourner nos têtes vers le mur, de nous agenouiller et de placer nos mains sur nos têtes. Lors de l'appel, l'unité "Keter"³¹ spécialisée dans la répression intervenait. Certains jours, ils jouaient à une sorte de jeu de "choix aléatoire" pour décider quelle chambre subirait le supplice. Parfois, ils entraient dans chaque pièce successivement, d'autres fois, ils choisissaient une pièce spécifique pour détruire tout ce qui s'y trouvait et battre ceux qui s'y trouvaient sans raison apparente. Ils venaient deux à trois fois par semaines après qu'ils terminent de compter ils commencent à appeler les noms et cela se poursuit d'une séance de torture incontestable.

La visite des avocats... Une autre occasion de torture

Lorsqu'un prisonnier était convoqué pour une réunion avec son avocat, il subissait des menottes serrées au point de lui donner l'impression que ses mains allaient se détacher soudainement. Une fois arrivé au centre de contrôle ou au siège de l'administration pénitentiaire, les coups reprenaient. Les prisonniers étaient placés dans des salles d'attente, où ils subissaient de nouvelles séries de coups violents, malgré le fait qu'ils étaient sur le point de rencontrer leur avocat. Les coups étaient si violents que, avec le temps, les jeunes préféraient éviter les audiences, sachant qu'ils seraient bru-

³¹ Keter, l'unité d'intervention rapide du Service pénitentiaire israélien, a été créée en 2010 pour gérer les situations d'urgence et fournir une réponse immédiate jusqu'à l'arrivée d'autres forces, notamment en cas d'émeutes dans les prisons ou de tentatives d'évasion. Cette unité a fait l'objet de critiques pour son recours présumé à une force excessive et à la torture. Depuis le début de la guerre contre Gaza, son nom est associé à de graves allégations concernant l'utilisation de mesures extrêmes et illégales. Les prisonniers palestiniens désignent "Keter" comme l'"escadron de la mort".

talement frappés s'ils souhaitaient voir leur avocat. Ils revenaient avec leurs visages et corps couverts d'ecchymoses, et leurs poignets ensanglantés portaient des marques des menottes.

Quand nous devions nous rendre au tribunal, généralement celui d'Ofer, les audiences se tenaient via vidéoconférence. La session ne durait généralement pas plus de cinq minutes, mais pour cela, nous attendions toute la journée, mains attachées, sachant que rien ne jouerait en notre faveur sous l'occupation. Ils nous forçaient à rester agenouillés, les mains liées, les yeux bandés, et il était interdit de lever la tête. Si quelqu'un faisait l'erreur de la lever par oubli, les soldats entraient et frappaient tout le monde. Cette punition collective visait à humilier les prisonniers et à susciter des conflits entre eux, car chacun pouvait voir dans un autre la cause d'une nouvelle ronde de violence.

La nourriture, une autre arme de torture !

Quant à la nourriture en prison, elle était si limitée qu'elle aurait tout juste suffi pour une personne, mais devait être partagée entre dix détenus. Nous étions forcés de diviser entre nous une maigre portion, chacun obtenant deux ou trois bouchées, ou deux tranches de concombre ou de carotte. Certains jours, nous recevions une petite portion de yaourt de la taille d'une cuillère, et même le pain avait une odeur insupportable, rappelant des saucisses ou du chou pourri, et ne pouvait être mangé.

Certains jeunes avaient pris l'habitude de conserver la nourriture durant la semaine pour tenter de manger à satiété le

vendredi, au moins une fois par semaine. Cependant, parfois la nourriture se détériorait, entraînant des problèmes plus graves, comme une intoxication alimentaire et de vives douleurs à l'estomac. Une fois, j'avais gardé ma part de yaourt pendant une semaine, espérant en avoir sept pots pour un "festin patriotique" le vendredi, une sorte de célébration que nous organisions lorsque nous réussissions à rassembler assez de nourriture. Nous faisons tout pour nous offrir un moment de répit, une brèche face à la brutalité de la détention. Cependant, le yaourt que j'avais accumulé a fini par pourrir, et nous n'avons pas pu le manger. Cette perte a été double : nous avons renoncé à notre part de nourriture pour la semaine, et perdu aussi ce moment de réconfort symbolique malgré les tortures collectives imposées par les geôliers. Ce jour-là, nous avons tous ressenti une profonde tristesse.

Ce n'était qu'une seule expérience en prison. Malgré l'horreur de ses détails que j'ai vécus et dont les effets demeurent en moi jusqu'à aujourd'hui, ce n'est pas la pire. Les histoires des prisonniers dans les prisons de l'occupation restent largement occultées et oubliées.



Couverture de la Palestine après le 7 octobre

Mustafa Khawaja



Mustafa Khawaja

Est un correspondant et journaliste indépendant basé à Ramallah. Il a été détenu pendant 10 mois à la suite d'un raid violent mené par les forces israéliennes à son domicile en octobre 2023. Son arrestation, liée à son travail journalistique, a suscité une condamnation internationale.

Couverture de la Palestine après le 7 octobre

Mustafa Khawaja

Le 16 octobre 2023, ma femme et moi nous sommes réveillés à trois heures du matin au bruit fort et violent d'une tentative de forcer la porte de notre maison par l'armée d'occupation israélienne avec des outils spéciaux. Bien que je leur ai dit que j'allais ouvrir la porte, ils ont continué à essayer et ont finalement réussi à la défoncer. Ma femme était à mes côtés. Les soldats d'occupation ont pointé leurs armes vers nous, se sont avancés un peu et m'ont demandé mon nom. Je leur ai répondu. Ils ont ensuite demandé à ma femme de me remettre ma carte d'identité et mon téléphone portable, puis ils ont exigé de rassembler tous ceux qui se trouvaient dans la maison. Je leur ai dit qu'il y avait des enfants, dont un souffrant d'autisme, mon fils Ahmed (neuf ans) et sa sœur Lynn (quatre ans).

Entre-temps, j'étais très inquiet que mes enfants se réveillent, surtout Ahmed en raison de sa condition particulière, et ma femme ressentait évidemment la même inquiétude.

Une fois ma carte d'identité vérifiée par les soldats, ils m'ont informé que j'étais arrêté et que j'allais les suivre. À ce moment-là, ma femme, qui, malgré la situation difficile et perturbante, m'encourageait, m'a apporté mes médicaments, car je souffrais de problèmes d'estomac. Les soldats ont refusé que j'aille dans ma chambre pour changer de vêtements,

alors elle m'a apporté des vêtements que j'ai enfilés devant les soldats. L'un d'eux s'est ensuite approché de moi, a pris mes lunettes médicales et les a mises dans un sac avec mes médicaments, puis il m'a bandé les yeux et m'a ligoté les mains derrière le dos avec une attache en plastique. Ils m'ont ensuite conduit à l'extérieur de la maison. Dans le couloir de notre maison, l'un des soldats m'a frappé à la tête, puis a abaissé ma tête vers l'avant et courbé mon dos.

Ils m'ont alors demandé de monter dans le véhicule militaire les yeux bandés et les mains ligotées derrière le dos. Ils m'ont ensuite jeté à terre sur le dos dans le véhicule militaire, et j'ai été placé entre leurs pieds. La force militaire, composée d'environ six véhicules, a quitté le devant de ma maison.

J'ai été transféré dans un camp de l'occupation près du village de Rantis, à l'ouest de la ville de Ramallah. En route vers le camp, l'un des soldats a versé du café chaud sur moi alors que j'étais à terre, les mains ligotées derrière le dos et les yeux bandés. Dans le camp, les soldats m'ont fait descendre du véhicule militaire et m'ont mis à terre tout en gardant mes mains attachées derrière le dos et les yeux bandés. Chaque soldat qui passait m'insultait et me frappait, mais l'un des coups a été particulièrement violent lorsque l'un d'eux m'a donné un coup de poing au visage, juste sous l'œil gauche. J'ai alors ressenti des vertiges et un manque de concentration, et j'ai crié à haute voix en demandant à voir un médecin, mais en vain. J'ai demandé aux soldats de me détacher pour que je puisse prier l'aube, mais l'un d'eux m'a répondu en anglais : 'Dieu est hors service', et ils ne m'ont pas permis de prier. Après le lever du soleil, deux soldats

sont venus et m'ont emmené dans une pièce tout en gardant mes mains attachées et les yeux bandés. J'ai compris que c'était une salle où des soins de premiers secours étaient administrés et que celui qui y travaillait était un médecin de l'armée d'occupation. Il m'a demandé, en hébreu, comment je me sentais, quelle était ma condition physique et si je souffrais de maladies particulières. Je lui ai tout expliqué, y compris le coup que j'avais reçu, et il s'est avéré que ce coup avait provoqué une petite plaie et un léger saignement sur ma joue gauche. Après cette étape, ils m'ont conduit vers un grand bus pour me transférer au camp de Gush Etzion, situé au sud de la Cisjordanie.

Là-bas, ils m'ont fait descendre du bus avec Majd Nafeh, un prisonnier du même village que moi, arrêté avec moi la même nuit. Ils nous ont forcés à nous asseoir par terre, devant le camp, avec les mains toujours attachées dans le dos et les yeux bandés. Cette position a duré jusqu'au coucher du soleil. Pendant tout ce temps, il nous était interdit de prier ou d'utiliser les toilettes, et il était interdit de changer de position. La posture imposée par les soldats de l'occupation ressemblait à une posture de prière, mais le plus difficile était de devoir s'asseoir sur un sol couvert de gravier, ce qui nous causait de fortes douleurs.

Le soir venu, ils m'ont fait entrer dans le camp et m'ont fouillé minutieusement. L'un des soldats en a profité pour insulter les dirigeants de la résistance palestinienne. À la fin de cette première journée de détention, nous avons été enfermés dans une chambre du camp de Gush Etzion pour passer la nuit, accompagnés de neuf autres prisonniers. Le lendemain, mardi 17 octobre, ils m'ont sorti, ainsi que des

dizaines d'autres prisonniers, pour nous transférer au centre de détention de Megiddo, après nous avoir maltraités.

En résumé, la première nuit de détention a été particulièrement dure, en raison des violences physiques que j'ai subies, mais aussi de la douleur de laisser soudainement derrière moi ma maison, mon épouse et mon enfant autiste, sans avertissement. Je pensais à eux et me demandais ce que les soldats avaient fait chez moi après m'avoir emmené. De nombreuses questions tournaient dans ma tête alors que j'étais attaché et les yeux bandés, sans réponse. Ces heures m'ont paru aussi longues que des jours ou des semaines.

Arrivée à la prison de Megiddo

Nous sommes arrivés à la prison de Megiddo dans une « bousta » (un véhicule de transport de prisonniers) le mardi 17 octobre 2023, dans des conditions brutales avec des agressions physiques. L'unité Nahshon³², spécialisée dans le transfert des détenus entre les prisons et vers les tribunaux militaires, nous a fait descendre et nous a fouillés minutieusement. Je me suis retrouvé dans une cour remplie de prisonniers assis par terre, les mains levées, où les gardiens de la prison les frappaient et les insultaient. J'ai moi aussi été agressé au visage et sur d'autres parties du corps. Ils m'ont ensuite obligé à m'asseoir comme les autres détenus.

³² L'unité officielle de transport des prisonniers en Israël et en Cisjordanie transfère les prisonniers palestiniens les yeux bandés, menottés, et, dans la plupart des cas, avec des entraves aux pieds. Souvent, ces prisonniers ne savent pas où ils sont emmenés ni combien de temps durera le trajet. Pour un compte rendu détaillé des graves abus subis par les prisonniers palestiniens dans les centres de détention et les prisons israéliens, consultez le rapport de B'Tselem : "Bienvenue en enfer : le système carcéral israélien comme réseau de camps de torture

nus, subissant plusieurs coups de poing et de pied dans le dos. Plus tard, on m'a fait entrer - lorsque mon tour est arrivé - dans une petite pièce. Ils m'ont fait asseoir sur une chaise avec, derrière moi, le drapeau de l'occupation pour prendre une photo.

Puis, on m'a transféré dans une autre pièce où deux officiers des services de renseignement des prisons m'ont interrogé sur mon travail de journaliste et si je faisais la promotion de la résistance palestinienne contre "Israël". J'ai répondu que j'exerçais mon métier de journaliste en respectant les standards professionnels et les exigences de la profession.

Ils m'ont interrogé sur mes comptes sur les réseaux sociaux, en particulier Instagram et TikTok. J'ai répondu que je n'avais pas de comptes sur ces sites, mais ils ont échangé des regards comme s'ils n'étaient pas convaincus. L'un d'eux a appelé un geôlier et lui a demandé de me transférer au bloc 5. Avant cela, le geôlier m'a emmené voir un secouriste assis à une table dans la même cour où les prisonniers subissent des coups collectifs. Il m'a demandé si je souffrais de maladies particulières, m'a fait monter sur une balance à côté de lui, a noté mon poids, puis a fait signe au geôlier qu'il avait fini.

Pendant le transfert au bloc, alors que mes mains étaient attachées, trois geôliers m'ont agressé pendant tout le trajet, qui a duré environ cinq minutes. À l'entrée du bloc, l'un des geôliers m'a frappé les jambes avec une barre de fer, laissant des marques qui ont duré longtemps.

Lorsque j'ai informé l'officier du renseignement que j'étais journaliste, il n'a montré aucun intérêt et m'a regardé avec

mépris. J'ai demandé mes lunettes, que les soldats m'avaient confisquées lors de mon arrestation, mais il a répondu avec dérision qu'elles n'étaient pas nécessaires.

Le bloc 5

Les conditions dans le bloc 5 de la prison de Megiddo étaient très dures, comme dans le reste de la prison : les chambres étaient fréquemment envahies par les soldats, qui agressaient les prisonniers. Plus de dix prisonniers étaient entassés dans une pièce conçue pour six, ce qui forçait plusieurs d'entre nous à dormir par terre. J'ai passé un mois dans la chambre 11 du bloc 5. Les geôliers ont saisi tout ce que nous avons, des appareils électriques et de la nourriture achetée avant la guerre, jusqu'aux vêtements et chaussures. Ils ont également interdit les produits d'hygiène personnelle et les produits de nettoyage, bien que nous étions quinze dans la cellule. La situation est devenue insupportable, d'autant que plusieurs jours passaient sans qu'on nous laisse nous doucher.

Un jour, les geôliers sont venus et nous ont ordonné de nous approcher de la porte pour nous attacher avant de l'ouvrir. Ils attachaient les prisonniers à travers une fente dans chaque porte. Ils nous ont ordonné d'enlever nos chaussures et de ne porter qu'un pantalon et un haut, puis nous ont fait sortir vers les toilettes sous une pluie d'insultes. Une fois arrivés, ils nous ont forcés à nous asseoir par terre et ont commencé à nous frapper violemment tout en insultant Yahya Sinwar, un chef du Hamas, avec des propos obscènes. Leur objectif était clair : nous priver de nos biens et nous humilier de la manière la plus vile sans aucune limite.

Côté médical, je demandais chaque jour au secouriste mon médicament que j'avais apporté de chez moi ou un substitut, mais chaque demande a été refusée. J'ai aussi demandé mes lunettes conservées dans nos affaires, sans le moindre succès.

Lors de l'un des nombreux transferts organisés par l'administration pour nous priver de toute stabilité, un geôlier a interrogé un collègue journaliste. Lorsqu'il a répondu qu'il était journaliste, il a été brutalement abattu, et d'autres prisonniers ont subi le même sort. Parmi les journalistes détenus avec moi, il y avait Sabri Jibril, ainsi que Nawaf al-Amer et Muath Amarna³³, qui avait perdu un œil en 2019 lors d'une attaque.

Les violences en prison : un calendrier d'agressions et d'humiliations

- Le 17 octobre, jour de mon arrivée à la prison de Megiddo, j'ai été frappé dans une petite cour où étaient rassemblés des dizaines de prisonniers. On m'a donné des coups de pied dans le bas du dos pendant que j'étais assis par terre, les mains levées.
- Pendant mon transfert du hall d'entrée vers le bloc 5, j'ai été agressé en continu par trois geôliers et frappé à l'entrée du bloc avec une barre de fer, qui a laissé des marques visibles pendant des semaines.
- Le 20 octobre, un vendredi, j'ai été transféré avec des dizaines d'autres prisonniers vers la prison d'Ofer pour un

³³ Pour le récit de première main de Muath Amarnah sur ses expériences, voir la page

interrogatoire, avant de revenir à Megiddo, où nous avons été battus durant le transport.

- Le 30 octobre, je suis sorti du bloc 5 avec d'autres prisonniers pour être présenté en visioconférence au tribunal. Dans une cellule collective, un jeune prisonnier de moins de 18 ans a été frappé jusqu'à ce qu'il ait des fractures. Une geôlière a même encouragé les autres à le frapper davantage.

- Le 7 novembre, un mois après le début de la guerre, notre bloc a été fouillé, et tous les prisonniers ont été emmenés dans les douches après avoir été forcés d'enlever leurs chaussures. Une fois-là, nous avons subi une série d'agressions violentes accompagnées d'insultes humiliantes qui vise à briser notre dignité on nous insultait en parallèle avec les leaders de la résistance palestinienne.

- Après un mois dans le bloc 5, nous avons été transférés vers le bloc 8. Un jour, un détenu qui appelait à la prière a été emmené en cellule d'isolement, où il a été sévèrement battu avant de revenir couvert de bleus.

Depuis le début de la guerre, les sermons et prières³⁴ du vendredi ont été interdits, ainsi que l'appel à la prière et les montres de poignet ont été confisquées.

³⁴ Les sermons du vendredi et les prières collectives sont fondamentaux dans la pratique islamique, obligatoires pour les hommes musulmans et constituent un pilier de la vie communautaire. Pourtant, des témoignages et des rapports révèlent une suppression systématique du droit des prisonniers palestiniens à pratiquer leur culte, souvent accompagnée d'insultes délibérées envers leur foi. Cette répression inclut l'interdiction des prières en groupe, le refus d'accès à l'eau pour les ablutions, l'interdiction de la récitation des prières et la confiscation des Corans.

Les témoins du martyre

Une des expériences les plus difficiles pendant mes dix mois de détention durant la guerre à Gaza a été la mort du détenu Omar Daraghmeh³⁵, qui partageait le même bloc que moi. Lorsqu'il a commencé à montrer des signes de crise cardiaque, nous avons appelé le geôlier de garde, qui a ignoré nos appels pendant environ quinze minutes. Ils ont fini par faire venir un secouriste, mais il est resté inactif, et ils ont fait sortir Omar, menotté, sans qu'on sache s'il avait reçu de l'aide. Le lendemain, nous avons appris son décès. L'impact de cette nouvelle était écrasant, multiplié par notre incapacité à exprimer la moindre protestation.

Il est terrible de voir mourir une personne qu'on aurait pu sauver ! La mort de Daraghmeh m'a profondément marqué et continuer de me hanter, tout comme la plupart des prisonniers. En tant que journaliste, j'ai pensé à son parcours, à sa famille, et surtout à son fils Hamza, également emprisonné dans un autre bloc. Je pensais aussi à ma famille comment vont-ils réagir vis-à-vis la mort d'un prisonnier dans la même prison où je suis détenu ? comment vont-ils subir une telle peur sous l'absence de tout moyen de communication et l'interdiction des visites. La nouvelle était terrifiante chez les familles des détenus et aussi chez ma famille, c'est ce que j'ai su après ma libération.

³⁵ Le 23 octobre 2023, Omar Hamza Daraghmeh, prisonnier politique palestinien, âgé de 58 ans, père de famille et membre influent du Hamas, a tragiquement été laissé pour mort en détention israélienne. Son décès est survenu quelques heures seulement après une audience par visioconférence où il semblait en bonne santé, soulevant de sérieuses préoccupations quant aux circonstances de sa mort. Lui et son fils Hamza avaient été arrêtés dans le cadre d'une vaste opération qui a conduit à l'arrestation de plus de 1 000 Palestiniens après le 7 octobre, en plein milieu de la guerre brutale menée par Israël contre Gaza.

Depuis mon arrestation le 16 octobre 2023, je ne connaissais pas les charges légales qui seraient retenues contre moi, ni l'accusation que l'occupant me présenterait dans ses tribunaux militaires jusqu'au 30 de ce mois-là. Ce jour-là, soit environ deux semaines après mon arrestation, les geôliers m'ont appelé, m'ont menotté et m'ont emmené pour une audience au tribunal.

Dans une pièce près de l'entrée du bloc 5 où j'étais détenu, deux geôliers m'ont installé sur une chaise devant un écran d'ordinateur. Assis, j'ai découvert que j'étais en connexion avec le tribunal militaire d'Ofer, et que la séance se tiendrait par internet. L'avocat que ma famille avait engagé pour me défendre est apparu, et c'est à ce moment qu'il m'a informé pour la première fois que j'étais soumis à une détention administrative de six mois. Cette détention est décidée par un officier du renseignement israélien de ma région, et le tribunal n'est qu'une formalité sans véritable signification. C'était ma seule audience depuis mon arrestation jusqu'à la fin des six mois. Je n'ai été présenté de nouveau devant le tribunal qu'en avril 2024, lorsque ma détention administrative a été prolongée de quatre mois.

Transfert à la prison de Shatta

Le 14 décembre, j'ai été transféré avec vingt autres détenus de la prison de Megiddo à celle de Shatta.

Avant la guerre à Gaza, les autorités des prisons israéliennes informaient les détenus de leur transfert d'une prison à l'autre au moins un jour à l'avance, ce qui leur permettait de prendre leurs affaires, comme des vêtements, des photos de famille, et même des livres s'ils le souhaitaient. Mais

cela a changé depuis le 7 octobre, date à partir de laquelle les transferts se font sans préavis. Un geôlier arrive dans la cellule, appelle le détenu, l'attache les mains dans le dos, et le transfère d'abord dans une cellule collective à l'entrée de la prison, puis dans un véhicule de transport appelé « bosta » pour un autre lieu inconnu du détenu.

Cela m'est arrivé le 14 décembre 2023, quand des geôliers sont venus dans la chambre 2 du bloc 8 de la prison de Megiddo, où j'étais avec dix autres détenus. Ils nous ont fait nous approcher de la porte pour nous menotter rapidement, puis nous ont transférés à l'entrée de la prison. Là, nous avons rencontré d'autres détenus d'autres blocs de Megiddo, et nous avons commencé à nous demander quelle pourrait être notre prochaine destination. Certains détenus ont entendu les geôliers murmurer que nous allions être transférés à la prison de Shatta.

Nous sommes montés dans le « bosta » après avoir été fouillés minutieusement et frappés pour certains d'entre nous en montant. Le trajet jusqu'à l'entrée de Shatta, qui n'est pas très loin de Megiddo, a duré 40 minutes ou un peu moins.

À notre arrivée, avant même de descendre, nous avons entendu des aboiements de chiens. Le bruit était terrifiant, surtout sans visibilité, et avec la brutalité des geôliers, tout pouvait être anticipé. Les geôliers ont commencé à nous faire descendre du véhicule et nous ont transférés dans une cellule collective à l'entrée de Shatta, menottés et forcés à nous courber, au point que nous ne pouvions rien voir devant nous. Pendant ce processus, chacun d'entre nous

a été frappé à coups de pied par les geôliers qui nous attendaient, puis ils nous ont fait asseoir, toujours menottés, pour continuer de nous battre tout en lançant des insultes vulgaires envers nous et ceux à qui nous tenons.

Une scène inoubliable est celle d'un détenu originaire de Jaba, dans le gouvernorat de Jénine, qui, en raison des coups violents qu'il avait reçus sur le haut du corps, a perdu connaissance. Nous avons crié aux geôliers de le transférer à l'infirmerie, mais nos appels sont restés sans réponse. Il est resté ainsi jusqu'à ce qu'il reprenne un peu connaissance, et il nous a alors confié, d'une voix tremblante de douleur, de prendre soin de ses enfants s'il venait à mourir. Ce fut l'un des moments les plus difficiles dans cette première nuit dans la cellule collective.

Les coups étaient constants jusqu'à ce qu'ils commencent à nous appeler un par un pour sortir. Mon tour est venu ; j'ai subi une autre série de coups devant la cellule, puis deux geôliers m'ont emmené le long d'un long couloir, les mains attachées dans le dos et contraint à une posture d'inclinaison douloureuse et humiliante, au point où mon souffle devenait court et où je tombais de douleur, ce qui s'est produit au moins deux fois. J'ai finalement atteint le nouveau bloc de la prison, inauguré le 3 décembre 2023, onze jours avant mon arrivée. C'est le seul bloc pour les prisonniers politiques palestiniens, les autres blocs étant réservés aux détenus civils. Entrée dans le bloc 7 de la prison de Shatta

J'ai atteint la porte du bloc dans un état lamentable, en raison des coups violents subis à l'entrée de la prison et de la position inconfortable dans laquelle j'avais été transféré

dans les couloirs jusqu'au bloc 7. À l'entrée, un geôlier m'a giflé violemment au visage, ce qui m'a étourdi et a brouillé ma vision. Entre les coups reçus et ma position inclinée en marchant, je suis entré dans le bloc dans un état d'humiliation totale. Dans une pièce à proximité, ils m'ont conduit devant un médecin en uniforme de geôlier, assis derrière un écran d'ordinateur. Il m'a demandé si j'avais des problèmes de santé ; j'ai mentionné un problème gastrique et le fait que j'avais un médicament, mais que les soldats l'avaient jeté. Il m'a promis de me procurer le médicament dans ma cellule, mais cela n'a jamais eu lieu, comme je m'y attendais. Je peinais à maintenir mon pantalon en place, réalisant que j'avais perdu du poids. La surprise a été plus grande quand, en montant sur la balance de « l'infirmerie », j'ai découvert que j'avais perdu 20 kilos en seulement deux mois passés à la prison de Megiddo !

Concernant les conditions de vie à Shatta, j'ai été surpris par le profil des prisonniers : après être entré dans ma cellule (cellule n°7) avec six autres détenus, dont deux condamnés à perpétuité, j'ai appris que plusieurs détenus purgent des peines de perpétuité ici, parmi eux Nasser Barghouti, le plus ancien prisonnier politique au monde, ainsi que des dirigeants du mouvement des prisonniers comme Abdallah Barghouti³⁶, Bilal Barghouti, et Mohammed Arman.

Le décompte des détenus à Shatta diffère aussi : à Megiddo, nous nous tenions debout au fond de la cellule en regardant

³⁶ Abdallah Barghouti (52 ans) est un prisonnier détenu dans les prisons israéliennes et l'un des dirigeants les plus en vue du Hamas. Il est également l'un des principaux leaders de la Seconde Intifada, qui a éclaté en 2000. Il purge actuellement l'une des peines les plus longues de l'histoire : 67 peines de réclusion à perpétuité, assorties de 5 200 années supplémentaires

l'officier qui nous comptait. À Shatta, le décompte se fait assis au sol, le dos tourné à l'entrée, les mains sur la tête, sans voir l'officier. Les fouilles et les raids dans les cellules sont plus fréquents, et ils ne coupent jamais les lumières la nuit ; j'ai ainsi été privé de sommeil sans obscurité pendant huit mois consécutifs. Les appels à la prière et la prière du vendredi y sont également interdits ; pendant dix mois, je n'ai pas pu prier le vendredi ni entendre l'appel à la prière, ce qui m'a manqué durant huit mois.

En tant que journaliste, je n'ai reçu aucun traitement différent des autres détenus ; parfois même, cela semblait aggraver la brutalité de mon traitement. Le 14 mars 2024, lors d'une fouille de notre cellule, j'ai été frappé par un geôlier alors que j'étais menotté. L'un d'eux m'a frappé à la jambe, ce qui m'a fait tomber. Depuis cet incident, et même après un mois de libération, je dois prier assis, incapable de plier le genou, et je suis encore sous traitement.

Soins et privation de lunettes médicales

Depuis mon arrestation, j'ai informé l'officier en charge de mes problèmes digestifs et du médicament que je prenais. À mon arrivée à Megiddo, puis à Shatta, j'ai répété la même information au « médecin », mais cela n'a mené à rien. Après l'agression du 14 mars, alors que j'avais des douleurs sévères au genou et que je ne pouvais plus prier qu'assis, j'ai informé un infirmier qui distribuait des analgésiques dans les cellules. Plus tard, j'ai insisté pour voir le médecin, qui m'a dit qu'une opération chirurgicale serait nécessaire, mais il ne m'a donné qu'un antidouleur et je suis resté dans cet état jusqu'à ma libération.

Parmi les difficultés les plus marquantes, il y a eu la privation de mes lunettes de vue depuis le début de ma détention le 16 octobre jusqu'au 1er mai. J'ai une vision réduite et suis myope ; malgré mes demandes répétées auprès des officiers, de l'infirmier distribuant les médicaments (avant leur interdiction) et de certains geôliers, toutes mes tentatives sont restées vaines. J'ai alors demandé mes lunettes lors d'une audience le 25 avril, lors de l'extension de ma détention, et l'avocat a plaidé auprès du juge pour que l'on me rende mes lunettes, qui étaient déjà au dépôt de la prison.

Cette période de six mois et demi sans mes lunettes a été l'une des plus difficiles. J'ai souffert de vertiges et de maux de tête constants, dépendant de mes lunettes depuis vingt ans.

L'isolement total et le manque d'informations

Il m'était extrêmement difficile de rester complètement coupé de toute information, qu'elle soit personnelle ou publique, surtout dans le contexte de la guerre. En tant que journaliste, le fait d'être privé d'informations et d'actualités – alors que j'avais pour habitude de suivre tous les détails, localement, régionalement, et mondialement – était amer. De même, le fait de ne pas avoir de nouvelles de ma famille pendant de longs mois a eu un effet psychologique extrêmement négatif sur moi. Mes parents souffrent de maladies cardiaques, et mon fils aîné, Ahmad, âgé de 9 ans, est atteint d'autisme. Mes pensées étaient envahies par des inquiétudes pour Ahmad, pour mes parents malades et pour ma famille en général. Avant mon arrestation, je suivais de près l'évolution de mon fils, je l'accompagnais à ses séances de rééducation

et dans des espaces de jeux, sachant bien comment répondre à ses besoins.

Ces préoccupations pour ma famille, et particulièrement pour Ahmad, étaient les plus pénibles. Souvent, je m'allongeais, cachais mon visage et me mettais à imaginer des moments passés avec Ahmad. Dans ces instants, je ne supportais pas que quelqu'un me parle ou me dérange, car je me sentais transporté en dehors des murs de la prison, revivant des souvenirs avec mes enfants, mes parents, ma famille et mes amis.

Parfois, les services de renseignement de l'occupation convoquaient des prisonniers pour des entretiens au camp militaire d'Ofer. Lorsqu'un prisonnier était appelé, il passait par un lieu nommé "Ma'abar al-Ramla", où se retrouvent les détenus de diverses prisons de l'occupation. Ce lieu servait de "salle de presse" informelle où les prisonniers partageaient des nouvelles entre eux.

Un jour, un détenu de notre section a appris au "Ma'abar al-Ramla" l'assassinat de Saleh al-Arouri, le vice-président du bureau politique du Hamas, un événement survenu trois semaines plus tôt. À son retour, il nous transmet la nouvelle, marquant profondément ceux d'entre nous qui connaissaient personnellement Sheikh al-Arouri. Nous avons également appris de la même manière le martyre d'Ismaïl Haniyeh, le président du Hamas.

Le fait de recevoir ces informations tardivement m'a causé une grande frustration. Moi qui diffusais autrefois les nouvelles avant que le grand public n'en ait connaissance, je

connaissais autrefois même les détails les contextes où même ce que le public ignorait, je recevais désormais ces informations des semaines après leur survenue, un sentiment écrasant d'impuissance en tant que journaliste. Je ressentais une frustration particulière, notamment en raison de la succession de questions hypothétiques dans mon esprit, sans avoir aucune idée précise de la réalité sur le terrain. Cet état me plongeait dans une angoisse qui pouvait être encore plus intense pour moi, en raison de ma profession, et bien plus que pour les autres

La nourriture, ou plutôt le manque de nourriture

En discutant avec des dizaines de prisonniers rencontrés dans les différentes prisons depuis le début de la guerre, un sujet revenait constamment : le manque de nourriture. Dès le 7 octobre, les unités répressives des prisons ont investi toutes les cellules, confisquant tout, y compris la nourriture, les conserves, et même l'huile d'olive. La "cantine", sorte de cafétéria où les prisonniers pouvaient acheter leurs nécessités, a été vidée par l'administration pénitentiaire.

Dès lors, les détenus n'avaient d'autre choix que de se contenter de la nourriture fournie par l'administration, déjà mauvaise à la base, mais qui a empiré en qualité et quantité. Pendant les dix mois de guerre passés en prison, mon petit-déjeuner consistait souvent en une cuillère et demie de labné (fromage blanc), avec un demi-concombre ou une demi-tomate. Parfois, un seul poivron était partagé entre trois détenus. Le samedi seulement, nous recevions deux tranches de fromage jaune, un petit yaourt, et quelques olives. Quant aux repas du midi et du soir, ils étaient consti-

tués de deux plats de riz pour toute la chambre, deux soupes à base de pois chiches, lentilles ou haricots, et un plat de légumes (chou, betterave ou poivron doux). Cette maigre ration était censée nourrir une dizaine de détenus, parfois plus, en fonction des déplacements orchestrés par l'administration. Cinq jours par semaine, nous recevions chacun un œuf au dîner.

En plus des quantités insuffisantes, la qualité de la nourriture posait également problème. Le riz était souvent insuffisamment cuit, surtout dans la prison de Megiddo, et les soupes étaient servies sans sel. Les boissons chaudes, les fruits, et même les sucreries étaient strictement interdites. Avec le temps, nous avons tous ressenti la fatigue et l'incapacité à marcher ou bouger activement. Lors de l'heure quotidienne d'exercice et de douche, il nous devenait de plus en plus difficile de bouger.

Perdre du poids était un sujet de plaisanterie récurrent, tant les visages changeaient rapidement. La plupart des détenus perdaient entre 20 et 30 kilos ; pour ma part, j'ai perdu 37 kilos, une perte dont je souffre encore aujourd'hui.

Les mauvaises conditions de vie et la nourriture inadéquate ont contribué à l'apparition de maladies, dont la gale³⁷. Et cela m'a exposé à un danger qui a amplifié la tragédie de l'emprisonnement.

³⁷ La gale est une infestation cutanée causée par un acarien microscopique. Elle est largement répandue parmi les prisonniers palestiniens en raison des mesures punitives imposées par les autorités pénitentiaires israéliennes depuis le 7 octobre 2023. Ces mesures incluent la privation de droits humains fondamentaux, tels que l'accès aux douches et à l'eau, la confiscation des produits d'hygiène, le refus de coupes de cheveux et des restrictions sur l'obtention de vêtements.

À la mi-juillet, alors que les températures montaient, un des prisonniers dans ma cellule (la cellule numéro 3 du bloc 7 dans la prison de Shatta) a commencé à souffrir de démangeaisons constantes, puis des boutons ont commencé à apparaître sur son corps. Trois jours plus tard, la plupart des détenus de la cellule présentaient les mêmes symptômes. Nous avons parlé aux gardiens, qui nous ont dit qu'ils feraient venir un médecin, mais ils ont aussi imposé un confinement en interdisant tout contact avec les autres prisonniers. Le médecin est finalement venu après plusieurs jours, mais il nous a seulement parlé à distance, sans examiner nos corps, preuve qu'ils n'accordaient aucune importance à notre condition, sauf si cela pouvait avoir des répercussions opérationnelles sur eux. La direction de la prison nous a ensuite fourni des crèmes pour traiter la situation, après que le médecin, qui nous avait parlé à distance, a estimé qu'il s'agissait probablement de la gale. Malgré cela, ils nous ont permis de nous doucher au même endroit que les autres prisonniers des autres cellules, augmentant ainsi le risque de propagation de la maladie.

Les coups et violences sans fin

Pendant la guerre, les détenus ont été frappés, insultés et humiliés sans raison apparente. L'angoisse des fouilles intempestives, parfois nocturnes, nous faisait redouter chaque minute. Parfois, les gardiens nous réveillaient pour détruire nos chambres, nous menotter et nous frapper, que ce soit le matin, au milieu de la nuit, ou même pendant le repas de l'aube en Ramadan. Ces violences se sont intensifiées depuis le 7 octobre.

Ce furent parmi les moments les plus difficiles que j'ai vécus, lorsque j'ai dû écouter les cris d'un détenu qui se faisait battre brutalement. Ces sons reviennent sans cesse dans mon esprit ; je les entendais parfois provenir de la cellule 3, d'autres fois de la cellule 1, où une unité répressive avait fait irruption pour frapper les détenus, alors même que certains d'entre eux étaient des personnes âgées. Lors d'un de ces raids, une côte du détenu Abdullah Barghouti a été brisée, et le nez du détenu Leili Abu Rejila³⁸ a été fracturé. Tous deux purgent des peines de réclusion à perpétuité.

Les séances d'audience n'étaient pas non plus exemptes de brutalité. Le 25 avril 2024, en me rendant à une audience où l'on devait prolonger ma détention administrative, j'ai été battu en chemin par les gardiens, qui ont également réitéré ces coups après mon retour de l'audience.

Je suis sorti sur ordre du geôlier pour assister à une audience. À ce moment-là, l'occupation avait prolongé ma détention administrative de quatre mois supplémentaires, après les six premiers mois. Après chaque prolongation, il est prévu qu'on passe devant la Cour de confirmation, qui valide la décision prise par l'officier de renseignement de votre secteur au sein des renseignements de l'occupation israélienne. Ce jour-là, j'ai quitté ma cellule, les mains menottées dans le dos, les yeux bandés, ainsi que les pieds enchaînés. À mon arrivée dans une salle proche de notre section (section 7), les geôliers ont retiré le bandeau de mes yeux, mais

³⁸ Lili Abu Rujaila a été arrêté en 2006 et condamné à la réclusion à perpétuité. Les autorités israéliennes lui ont refusé le droit de recevoir des visites de son fils en bas âge, Ayoub, malgré de nombreuses tentatives. Ayoub a également été arrêté en 2021, et l'année suivante, ils ont finalement été autorisés à se retrouver brièvement. Lili Abu Rujaila a documenté cette rencontre dans un témoignage relayé à son avocat.

ont gardé mes mains et mes pieds entravés, puis m'ont assis sur une chaise face à un écran d'ordinateur. J'ai parlé par vidéoconférence avec l'avocat qui se trouvait au tribunal d'Ofer. Il m'a informé que ma détention était renouvelée pour quatre mois supplémentaires, et m'a demandé de commenter cette décision. J'ai immédiatement répondu que je travaillais dans le journalisme et que je ne connaissais pas la faute que j'aurais commise pour être en prison, en l'absence d'accusations claires ou de preuves justifiant ma détention continue. J'ai déclaré que c'était une grande injustice pour moi et pour d'autres. Cette séance n'a duré que deux minutes, durant lesquelles l'avocat m'a transmis des salutations de ma femme et de mes parents, me disant que ma famille allait bien et voulait avoir de mes nouvelles, surtout après des rumeurs de fractures aux mains. J'ai nié cela à l'avocat et lui ai dit : 'Rassure-les, je vais bien et mon moral est élevé'. La séance s'est terminée, et un geôlier m'a de nouveau bandé les yeux et m'a raccompagné à la section. Lorsque je suis arrivé, une unité pénitentiaire fouillait la cellule n°8 et frappait les détenus qui s'y trouvaient. Peu après, l'officier de cette unité s'est approché de moi et m'a frappé au visage, puis un autre gardien, masqué, a commencé à me frapper à la tête et au cou avec ses mains et ses pieds sur différentes parties de mon corps. Après cette série de coups, ils m'ont retiré le bandeau et m'ont poussé violemment dans ma cellule.

Un jour avant ma libération, j'ai parlé avec plusieurs prisonniers condamnés à perpétuité au sujet de leurs messages pour leurs proches. Pendant toute la durée de la guerre, il n'y a eu que peu de moyens de communication avec les familles, et la liberté d'un prisonnier était une occasion pour les autres de transmettre des messages à leurs familles. Cer-

tains prisonniers m'ont chargé d'embrasser leur fils unique et de lui dire que ces baisers étaient au nom de son père. D'autres m'ont demandé de transmettre un message à leur épouse pour qu'elle achète un cadeau pour le fils d'un martyr parmi leurs proches et qu'elle le lui remette au nom du prisonnier condamné à perpétuité. Un autre m'a demandé de féliciter son père pour son retour sain et sauf du pèlerinage et de féliciter son frère qui avait réussi ses examens de fin d'études secondaires. Un autre prisonnier m'a demandé de féliciter sa sœur qui s'était fiancée pendant son incarcération. L'un des prisonniers — un nouveau détenu condamné à perpétuité — n'avait d'autre demande que de faire savoir à sa mère qu'il avait terminé la mémorisation de la sourate 'Amma et qu'il avait suivi un cours sur les règles de la récitation du Coran. Un autre souhaitait transmettre un testament à ses enfants pour qu'ils prennent soin de leur grand-père. Ce sont des messages simples et de bons souhaits, qui m'ont causé beaucoup de chagrin et de tristesse face à l'ampleur de la tragédie et de la situation des prisonniers dans les prisons de l'occupation, surtout après le 7 octobre.

Un des prisonniers en prison disait, à juste titre, que quiconque n'a pas été arrêté dans les prisons de l'occupation durant cette guerre ne peut pas prétendre avoir été emprisonné. Cela montre à quel point la brutalité des prisons a changé au cours de ces derniers mois. Ce qui s'applique aux prisonniers s'applique aussi aux journalistes, et peut-être même plus. En effet, quiconque n'a pas couvert la Palestine en tant que journaliste durant cette guerre marquée par l'extermination ne peut pas dire qu'il a couvert la Palestine !



Le fardeau du témoignage journalistique en temps du génocide..

□ Marah Wadi

A black and white photograph showing the aftermath of destruction. The scene is filled with rubble, including large chunks of concrete, twisted metal rods, and debris. A prominent vertical rebar is visible on the left side. The overall atmosphere is one of devastation and desolation.

Marah Wadi

est une journaliste palestinienne originaire de la bande de Gaza. Elle travaille dans la rédaction numérique d'Al Jazeera, où elle gère les plateformes d'Al Jazeera Palestine et produit des reportages visuels et écrits sur des sujets humains pour divers médias arabophones.

Le fardeau du témoignage journalistique en temps du génocide..

Marah Wadi

C'était une nuit sanglante, loin de toute promesse d'aurore, une nuit qui ne connaissait rien du soleil, qui perçait de force à travers la fenêtre pour nous rappeler que nous étions toujours vivants, en ce nouveau jour de guerre à Gaza.

Sur ce mince matelas usé, d'à peine 80 centimètres de large, j'entendais mes os craquer. Je me suis tournée de l'autre côté, vers mon fils Omar, âgé de quatre ans, profondément endormi après avoir vécu les horreurs de ce qui semblait être une « apocalypse », rythmée par les bombardements qui secouaient la région.

Depuis des mois, Omar partage ce matelas avec moi. La maison où nous avons trouvé refuge, mon mari et moi, abrite aussi d'autres membres de la famille. Nous cherchions tous une forme de sécurité, ou du moins l'illusion que, si nous devions mourir, nous mourrions ensemble.

Pour la première fois depuis longtemps, je me suis regardée dans le miroir. J'avais perdu au moins 12 kilos. Mon visage, pâle et couvert de boutons, semblait étranger à moi-même. Le soleil m'avait brûlé la peau, mais qui se soucie de son apparence en de telles circonstances, alors que les autres

souffrent d'un mal bien plus profond ?

Les gens à Gaza nous accordent une grande importance, à nous, les journalistes. Ils disent que nous sommes les « chevaliers de la vérité » et certains nous appellent même « les soldats du champ de bataille » ! Mais ces mots sont un fardeau plus qu'un compliment. Chaque jour, nous perdons des collègues sous les frappes israéliennes, directes ou indirectes, que ce soit sur les lieux de reportage, dans nos maisons, nos véhicules de diffusion, ou sous des tentes.

En cette ère d'extermination, Israël ne s'est pas contenté de cibler les bureaux de presse, elle a aussi interdit l'entrée des journalistes étrangers et bloqué l'accès aux équipements indispensables à notre travail, des caméras aux équipements de sécurité. Nous sommes désormais face à un choix cruel : continuer sans nos badges de presse, sans casques ni gilets pare-balles, sans les droits que le monde aime tant vanter, mais dont nous savons, au fond, qu'ils ne sont que des slogans dans un monde dominé par la loi du plus fort.

À propos, que fait le droit international pour Shireen Abu Akleh, assassinée de sang-froid des mois avant cette guerre ? Et pour Yasser Murtaja, tué par un tir de sniper lors des Marches du Retour il y a quelques années ? Allons-nous compter sur ce même droit pour agir en faveur de Rushdi al-Sarraï ou d'Ismail al-Ghoul cette fois-ci ? Sûrement pas.

Dans ce climat d'anéantissement, les journalistes palestiniens ont quitté leurs bureaux pour des tentes, devenues nos nouvelles salles de rédaction. Nos téléphones sont désormais nos caméras. Ceux d'entre nous qui avaient des

voitures les ont laissées à l'abandon, enterré sous la poussière ou les décombres de la guerre, à cause du manque de carburant. Désormais, nous nous déplaçons en charrettes tirées par des animaux ou dans des taxis fonctionnant à l'huile de cuisson, dont la fumée étouffante emplit nos poumons. Nos vêtements sont envahis de l'odeur des corps sans vie, et nos oreilles résonnent des cris des endeuillés. Combien de fois ceux qui ont perdu leurs proches ont-ils déversé leur colère sur nous, nous demandant : « Où est le monde ? » Et nous, d'une voix amère, nous murmurons : « Honte au monde. »

Nous ne venons pas d'une autre planète. Nous vivons la même souffrance. Nous mourons comme eux, affamés, amaigris, nos vêtements flottent sur nos corps maigres, car nous n'avons rien pour les remplacer. Pourtant, nous continuons, car révéler la vérité est notre mission, notre devoir.

Sous le siège suffocant de l'armée israélienne, les gens de Gaza accompagnent leurs martyrs et leurs morts, tombés non seulement sous les bombes, mais aussi sous les maux implacables du blocus. Tandis qu'ils marchent en cortège, nous, les journalistes, avançons devant eux, nos caméras levées, capturant chaque adieu. Et dans nos cœurs, nous enterrons des centaines de funérailles invisibles, réprimant nos propres douleurs, piétinant nos peines, car il n'y a ni temps ni espace pour s'effondrer. Le flot des événements est ininterrompu.

Au début de cette guerre, j'ai cru que j'étais chanceuse. J'avais quitté ma maison, mes équipements à la main, prête à capturer chaque instant, chaque douleur. Mais très vite,

cette chance s'est transformée en malédiction. Chaque jour, mon micro me trahissait. Après avoir raconté une nouvelle histoire, une vie détruite par les massacres israéliens, je croyais offrir à ces voix le poids qu'elles méritaient. Et pourtant c'était comme si mon téléphone hurlait en silence : « Assez ! Comment peux-tu supporter autant de douleur ? » Puis, en réécoutant mes enregistrements, la désillusion frappait : une heure d'interview, et le son s'effaçait. Mon micro m'avait encore une fois abandonnée, comme s'il s'alliait avec cette réalité impitoyable pour étrangler la vérité.

Le micro semblait parfait lors des tests, et même au début de chaque interview. Mais il coupait le son en plein milieu, juste au moment où l'histoire prenait forme, où chaque détail devenait vital. Alors, timidement, je demandais : « Pourriez-vous, s'il vous plaît, raconter à nouveau ? » Certains comprenaient, d'autres acceptaient à contrecœur, et quelques-uns repoussaient à plus tard. Je sentais un profond embarras, puis un respect immense pour ces âmes auxquelles je refusais d'imposer une deuxième épreuve. Alors, en silence, je me retire calmement devant ceux dont je sens qu'ils ne pourront plus refaire ce dur témoignage.

Cela s'est répété à maintes reprises. Chaque fois, la colère me dévorait, et je me retenais de briser ce maudit micro contre le sol. Mais c'était la nécessité qui me retenait. Ce besoin qui me poussait à caresser doucement ce micro, d'à peine 30 dollars, comme s'il était mon dernier espoir. Il n'y avait ni matériel de remplacement, ni solution. La seule option était de continuer, avec patience... encore un peu de patience.

Je me questionne souvent : comment mon mari, Anas Abu

Deia, journaliste photographe, et moi parvenions-nous à atteindre tous ces lieux de reportage dans le sud de Gaza ? Al-Bureij, An-Nuseirat, Deir al-Balah, al-Qarara, Bani Suheila, Khuza'a, Abasan, Miraj et Rafah... et dans les quartiers El jeninyah et Chabourah et quartier Tel Soultan !

Nous traversions des averses sans parapluie, ou bien avec un vieux, qui de toute façon ne nous aurait jamais protégés contre la pluie torrentielle d'une ville qui semble ouvrir ses cieux pour accueillir les âmes et le rugissement des avions. Ah, combien je hais les avions et leur inventeur.

Au milieu de cette guerre d'extermination, j'ai appris à marcher sur tout ce qui tente de nous écraser. La peur d'une bombe non explosée s'est dissipée. Mais cette bravoure, ai-je découvert, n'est pas que de simples mots nés du désespoir. Lorsqu'un drone Quadcopter nous a traqué dans les premières heures du retrait des forces israéliennes de Khan Younès, en avril 2024, après quatre mois de combats ininterrompus, que j'ai constaté cette vérité.

Comment pouvons-nous décrire ce qui est arrivé à Khan Younès ? Dire qu'un tremblement de terre l'a frappée serait une insulte à la nature, même dans ses moments les plus violents ! Israël a fait bien plus que cela. Le spectacle était terrifiant, accablant pour le cœur et pour les yeux. Les rues étaient désertes, aucun signe de vie, tandis que des cadavres en décomposition gisaient sur le sol. Il n'y avait pas une seule maison qui ait été épargnée par les bombardements — sans aucune exagération. C'était comme si le pillage était un acte de vengeance aveugle, insensé, sans rapport avec les soi-disant « objectifs militaires » qu'Israël

prétend toujours viser.

Nous étions trois : Anas, moi, et un chauffeur que nous avions rencontré par hasard, et qui nous avait encouragés à pénétrer dans la zone. Nous sommes descendus de la voiture pour explorer cet endroit que nous ne reconnaissons plus, tant il avait été dévasté. Nos téléphones en main, nous avons commencé à filmer, jusqu'à ce qu'un drone nous prenne par surprise et ouvre le feu sur nous. Nous n'avions aucune idée d'où courir. Chacun s'est enfui dans une direction différente jusqu'à ce que l'engin s'éloigne enfin. Nous nous sommes ensuite retrouvés dans une zone que nous appelons, par abus de langage, « sûre », après avoir aperçu des personnes.

Nous avons rencontré une famille, essayant de récupérer ce qu'elle pouvait encore extraire des décombres de sa maison. Nous nous sommes approchés et avons échangé quelques salutations avec les femmes présentes. Après avoir pris de leurs nouvelles, j'ai demandé à l'une d'elles si elle accepterait une interview, mais elle a refusé. Elle m'a dit textuellement : « Nous avons été assiégés dans cette maison par l'armée pendant des jours. Nous avons supplié le monde entier, nous avons appelé à l'aide la Croix-Rouge et toutes les organisations humanitaires, nous avons imploré les journalistes et tous les médias, mais personne n'est venu nous sauver ! Nous sommes sortis par miracle. Ceux qui n'étaient pas là alors, nous n'en voulons pas aujourd'hui. Tu es la bienvenue, quelle que soit ta qualité, mais pas en tant que journaliste ! Pas de bienvenue pour vous, journalistes, ni pour ceux qui œuvrent dans l'humanitaire. »

Je me suis sentie impuissante, plus encore que le poids qui pesait déjà sur mon cœur. Je me suis contentée de garder le silence, car les mots n'avaient plus de sens à cet instant, puis je me suis retirée en douceur. Je pense à elle chaque fois que nous recevons des appels de familles assiégées. Je porte la culpabilité de son rejet, et cette impuissance revient enterrer encore un peu plus de mon cœur. Je me demande comment mon cœur est devenu un cimetière collectif, ? Une question qui me honte chaque jour.

Les drones Quadcopter ont leur propre histoire terrifiante. Je me souviens d'une nuit parmi tant d'autres, au cœur des bombardements violents sur Khan Younès. C'était mon « quatrième » déplacement. Le corps brisé par la fatigue m'a fait tomber au sol, et j'ai sombré dans un sommeil involontaire, ne serait-ce que pour une demi-heure. Mais je me suis réveillée, secouée par un bruit encore plus terrifiant : le vent furieux qui emportait les rideaux, dévoilant la fenêtre dont les vitres avaient été pulvérisées par les frappes. À ce moment-là, je l'ai vue, ce maudit drone qui surveillait la maison, tournoyant autour comme un prédateur affamé. Elle émettait des bruits angoissants, glaçant le sang de tous ceux qui étaient avec moi. Une folle envie de la photographier m'a traversé l'esprit, mais j'ai aussitôt compris que cela aurait sans doute été le dernier acte de ma vie.

Dans la maison d'en face, mon mari et d'autres hommes de la famille étaient couchés à même le sol sur la terrasse, n'ayant laissé l'appartement qu'à nous, les femmes, pour que nous nous débrouillions. Le corbeau de la mort passa au-dessus d'eux et croassa ! Ce drone avait repéré des corps immobiles. Ils avaient tous fermé les yeux, récité la

shahada, et fait semblant d'être déjà morts. Mon mari m'a raconté qu'ils s'étaient figés ainsi, espérant que la machine chercherait d'autres proies ailleurs. Et c'est ce qu'elle fit, abandonnant leur toit pour aller semer la mort ailleurs.

Le lendemain, nous avons partagé cette expérience avec nos collègues, qui dormaient dans des tentes de fortune. Ils nous ont raconté leurs propres histoires, remplies de frayeur. L'un d'eux nous a confié que le drone avait « visité » sa maison et fait le tour de chaque pièce tandis qu'ils gisaient sur le sol, immobiles, jusqu'à ce qu'il s'en aille. Une autre journaliste nous a raconté que ses enfants lui avaient reproché d'être journaliste, croyant qu'elle attirait ces drones qui traquaient les journalistes pour les éliminer, eux qui dévoilent au monde ce qu'Israël fait. « Comme si Israël se souciait encore de ces 'révélations' ! », ai-je répondu avec ironie.

Dans la tente des journalistes, érigée par l'organisation « Palestiniennes », où résidait mon amie et collègue Shorouq Shahin, correspondante pour la télévision syrienne, je trouvais refuge. Pas pour pleurer, mais pour partager notre peine. Même si, la plupart du temps, nous nous réfugions dans un silence pesant.

Nous nous connaissons bien, elle et moi. Il n'y avait nul besoin de parler, nous étions submergées par les tragédies des autres à force de les couvrir. Nous nous souvenions de Salsabil, de Malak, de Mohammed, de Sabreen — héros de nos histoires, victimes de cette extermination.

Parfois, nous brisons le silence en évoquant le souvenir d'un repas propre que nous avons partagé à Gaza, les odeurs de

nos maisons, ou le parfum familier de nos vêtements. Nous rions en voyant nos visages marqués par la misère, en plaisantant sur nos traits fatigués, tout en insistant que nous ne nous en soucions plus vraiment.

Nous parlons aussi des « opportunités » qu'offre la guerre. Comment peut-on arracher des opportunités dans ces circonstances ? Comment est-il devenu si facile pour quelqu'un d'augmenter son nombre de followers ? Certains courent après la reconnaissance sur leurs comptes personnels, au détriment de la qualité des reportages et du sang des victimes. Le nombre de followers est désormais une échelle de valeur pour les journalistes, une porte ouverte vers des opportunités que d'autres mériteraient sans doute plus. Malheureusement, même cela est jugé en fonction d'une sorte de « bravoure », même si les publications trahissent tout ce qu'ils nous ont prêché pendant des décennies sous l'étiquette des « principes déontologiques du journalisme ».

Un jour particulièrement éprouvant, alors que nous couvrons des histoires humaines dans les camps de déplacés, mon mari Anas et moi sommes rentrés épuisés. Nous n'avions même pas la force de rejoindre la tente d'Al-Jazeera pour y déposer nos enregistrements et les envoyer pour montage. Nous avons décidé de retourner chez nous, un trajet qui nous a pris près de deux heures à cause du manque de moyens de transport dans Gaza.

La guerre oblige les journalistes à accepter qu'ils ne peuvent pas toujours être au courant de tout ce qui se passe autour d'eux, même quand ils sont proches des événements. Lorsque Israël coupe les communications et l'Internet, il devient

impossible de savoir où tombent les bombes que l'on entend, à moins d'en apprendre la cible par pur hasard. Parfois, nous découvrons, trop tard, que ces frappes visaient nos propres cœurs. Par exemple, j'ai appris la mort de notre collègue Samer Abu Daqa³⁹, caméraman d'Al-Jazeera, le 15 décembre 2023, par pure coïncidence.

Sur un petit écran de télévision installé au coin d'une rue, son éclat lumineux perçait la nuit obscure, conséquence des coupures d'électricité. Sur la bande rouge défilant au bas de l'écran, la nouvelle était affichée de manière aussi claire que le jour : « Le journaliste Samer Abu Daqa a été tué, le correspondant Wael Dahdouh d'Al-Jazeera a été blessé. » Je me suis frotté les yeux, pensant que la poussière des décombres et la fumée des bombardements troublaient ma vue. Pourtant, l'image était claire. Mon corps s'est figé, et j'ai relu la nouvelle encore et encore, étouffant mes sanglots au point que certains hommes autour de moi ont cru qu'il s'agissait d'un membre de ma famille.

Je n'ai pas pleuré. Mes larmes s'étaient tariées depuis longtemps. Mon cœur était brisé, déchiré par tant de souffrance. Mais cette fois, je n'arrivais même plus à exprimer ma douleur. Samer, toi aussi ? Ils t'ont tué toi aussi ! Ce beau garçon, amoureux de la vie, qui rêvait de retrouver sa famille à l'étranger, Israël t'a assassiné sous les yeux du monde entier, alors qu'Al-Jazeera, inflexible, continue sa mission.

Tous ces messages de « reconnaissance » publiés pour saluer le courage des journalistes couvrant la guerre d'extermi-

³⁹ Pour en savoir plus sur la tragique mort de Samer Abu Daqqa, voir la note de bas de page

nation menée par Israël contre Gaza me semblent, à moi au moins, totalement vides et misérables. Les mots n'ont plus de valeur quand l'action est ce dont nous avons besoin est absente ! Nous avons besoin de ce qui nous permettra de continuer à travailler : du matériel, des vêtements, et même ces coupons que l'on obtient après d'interminables files d'attente et tant d'humiliations.

Nous ne savons plus comment nous consoler les uns les autres. Nous tournons en rond comme des âmes errantes, avec les cheveux blanchis par le chagrin. Nous regardons le ciel en silence, jusqu'à ce qu'un passant, reconnaissant en nous des journalistes, nous interroge : « La guerre va-t-elle durer longtemps ? Quelles sont les nouvelles ? ». En particulier ceux qui vivent dans les tentes autour des nôtres, qui n'ont accès ni télévision ni radio ni internet cherchant désespérément à savoir ce qui se passe dans le monde extérieur.

La vérité, c'est que « les louanges » que nous avons reçues depuis le début de cette guerre ne sont que des coups durs déguisés en encouragements, nous forçant à accepter l'insupportable. Le monde ne nous voit que comme des outils, utilisés pour répondre aux besoins de la couverture médiatique, malgré notre foi profonde en notre mission. Le monde applaudit nos efforts et fait la promotion de nos histoires, mais il attend de nous que nous fassions tout le reste aussi : chercher de la nourriture, trouver des tentes pour nous abriter, sécuriser des vêtements et des chaussures, et même ramasser du bois pour faire du feu et préparer à manger.

Nous sommes les premiers à nous lever et les derniers à nous coucher, poursuivant notre travail en silence et avec amertume.

A black and white photograph of a damaged building. The roof is partially collapsed, with wooden beams and debris visible. A person is sitting on the rubble on the right side of the frame. The building's walls are made of concrete blocks and show signs of destruction. A red rectangular border is overlaid on the image, containing the title and author's name.

L'efficacité Culturelle face à l'extermination radicale..

□ Hamza Aqrabawi



Hamza Agrabawi

Est un journaliste et chercheur palestinien originaire de Cisjordanie, spécialisé dans le folklore et la mémoire nationale palestinienne. Il a écrit pour de nombreux sites web et magazines arabes, notamment le Journal of Palestine Studies, Al Jazeera, Ultra Palestine et Metras.

L'efficacité Culturelle face à l'extermination radicale..

Hamza Aqrabawi

L'extermination radicale que la société palestinienne subit depuis le 7 octobre 2023, dans la bande de Gaza, a imposé un nouveau rôle aux acteurs et observateurs de la situation palestinienne : la couverture médiatique, la surveillance et la documentation. Ce colonialisme sauvage sans précédent a provoqué un changement dans la nature de la société, a détruit sa structure et a brisé les bases de sa stabilité. Lorsque le passé est enterré et le présent est anéanti, il en résulte un changement dans la forme de la société et la nature de son avenir.

En tant qu'acteur culturel engagé dans la préservation du patrimoine de la Palestine, de son histoire et de son identité, je me retrouve face à des événements majeurs qui se déroulent chaque jour, voire chaque instant. Il n'est plus possible d'aborder ces événements avec les méthodes habituelles de documentation, où l'on commence à recueillir les récits après la guerre. La rapidité et l'ampleur des événements nous ont poussés à commencer immédiatement un processus de documentation partielle pour capturer au moins un minimum des récits et des histoires quotidiennes des gens. Cette démarche ne visait pas à archiver ou à muséifier le passé, mais à répondre à une question personnelle : Où dois-je me positionner dans cette bataille ? Et quel rôle puis-je jouer dans une guerre cruciale pour l'histoire de notre cause?

Gaza : suivi et documentation quotidienne

Pendant les premiers mois de cette guerre d'extermination, en tant que personne intéressée par la documentation et l'archivage, je devais suivre quotidiennement plusieurs sujets couverts par les médias, étant donné que je réside en Cisjordanie. J'assistais, à travers les médias visuels comme Al Jazeera ou les plateformes de réseaux sociaux animées par des journalistes et activistes de Gaza, à ce massacre à ciel ouvert, qui était retransmis en direct. Cependant, n'étant pas engagé dans une couverture journalistique immédiate, et ne souhaitant pas reproduire ce qui était déjà diffusé, mon approche de la documentation et du suivi était quelque peu différente. Je cherchais l'histoire dans les nouvelles, je fouillais pour trouver le récit direct, condensé, qui se présentait dans reportages.

Quelle histoire chercher parmi les débris à Gaza ?

Les diffusions continuent des massacres à Gaza, malgré la douleur, la perte et le sang sans précédent qu'elles montrent, donnait voix à des récits humains et des messages puissants qui décrivent la situation des habitants de Gaza. Des paroles prononcées par les endeuillés, les blessés et leurs proches émergent, des mots et des phrases pleins de sens, empreints d'une éloquence à la mesure de leur souffrance. Parmi ces mots, il y a ceux du journaliste Wael Al-Dahdouh, qui, en regardant son fils et sa famille assassinés par un raid sioniste, a dit : 'Ils se vengent de nous à travers nos enfants... Ce n'est pas grave'. Ou encore, cet homme âgé qui dit à quelqu'un : 'Ne pleure pas, sois un homme'. Ou cette jeune fille parlant de sa mère martyre : 'C'est ma mère, je la reconnais à ses cheveux'. Des centaines de phrases

similaires ont laissé une empreinte sur l'âme de ceux qui les ont entendues.

Derrière chaque scène que nous voyions et entendions de Gaza, il y avait des histoires et des récits tissés de chair et de sang. Il y avait un héritage d'expériences et de vies anéanti par un raid de l'occupant, et nous devions faire attention à tout cela, le documenter dans sa simplicité ou le recueillir auprès de ceux qui l'ont fait, écrivains, poètes ou activistes, qui l'ont transformé en récits complets. J'ai souvent compté sur mes collègues à Gaza, qui, à chaque tentative de prendre de leurs nouvelles, nous inondaient d'histoires pleines de douleur.

La documentation narrative était au centre de mon travail initial, mais l'ampleur des événements dépassait mes capacités personnelles, même avec des volontaires qui traitaient ces scènes et enregistrements. Stocker, transcrire et classer tout cela demandait du temps et des efforts que je n'avais pas. De plus, l'intensité des scènes diffusées depuis Gaza était énorme, car la blessure était large, la cible massive, et l'ennemi ne cessait de tuer délibérément. Ensuite, quand diverses initiatives de documentation des récits des martyrs et des histoires des disparus ont vu le jour, nous avons recentré nos efforts sur des récits ou des phrases particulièrement significatifs. Nous avons ainsi collecté des centaines d'histoires et de propos servant notre objectif de documentation, tout en continuant notre travail de recherche et de terrain en Cisjordanie.

Y avait-il autre chose à documenter autre que les récits et les histoires ? Dans la première phase de la guerre, j'avais

de nombreux détails importants à enregistrer et à suivre et à apporter, surtout ce qui parvenait des reportages de terrain en direct. Pendant cette période, j'ai essayé de publier une partie des nombreuses informations recueillies, comme les discussions sur les armes et les projectiles utilisés par l'armée d'occupation pour viser les civils palestiniens et leurs maisons. Nous essayions aussi de comprendre la composition de l'armée israélienne et ses doctrines à travers ce qui était diffusé dans les médias. Nous n'avons pas manqué de documenter les armes de la résistance palestinienne, leurs noms et la signification de ces noms. Mais le travail principal, qui nécessitait plus de temps, était de recenser les termes utilisés pour désigner les actions et les acteurs dans les combats et les affrontements. Nous avons aussi tenté de rechercher ce qui pourrait être décrit comme une matière première pour un lexique de l'engagement et de la confrontation, sans oublier de noter ce qui, dans les médias ou dans la bouche des gens, indiquait les significations populaires de la victoire et de la défaite.

Dans le cadre de notre intérêt pour les symboles palestiniens devenant omniprésents dans les médias, nous avons suivi les discours et les réactions qu'ils suscitaient, que ce soit sous forme de commentaires, de slogans, de textes ou de blagues. Parmi ces symboles, il y avait Abou Obeida, élu comme héros par les foules, qui scandaient son nom en tant qu'icône palestinienne. Tout au long de cette période, nous avons cherché à comprendre la géographie de la bataille et la signification des lieux abondamment évoqués dans les médias, avant que l'ampleur du conflit ne s'étende à la Palestine entière et au Liban."

Parmi les choses qu'il était impossible d'ignorer pendant cette guerre, il y avait le blocus et la famine imposés aux gens, la pression exercée sur eux par le biais de leur nourriture et de leur besoin pour les forcer à se déplacer et à se rendre. Les habitants de la bande de Gaza, au nord comme au sud, ont traversé une période difficile marquée.

par le manque de nourriture, de ressources, et leur quotidien est devenu une quête constante pour trouver des alternatives afin de protéger leur vie et celle de leurs enfants de la mort. Il était donc essentiel de réaliser des interviews sur les alternatives alimentaires et les méthodes innovantes de préparation des repas, bien que cela ait été difficile au début de cette guerre de la faim. Mais grâce à un groupe d'amis à Gaza, nous avons pu mener des dizaines d'interviews, d'enregistrements audio et de textes écrits dans lesquels les gens s'efforçaient de documenter leur expérience et leur souffrance personnelle. Ces interviews étaient d'une grande importance, car elles parlaient en détail de la cuisine de Gaza avant la guerre, mentionnant leurs plats et leurs saveurs, avant de décrire leur douleur, leur faim et les défis auxquels ils faisaient face pour survivre pendant une année entière de guerre.

Un regard sur la Cisjordanie

En Cisjordanie, une guerre d'extermination silencieuse se déroule depuis des années. Les colons mènent leur guerre expansionniste en volant des terres et en créant des colonies, ils attaquent les villages, tuent leurs habitants et bloquent les routes pour aggraver les Palestiniens. Après le 7 octobre, ils ont intensifié leurs actions, profitant de la guerre

d'extermination à Gaza et de la couverture offerte pour leurs attaques et vols. Face aux routes coupées entre les villes et villages par des centaines de barrages, et à la fermeture de nombreuses routes principales et des entrées de villages, il était important de ne pas s'absenter de la scène. Je suis originaire du village d'Aqraba, situé au sud-est de la ville de Naplouse, une zone régulièrement soumise à des attaques et à des meurtres systématiques. Nous avons été empêchés de récolter les olives lors de la dernière saison en octobre-novembre 2023, et nous avons dû relever des défis pour accéder à nos terres afin de les labourer, après la fermeture de toutes les routes agricoles autour du village. Il ne fallait pas longtemps avant que nous ne soyons témoins de la guerre des colons dans les colonies pastorales qui ont été établies à la périphérie du village. Des milliers de dunams de terres pastorales et agricoles, en particulier dans la région de Shafa al-Ghor, sur les terres de Khirbet al-Tawil, ont été confisqués. Nous avons documenté une série d'attaques dont notre village a payé le prix fort, avec le sang de trois de ses fils tombés en martyrs. Il nous a fallu suivre de près ce qui se passait dans les villages environnants, comme Huwara et Qusra, au sud de Naplouse, qui ont subi la plus grande part des agressions pendant cette guerre.

Pendant cette période, j'ai dû me déplacer pour faire des interviews et des documentations sur le terrain avec les agriculteurs et les habitants de différentes régions de la Cisjordanie. Se déplacer pour documenter signifiait risquer sa vie sur des routes envahies, tout comme il fallait prendre des risques dans les lieux de travail régulièrement attaqués, car ils sont situés dans les zones 'C', où le système colonial cherche à vider les habitants de force. À Khirbet Yanoun, par exemple,

le cheikh Rashed Merar nous demandait de lui rendre visite uniquement les samedis, de ne pas rester trop longtemps, de ne pas nous promener entre les maisons, et de ne pas porter de caméras, car cela entraînerait, quelques minutes après notre départ, un raid des colons sur le village et des agressions contre ses habitants, ce que nous avons observé à plusieurs reprises au cours des années précédentes.

J'avais également une tâche importante liée à l'essence de mon travail dans la couverture culturelle, l'observation et la documentation des événements. Ce travail bénévole s'est particulièrement déroulé dans la ville de Ramallah, qui a connu au début de la guerre une grande solidarité active avec la bande de Gaza, marquée par des marches et des manifestations contre l'agression, dénonçant les crimes commis. Puis, ces manifestations ont commencé à diminuer, devenant plus périodique et souvent ayant rapport à des massacres ou des assassinats. Depuis le premier jour de la guerre, j'ai couvert ces manifestations et enregistré leurs slogans oralement, avec l'aide de plusieurs volontaires travaillant sur le terrain. D'autres se sont portés volontaires pour documenter des slogans dans d'autres villes de Cisjordanie, comme Naplouse, Tulkarem et Jénine. Ce travail se poursuit jusqu'à aujourd'hui, visant à transformer cette couverture journalistique en un projet de documentation, car les slogans sont une 'archive historique' précieuse, riche en détails liés à la guerre, ses symboles et ses événements.

Du terrain à la scène

La documentation et la couverture culturelle sont des travaux cruciaux et nécessaires pour nous, car la mémoire vivante

est notre arme contre la politique de l'effacement et de l'extermination radicale, contre les tentatives de l'ennemi de voler notre patrimoine et de nier notre existence. Comme l'écrivait l'auteur Salman Natour : 'Les hyènes nous dévoreront si nous restons sans mémoire'. C'est pourquoi je m'efforce avec autant de rigueur dans cette tâche de documentation, en suivant les histoires des gens, leurs récits et leur patrimoine. Mais pour moi, la documentation ne signifie pas simplement archiver ou fournir une couverture journalistique dénuée de contexte sur un événement ou un lieu. Ce n'est pas mon objectif principal. C'est seulement la première étape de mon travail, car en tant qu'artiste qui présente des spectacles oraux, chercheur qui écrit et publie sur la mémoire et le patrimoine, et guide touristique qui accompagne des groupes de jeunes à travers le pays, ces histoires, récits et documents bénéficieront à de nombreuses personnes travaillant dans ces domaines. Ils sont mis à leur disposition comme référence et source d'enrichissement pour leurs travaux, car il s'agit des histoires, des expériences et de la mémoire des gens concernant leur terre, leur identité et leur patrimoine.

Au début de cette année 2024, j'ai terminé une étude sur la région de la vallée du Jourdain intitulée Wadi al-Maleh : Mémoire de l'homme et du lieu. Ce travail de recherche, qui reposait sur un effort de terrain, était principalement basé sur les histoires des habitants et leurs récits des lieux menacés d'éradication dans le cadre de cette guerre féroce. Avant la fin de l'année 2023, j'avais achevé un livre intitulé La résistance résiliente : Communautés palestiniennes face aux conditions forcées de l'exil, qui documente des communautés palestiniennes confrontées au colonialisme, en utilisant la même méthode de recherche, de collecte et d'en-

trétiens sur le terrain. Malheureusement, certaines de ces communautés que j'ai étudiées et documentées dans diverses régions de Cisjordanie (telles que Wadi al-Maleh dans la vallée du Jourdain, Masafer Yatta au sud de la Cisjordanie, Wadi al-Seeq et les collines entre Ramallah et Jéricho) ont été déplacées et déracinées après le 7 octobre, et n'existent plus aujourd'hui. Cela donne à nos efforts sur le terrain une importance cruciale, car notre travail journalistique évolue vers une recherche approfondie, créant ainsi une narration dont nous avons besoin pour s'opposer à la narration coloniale qui réécrit l'histoire de ces lieux volés par la force des armes, et leurs attribue un récit torahique.

Mais l'acte le plus important dans ce que nous proposons, à mon avis, est de redonner vie, à travers la narration, aux histoires et récits que nous collectons et documentons. Ce sont des histoires racontées par des gens sur leur douleur et leurs pertes dans une guerre toujours en cours. Documenter, observer les récits, les rassembler à partir du terrain, des réseaux sociaux ou des diffusions en direct des chaînes de télévision ne doit pas se transformer en une activité de musée que l'on accomplit pour l'accumuler et la laisser inutilisée. Nous devons contribuer pour que ces récits reprennent vie, car ils sont liés à la survie d'un peuple et à l'existence d'une nation. Ils portent un message et un contenu liés à notre cause vivante. Comme l'a écrit le martyr Rifaat Al-Areer⁴⁰ dans son célèbre poème :

⁴⁰ Rifaat Alareer a été tué par une frappe aérienne israélienne le vendredi 8 décembre. Il était l'un des leaders d'une jeune génération d'écrivains à Gaza qui ont choisi d'écrire en anglais pour raconter leurs histoires. Il était également l'un des cofondateurs du projet "We are not numbers", qui associe des auteurs de Gaza à des mentors à l'étranger pour les aider à écrire des récits de leurs expériences. Alareer était professeur de littérature anglaise à l'Université islamique de Gaza.

Si je dois mourir
Tu dois vivre
pour raconter mon histoire
pour vendre mes affaires
pour acheter un morceau de tissu
et quelques ficelles
(fais-le blanc avec une longue traine)
Pour qu'un enfant quelque part à Gaza
regardant le paradis dans les yeux
en attendant son papa parti en fumée –
sans dire adieu à personne
pas même à sa chair
pas même à lui-même
vois le cerf-volant
mon cerf-volant que tu as fait
s'envolant tout là-haut
et pense un instant
qu'un ange est là
ramenant l'amour
Si je dois mourir
que ce soit porteur d'espoir
que ce soit un conte

C'est ce à quoi nous avons travaillé sérieusement durant une année de guerre, en transformant des dizaines d'histoires et de récits extraits du fond de la guerre en spectacles artistiques et narrations, présentés par des conteurs de la Cis-jordanie et du monde arabe. Dans toutes nos performances artistiques, nous nous sommes concentrés sur la présentation de nouveaux récits racontant la douleur de Gaza et l'extermination coloniale qu'elle subit. Dans certains spectacles (comme ceux d'Amman et de Bagdad), nous avons évoqué

des témoignages documentant l'expérience des réfugiés de 1948 à Gaza, et la représentation d'Amman en février 2024 intitulée *Khair Ya Tayr* s'est conclue par la lecture de textes de Gaza racontant les histoires de martyrs assassinés lors des massacres sionistes.

Dans une démarche avancée de travail sur ces textes recueillis et documentés à partir de Gaza, j'ai essayé avec l'équipe du réseau Hikaya arabe (Jordanie, Égypte, Palestine) de rendre ces récits accessibles aux groupes que nous formons à l'art de la narration. Nous expérimentons ces histoires sociales et humaines liées à notre grande blessure à Gaza, en les utilisant comme alternative aux contes traditionnels que les conteurs présentent. Ces récits contemporains portent un message qui concerne l'auditeur arabe d'aujourd'hui. Nous avons proposé des formations et des ateliers diversifiés et riches en expériences, dont un atelier à Ramallah en juillet-août intitulé *Je suis l'histoire*, et un autre à Amman en juillet-septembre intitulé *L'art de la narration*. Ces formations véhiculaient, à travers les récits, un message de survie et de vie pour les habitants de Gaza.

Dans la continuité de la narration, face à la politique d'extermination et d'effacement que l'occupation met en œuvre pour éradiquer la présence palestinienne et détruire son identité en ciblant les institutions culturelles, les bibliothèques, les archives, ainsi qu'en détruisant les sites archéologiques et historiques, et en assassinant des chercheurs, des universitaires et des élites, j'ai dû aborder ces archives sous un angle différent, allant au-delà de la simple couverture médiatique. L'occupation s'attaque à l'histoire vivante, et comme on le dit souvent, une grande partie de l'histoire est oubliée

si elle n'est pas racontée. J'ai donc sélectionné des textes tirés de mémoires, comme *Le soleil se lève sur la montagne du prisonnier Moussa Al-Sheikh*, une collection de lettres personnelles provenant des archives d'Ali Shaath, ainsi que des coupures de journaux et des photos issues d'archives familiales (comme des photos de combattants). Ces éléments ont été transformés en récits oraux, dont certains ont été présentés à Amman et Ramallah dans le cadre des activités de Hikaya.

Nager à contre-courant

'Assassinats, poursuites... Interdictions et arrestations' ainsi on peut décrire la situation pour ceux qui travaillent dans le domaine médiatique et sur le terrain en Palestine. Il est évident pour tout observateur que l'ennemi déploie tous ses efforts pour étouffer les images et récits provenant de Gaza ou de Palestine, qui documentent les crimes et la brutalité coloniale. Le ciblage et l'assassinat de journalistes à Gaza, la fermeture des bureaux d'Al-Jazeera à Jérusalem et Ramallah, ainsi que l'arrestation d'activistes et de journalistes en Cisjordanie ne sont qu'une partie de cette tentative acharnée de faire taire la voix de la vérité et d'empêcher la diffusion des images des massacres au monde, un monde qui prend conscience de la gravité de cette occupation et de la nécessité d'arrêter l'extermination de Gaza. Ces poursuites et interdictions nous obligent, en tant qu'acteurs dans le domaine culturel et artistiques, à nager à contre-courant. Il est essentiel que nous restions aux côtés de nos collègues qui luttent, caméra à la main, contre cette monstruosité, afin de donner plus de sens aux images et aux mots capturés sur le terrain, et de transformer ces couvertures, histoires

et récits en œuvres artistiques et médiatiques variées. De cette manière, le message qui est payé par le sang et le sacrifice aura un impact plus profond et durable. C'est ce à quoi je m'efforce, autant que possible, dans cette guerre qui s'amplifie, avec elle la douleur, les pertes et le poids des responsabilités.

Il convient également de mentionner que cet effort de documentation, réalisé sur une année, m'a permis de participer à des conférences. J'ai notamment présenté deux communications en lien avec la guerre à Gaza. La première au Congrès Palestine Réfléchit avec un article intitulé La culture populaire et les schémas de pensée en Palestine, et la deuxième au Second Congrès International de Bethléem : Le patrimoine culturel et archéologique palestinien avec une communication intitulée La cuisine de Gaza : La culture alimentaire, un outil de préservation de la mémoire et de construction de l'identité nationale. Ces deux articles de recherche sont basés sur des observations et des documentations collectées au sein de la société en temps de guerre.

En conclusion, je peux dire que, malgré la férocité de cette guerre et les souffrances et la perte qu'elle inflige, elle a redéfini ma propre identité et m'a placé dans le contexte d'une confrontation naturelle avec cet occupant. Car notre existence dans cette terre n'a aucun sens tant que l'occupant reste. Certes, notre priorité aujourd'hui est de faire cesser la guerre et les morts qui pleuvent sur les civils innocents, mais en tant qu'acteurs engagés dans ce pays, nous aspirons à un avenir sans occupation, où notre terre et la région pourront jouir de la paix et de la sécurité.



Violation de l'humanité en Palestine: Témoignage d'un journaliste..

Amir Abu Aram



Amir Abu Aram

Est un Journaliste palestinien indépendant de Cisjordanie. Le 5 novembre 2023, les forces d'occupation ont fait irruption dans sa maison à Ramallah, l'arrêtant avec des dizaines d'autres journalistes et professionnels des médias après le 7 octobre. J'ai été libéré début mai 2024.

Violation de l'humanité en Palestine: Témoignage d'un journaliste..

Amir Abu Aram

Avec le début de Habbat El Quods, en octobre 2015 je préparais mon tout premier reportage télévisé, seulement quelques mois après avoir terminé l'université. Le sujet portait sur le rôle des mouvements étudiants dans la résistance contre l'occupation. Pendant le tournage, nous avons été attaqués par l'armée, et même notre matériel de presse ne nous a pas protégés des poursuites et des gaz lacrymogènes. C'est là que tout a commencé pour moi : en Palestine, être journaliste, c'est une forme de résistance, et pour Israël, c'est une forme de "terrorisme."

Deux ans plus tard, à l'aube du 3 octobre 2017, j'ai été réveillé par une explosion à la porte de ma maison au nord de Ramallah. En quelques secondes, des soldats de l'occupation se tenaient à la porte de ma chambre et m'ont tiré de mon lit. Une séance de frappe d'insulte et d'humiliation commença sans aucun pré avis, comme c'était un accomplissement pour les soldats, en dépit que le détenu était un civil, et journaliste.

Ce fut le début de deux mois de détention sans raison ni justice, avec environ 20 interrogatoires et audiences judiciaires. Ils examinaient chaque mot de mes émissions télévisées , ils

s'arrêtaient à chaque mot tel que « martyr » ou « prisonnier » et les mettaient hors contexte, et falsifiaient le contexte selon leur intérêt m'accusaient de « provocation » en déformant mes mots. Même les interviews que j'avais menées avec les familles de martyrs et les citoyens dont les maisons avaient été confisquées étaient utilisées contre moi.

En novembre, le tribunal a ordonné ma libération, mais mon procès s'est poursuivi pendant sept mois. À la fin, j'ai été condamné à une amende et un an de prison avec sursis pour « incitation. »

Cette arrestation aurait pu être un épisode que j'avais presque oublié de ma vie, malgré son caractère tragique et l'ampleur de l'humiliation que j'avais subie à l'époque. Surtout quand je pense à ce que mon identité de journaliste aurait dû m'apporter en termes de protection, de soutien et de solidarité de la part de la communauté journalistique internationale, ou au minimum de l'indignation face aux crimes israéliens répétés contre les journalistes. Mais à peine cet épisode avait-il été refermé, que l'occupant est revenu pour enfoncer à nouveau la même porte et décider de m'arrêter encore une fois. Cela s'est produit sept ans après, en octobre également. Avec la déclaration de guerre de l'occupant contre nous en Palestine, notre couverture intensive et exhaustive a commencé. Le travail de terrain pour couvrir les événements en Cisjordanie – des manifestations, des activités, et des affrontements – se poursuivait parfois 20 heures d'affilée. Nous travaillions aux côtés des agences locales et internationales, de manière professionnelle et presque normale.

Pendant ces affrontements, nous étions, comme d'habitude, traqués et empêchés de travailler, et nous avons été plusieurs fois ciblés directement avec d'autres journalistes lors des manifestations et des confrontations. Nous avons été visés par des tirs et des grenades lacrymogènes, notamment celles qui étaient lancées juste au-dessus de nos têtes par des drones.

Mon travail s'est poursuivi entre le terrain et le suivi des actualités jusqu'à l'aube du 5 novembre, lorsque les forces d'occupation ont fait irruption dans ma maison et ont décidé de m'arrêter pour une durée de six mois. Ces mois, avec leurs minutes, leurs heures et leurs jours sombres, ont été les jours les plus durs et les plus cruels de ma vie.

Dès l'instant où ils sont entrés chez moi, j'ai été menotté et aveuglé. J'ai supplié de dire au revoir à mes trois enfants endormis, mais les soldats me l'ont refusé et m'ont emmené. À quelques mètres de chez moi, un responsable militaire m'a dit en levant les deux mains : « C'est fini. Plus de journalisme pour toi. » Ils m'ont emmené dans un bus rempli de soldats qui m'ont jeté à terre, entre leurs pieds, où ils me harcelaient et me blessaient, tentant même de m'endommager l'oreille avec un objet pointu.

Les soldats m'ont emmené vers des véhicules militaires pour me transporter à un poste militaire proche et reprendre l'interrogatoire de manière rapide. La conversation portait sur mon travail médiatique, et on m'a dit : « Tu filmes les manifestations et les événements, et cela n'est pas accepté ici. Tu diffuses des contenus qui incitent. » Je lui ai répondu que c'était mon travail de journaliste, que je le faisais comme tous

les autres correspondants palestiniens, étrangers et même israéliens. Mais il m'a interrompu en disant : « Maintenant, tu vas en prison, et là-bas, tu pourras réfléchir sérieusement à ton travail de journaliste. »

Les soldats m'ont ensuite emmené dans un bus rempli de soldats. Ils m'ont jeté au sol, me retrouvant entre leurs pieds, et les harcèlements ont commencé avec des paroles, puis en essayant d'introduire un petit objet allongé dans mon oreille pour causer des dommages. Dès les premiers instants, j'ai senti que l'occupation prenait possession de mon corps de manière totale, dans tout le sens du terme. Je n'ajoute pas cette expression comme une figure de style ; je veux que le lecteur comprenne que l'occupation, tout comme elle s'approprie la terre, « s'approprie » également les corps des Palestiniens, sans aucune limite ni contrainte. La « déshumanisation », un terme souvent entendu aujourd'hui pour décrire la situation dans la bande de Gaza, est une pratique générale de l'occupant israélien, qui ne voit aucune valeur dans le corps palestinien. C'est pourquoi le mot « appropriation » est central dans l'expérience de la détention, surtout depuis le 7 octobre, comme ce fut le cas pour moi et pour des milliers d'autres prisonniers dans les prisons de l'occupation

Après moins d'une heure, nous avons atteint un camp militaire. Là, ils m'ont mis sous le soleil, yeux bandés, mains attachées, soumis aux injures et aux cris de chaque soldat et colon entrant. Ce calvaire a duré près de huit heures avant d'être transféré au camp d'Etzion au nord d'Hébron. Une fois arrivé au camp, cela faisait 12 heures que j'avais été arrêté, sans une goutte d'eau ni de nourriture. Nous n'avions même

pas le droit de parler, ni de bouger pour nous asseoir plus confortablement. Ce furent des heures de torture intense, mais ce n'était que le début.

L'occupation utilise les camps pour détenir les prisonniers, parfois jusqu'à deux mois, avant de les transférer dans les prisons gérées par l'administration pénitentiaire israélienne. À notre arrivée à l'entrée de la prison, nous avons été jetés au sol, menottés, dans une cour où résonnaient les cris des détenus battus violemment. Je me suis senti aux portes d'un enfer terrestre, me préparant à subir des tortures dont les échos de mes cris seraient entendus par d'autres prisonniers, eux aussi condamnés à endurer la même expérience. On m'a emmené dans une salle de fouille où j'ai dû retirer tous mes vêtements. Pendant cela, un soldat a noté mes informations personnelles et confisqué mon téléphone, qu'ils avaient déjà fouillé lors de mon arrestation à domicile. En sortant, ils ont enlevé mes menottes et mon bandeau, puis, en route vers la section de détention, j'ai aperçu un jeune homme couvert de sang, dont les sous-vêtements blancs étaient devenus rouges sous les coups incessants des soldats.

J'ai passé trois jours dans ce camp, sans pouvoir manger en raison de l'insalubrité de la nourriture les soldats nous jetaient les restes par terre pour plus de 70 détenus. La qualité et l'odeur étaient repoussantes, et la plupart d'entre nous ne mangeaient que par nécessité pour tenir debout. Pendant ces jours, les coups, les insultes et les cris étaient constants ; chaque soir, les soldats faisaient irruption en hurlant et frappant des prisonniers, un soir d'une soldate a participé à une séance d'injure et elle insultait même le divin et frappait les portes pour nous empêcher de dormir.

Le jour où on nous a informés de notre transfert vers la prison d'Ofer, la procédure de fouille, nous étions encore complètement déshabillés, ils n'épargnaient aucune injures ou brutalités. Nous avons été emmenés dans un véhicule appelé « bosta », une sorte de tombeau mobile, avec des sièges métalliques où nous étions menottés sans fenêtres ni aération, pour des heures interminables.

À notre arrivée à Ofer, nous avons de nouveau subi des coups, les menottes étaient si serrées qu'elles m'ont laissé les poignets enflés pendant des jours. Après une autre fouille, la prison m'a confisqué mes vêtements, me donnant un pantalon et une chemise marron que j'ai dû porter durant les six mois d'emprisonnement, sans possibilité de les changer. Ce manque de propreté était une torture psychologique constante, ajoutant à l'angoisse et au dégoût de soi. J'ai eu l'opportunité de les nettoyer durant toute cette période seulement quelque fois à la hâte. Et malgré la simplicité de cette violation par rapport aux autres types affreux de torture que nous avons subi en prison, mais l'impact qu'elle laisse sur l'esprit et l'âme du prisonnier est infernal. Le sentiment de l'impureté est dérangeant jusqu'à privation du sommeil, et source de terrible souffrance physique et psychique, l'idée de devoir s'en habituer était terrifiante. L'israélien sait que nous sommes un peuple digne, et conscient de l'importance de cette dignité pour l'être humain en dépôt de son sexe, L'occupant tentait à travers ces pratiques à l'intérieur ainsi qu'à l'extérieur, à briser l'attachement du palestinien à cette dignité. Cela nous rappelait constamment que cet occupant est ignorant et que son élan sanguinaire pour exterminer les Palestiniens provient de sa prise de conscience de l'impossibilité pour eux de renoncer à leur dignité ou à leur terre

À partir de mi-octobre 2023, l'administration pénitentiaire a retiré tout appareil électrique, nourriture, couvertures et vêtements, laissant chaque détenu avec une tenue simple et un sous-vêtement. À mon arrivée à Ofer, j'ai été pesé à l'infirmerie de la prison. Après ma libération en mai 2024, j'ai constaté une perte de 32 kilos due au manque de nourriture et de sommeil.

La nourriture quotidienne était insuffisante, composée de 50 grammes de yaourt, du pain, quelques cuillères de riz, un œuf et un ou deux légumes, entraînant une perte de poids rapide, des évanouissements et une fatigue constante chez tous les détenus.

Une semaine après mon arrestation, j'ai été convoqué pour un interrogatoire à la police, où l'enquêteur a tenté de m'humilier, me donnant une liste de questions assorties d'une réponse "non" et exigeant ma signature. J'ai refusé, et il m'a menacé de signer à ma place. Les questions se tournaient autour de mes activités journalistiques et sur des pages de réseaux sociaux.

Après notre retour en prison, et la même nuit, j'ai été présenté devant un premier tribunal, soit 8 jours après mon arrestation. Le juge a alors décidé de prolonger ma détention pour une durée que j'ignorais, car je suivais l'audience à distance par vidéoconférence. Mais mon avocat m'a dit que ce tribunal était une introduction à une décision de détention administrative à mon encontre.

Le 19 novembre, j'ai été extrait avec plus de 70 prisonniers du même secteur où nous nous trouvions, vers six heures du

matin. On nous a menottés, enchaînés, et bandé les yeux. Nous ne savions pas où nous n'étions ni où nous allions. Nous avons été remis à l'unité de transport pour vivre les jours les plus durs de ma vie. Ce jour-là, j'ai subi plusieurs séries de coups violents sur tout le corps. J'ai ensuite été jeté dans le compartiment d'un fourgon pénitentiaire, dans une cellule fermée et sans ventilation avec cinq autres prisonniers, au point que nous avons failli perdre connaissance en manquant d'oxygène. Pendant un de ces passages à tabac, j'ai reçu un coup de barre de fer dans le dos, ce qui m'a laissé des douleurs dont je souffre encore aujourd'hui, près de dix mois plus tard.

Ce jour-là, j'ai été convoqué pour un interrogatoire, où il était question de mon travail de journaliste. Les questions concernaient mon activité, mes méthodes, et mes contacts. J'ai répondu avec des informations connues de tous puisque je travaille publiquement comme journaliste. À ma grande surprise, il n'y avait aucun motif clair pour mon arrestation ni aucune véritable accusation. La raison principale semblait être la guerre, et on ne souhaitait pas que je sois libre pour rapporter ce qui se passe au monde.

Je me suis demandé alors pourquoi j'étais traité différemment des journalistes israéliens ou étrangers qui, eux, opèrent sur le terrain, et pourquoi ils sont protégés par l'armée, tandis que moi je suis empêché, emprisonné et envoyé en détention. Encore une fois, je n'ai reçu aucune réponse claire et j'ai compris que mon arrestation était purement punitive, visant à intimider les journalistes palestiniens pour les empêcher de transmettre leur version des faits.

Ce même jour, un tribunal de l'occupation a ordonné mon incarcération pour six mois en détention administrative, justifiée par un motif selon lequel je serais un « danger pour la sécurité de la région ». C'est là la justification courante pour la détention administrative, qui affecte de nombreux Palestiniens. Ils sont emprisonnés sans raison et jugés administrativement par une décision du gouverneur militaire, sans aucune accusation, laissant les prisonniers enfermés sans justification, et ceux qui prennent de telles décisions injustes ne sont jamais tenus responsables.

Dix jours plus tard, j'ai comparu devant un autre tribunal, où j'ai demandé à parler au juge, un officier militaire israélien. Je lui ai dit que je voulais comprendre pourquoi j'étais détenu, pourquoi j'étais ici alors que je devrais être libre, près de ma famille et de mes enfants, exerçant mon travail comme le permettent toutes les lois internationales. J'ai aussi précisé que j'avais, pendant la guerre, fourni des reportages à des agences étrangères dont les correspondants couvrent aujourd'hui, sous protection, les opérations de l'armée israélienne à Gaza. Est-ce que le fait d'être Palestinien suffit à justifier ma détention et mon interdiction de travailler, malgré ma carte de presse internationale censée me garantir les mêmes droits de circulation et de travail que mes confrères étrangers, selon les conventions internationales ?

Ces comparaisons augmentaient notre frustration, car nous sommes aussi les propriétaires de cette terre, et nous devrions pouvoir mener une vie libre, quels que soient nos métiers et nos chemins, une vie où l'occupation cesse de nous opprimer, nous et nos enfants. Le tribunal a alors réduit la peine de six à trois mois, mais avant la fin de cette période, la Cour

suprême, la plus haute autorité judiciaire de l'occupation, a décidé de prolonger ma détention pour une nouvelle période, ce qui m'a fait atteindre six mois en détention.

Durant cette période de détention, j'ai été opprimé par des transferts de section ; on m'a placé dans une cellule d'isolement pendant de longues heures avant d'être transféré dans une autre. Cela parce que je détenais des papiers avec les numéros de téléphone des familles des autres prisonniers. Je les gardais pour les transmettre à l'avocat, afin de rassurer les familles sur la situation de leurs proches, car nous ne pouvions pas entrer en contact avec nos familles ni avoir de nouvelles d'elles, sauf lors de la visite de l'avocat. Je n'ai pu obtenir cette visite que trois fois durant toute ma détention, ce qui signifie que j'ai été privé de toute information concernant ma femme, mes enfants, mes parents et mes frères et sœurs, sauf pendant ces trois visites. Le reste des jours était un enfer d'angoisse à leur sujet. Nombre de détenus n'ont pas eu droit à la visite de l'avocat.

Le troisième vendredi de Ramadan en 2024, nous avons été réveillés par des cris et des coups contre les portes, alors que les forces de répression pénétraient dans la section où je me trouvais et commençaient à agresser les prisonniers. Ce jour-là, notre cellule a été prise pour cible, les agents ont lancé un chien sur moi qui a commencé à m'attaquer violemment, causant des contusions dans ma cage thoracique, des douleurs qui ont persisté plusieurs jours. Après cela, les gardiens ont commencé à nous frapper violemment et ont placé nos couvertures dans le petit sanitaire pour nous contraindre à vivre dans un espace devenu invivable. La pièce dans laquelle je vivais faisait environ 35 mètres carrés, y

compris les toilettes, et pourtant elle accueillait 12 prisonniers, mangeant, dormant, et passant chaque heure du jour et de la nuit ensemble.

Après ma libération, au début du mois de mai 2024, j'ai enfin pu embrasser et serrer ma famille pour la première fois après cette longue absence. Des vidéos de cette difficile réunion ont circulé, montrant ces moments où l'on retrouve sa famille après une absence injustifiée, sans accusation ni même besoin de justification, et encore moins de compensation ou de responsabilité de la part des coupables.

À ma sortie de prison, j'ai laissé derrière moi plusieurs collègues journalistes. Certains ont été libérés plus tard, d'autres ont été arrêtés. Actuellement, l'occupation détient des dizaines de journalistes dans ses prisons pour avoir exercé leur métier, la plupart sous le régime de la détention administrative, ou accusés d'incitation.

En rédigeant ce témoignage à la demande des collègues de la Revue de presse publiée par Al Jazeera Media Institute, dans lequel je relate une partie de mon expérience de détention en raison de mon travail de journaliste, je me suis replongé dans la douleur de cette période, évoquant d'autres détails terribles que je préfère ne pas mentionner, car je ne souhaite pas m'en souvenir ni les voir écrits de manière détaillée. Mais de nombreuses questions continuent de hanter mon esprit quant à la réalité du journalisme palestinien, un métier dans lequel les journalistes, quelles que soient leurs spécialités, vivent dans un contexte de terreur et de menace généralisée imposée par l'occupation israélienne, qui pèse sur tous les Palestiniens depuis des décen-

nies et qui a atteint de nouveaux sommets de sauvagerie et de brutalité depuis le 7 octobre.

Au cours des neuf années passées dans cette profession, j'ai survécu à des dizaines de situations où j'aurais pu être blessé ou même tué. Mes collègues et moi avons été la cible de tirs des forces de l'occupation à plusieurs reprises et directement pendant nos reportages en situation de confrontation ou d'incursion dans les villages et villes palestiniens. Nous avons souvent été harcelés par les colons, qui nous traquaient pour nous empêcher d'atteindre des communautés palestiniennes isolées, victimes d'expulsions et de restrictions. Malgré ces difficultés et les risques encourus, nous parcourions de longues distances, parfois à pied dans les montagnes et sous un soleil brûlant dans la vallée du Jourdain pour atteindre des zones isolées, où nous trouvions des enfants et des personnes âgées cherchant quelqu'un pour transmettre leur voix et leurs souffrances au monde, ou simplement l'espoir que quelqu'un dans ce monde entend toujours leur appel et s'inquiète de la justice humaine si impitoyablement bafouée dans la Palestine occupée.

Peut-être que la souffrance était dure et amère, mais les milliers de personnes que nous avons atteintes, dont nous avons partagé les histoires et rapporté les souffrances dans nos reportages, ont ainsi pu transmettre leur message. Des milliers d'autres attendent encore quelqu'un pour faire entendre leur voix et rappeler à l'occupant qu'il n'a pas gagné sa guerre contre les Palestiniens et que leur histoire, forgée de justice et de vérité, finira par triompher un jour ou l'autre.



**AL JAZEERA
MEDIA INSTITUTE**



AJMInstitute



+974 44897666

institute@aljazeera.net

<http://institute.aljazeera.net/>